



HAL
open science

Voyages d'architectes : du Grand Tour à aujourd'hui

Sophie Gruau

► **To cite this version:**

Sophie Gruau. Voyages d'architectes : du Grand Tour à aujourd'hui. Architecture, aménagement de l'espace. 2016. dumas-01390010

HAL Id: dumas-01390010

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01390010>

Submitted on 31 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Voyages d'architectes

Du Grand Tour à aujourd'hui.

Si les « voyages forment la jeunesse », ils forment d'autant plus les jeunes architectes. Du Grand Tour au très controversé voyage des Venturi à Las Vegas, la tradition du voyage instructif, voire initiatique, est depuis longtemps ancrée dans la formation d'architecte.

Avec pour motivation d'expérimenter physiquement l'espace, la matière, la lumière, et de rendre compte de l'architecture dans son contexte, c'est la confrontation du bâtiment au réel qui est ici source d'enseignements.

Toutefois, les pratiques et la traduction du voyage ont beaucoup évolué : modernisation des modes de transports, apparition des blogs internet au détriment des carnets de voyage, apparition du tourisme de masse et de l'uniformisation de l'expérience du voyage. Dans ce contexte contemporain, il devient légitime de remettre en question les enjeux du voyage dans la construction d'une pensée architecturale aujourd'hui.

À travers une mise en regard d'itinéraires connus d'architectes du XXe siècle et d'histoires vécues d'enseignants et d'étudiants voyageurs, ce mémoire met en lumière la portée du voyage dans la formation d'architecte, hier comme aujourd'hui.



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Voyages d'architectes

Du Grand Tour à aujourd'hui.

couverture

01 The Mirror Suitcase Man Berlin series , 2004, 110 x 85 cm.

Architecture contemporaine : cultures / pratiques / critiques.

Marie-Paule Halgand (DE1)

Voyages d'architectes.

Du Grand Tour à aujourd'hui.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Sommaire

5 Avant propos

7 Introduction

13 I. Voyages d'architectes au XXe siècle

17 Le voyage comme traduction pédagogique

29 Nouvelle destination : l'attrait de l'Amérique

41 Nouveaux regards : critique du mouvement moderne

51 L'Odyssée de Tadao Ando

57 II. L'arrivée du XXIe siècle et de nouvelles pratiques

61 Etat des lieux: du progrès à la mobilité

67 De retour de voyage

109 Histoires croisées

121 III. Du voyage au projet

125 Le «regard de l'architecte»

131 La traduction du regard

151 L'interprétation des leçons du voyage

169 Conclusion

170 Bibliographie

174 Iconographie

Avant-propos

Du plus loin que je me souviens, je voyageais. Mes premiers souvenirs d'enfance sont de couleurs, d'odeurs, de sonorités africaines : les pagnes des femmes, l'atmosphère sèche et pesante du désert, l'appel à la prière qui me réveillait la nuit.

Puis nous sommes partis. La Mauritanie est devenue souvenir, les dunes de sable, « bush », la sécheresse, pluie. Nous sommes restés trois années au Kenya avant de partir de nouveau.

Je suis restée deux ans au Sénégal avant de revenir en France pour la fin de mes études secondaires, à l'âge de 16 ans. J'ai continué de voyager malgré tout. Au début de manière ponctuelle à droite, à gauche, pour revoir des amies restées à l'étranger. C'est en tant qu'étudiante en architecture que je suis partie de nouveau pour une période plus longue. J'ai fait une mobilité universitaire en Pologne pour réaliser ma quatrième année de master.

Avec les études d'architecture, l'expérience du voyage prit un sens nouveau, un sens plus large. Partir pour voir de l'architecture et pour découvrir de nouvelles cultures fait aujourd'hui pleinement échos à mes études et à ma future pratique.

C'est alors que l'envie d'aller plus loin est apparue. Je comprenais l'influence de mon ouverture au monde de l'architecture dans mes pratiques de voyage, mais je voulais comprendre la réciprocité. En quoi voyager peut-il être intéressant pour un architecte? Comment cela se traduit-il dans sa pratique?

Le mémoire de master est alors apparu comme l'occasion d'approfondir cette question et, pourquoi pas d'en donner une brève de réponse.

J'espère que cette recherche viendra apporter une nouvelle fois un sens nouveau, plus complet à la notion que j'ai du voyage.

Introduction

Communément admise comme « une féconde confrontation entre le connu et l'inconnu, le familier et l'étranger et par conséquent, comme une manière de développer et de renouveler le corps et l'esprit », l'expérience du voyage a depuis toujours fasciné le monde occidental.

Dès l'antiquité, Homère nous présente Ulysse comme le plus sage des Grecs parce qu'il avait beaucoup voyagé et qu'il avait vu de nombreuses villes et de nombreuses coutumes différentes. Son odyssée mythique répond alors à un désir profond de quête de vérité, possible par la découverte du monde extérieur. À son retour à Ithaque, Ulysse devenu sage, instaure un nouvel ordre dans la cité. Toutefois, il n'est pas reconnu par les siens, qui voient alors un autre homme, profondément changé par son éloignement. Il devient celui qui a vécu et non plus celui qu'il a été. Le voyage marque un renouveau de sa connaissance et de soi.

Le mythe du voyage sera développé dans la pensée philosophique grecque comme une étape fondamentale dans l'éducation idéale de l'homme instruit. En effet, le « voyage intellectuel » était pour les penseurs socratiques, les sophistes et les académiciens un support à la réflexion. À l'instar de l'Odyssée d'Ulysse, le voyage devient un outil nécessaire à la compréhension du monde et participe activement à la quête de connaissance chez les Grecs. Cet art d'apprendre par l'expérience in situ se retrouve à l'époque des Lumières sous forme de missions scientifiques afin d'enrichir les encyclopédies. L'expérience empirique est vue comme nécessaire pour vérifier et compléter la connaissance théorique du monde pouvant être incomplète, voire trompeuse.

1. BRILLI (Attilio), *Quand voyager était un art : le roman du Grand Tour*, Paris, Gérard Monfort, 1995. (p. 15)

Le mythe de la pensée voyageuse est entretenu au cours de l'histoire par la littérature. Dès le XIXe siècle, les voyages sont célébrés comme une aventure chez Jules Verne (*Le Tour du Monde en 80 jours*, *Voyage au Centre de la Terre*, *Cinq semaines en ballon*), Jonathan Smith (*Les voyages de Gulliver*) ou encore chez Daniel Defoe (*Robinson Crusoé*) et s'ancrent dans l'imaginaire collectif, notamment chez les plus jeunes. Dans les années 1950 et 1960, la littérature dévoile un rapport au voyage plus affirmé parfois mis en relation avec les mouvements contestataires. La littérature de voyage se décline sous plusieurs formes pour célébrer le voyage comme un état d'esprit. C'est alors qu'apparaissent sur la scène littéraire des récits mythiques de voyage qui inspireront par la suite des générations voyageuses en quête de sens. Ainsi nous pouvons citer le périple de Nicolas Bouvier entre la Yougoslavie et l'Afghanistan au début des années 50, relaté dans son très célèbre ouvrage *L'Usage du monde*, ou encore la désinvolture de Jack Kérouac qui part, *Sur la route*, à la recherche d'autre chose. L'aventure est alors présente dans le départ, la recherche d'autres modes d'affirmation de soi et d'expression. Ce n'est pas les kilomètres parcourus qui comptent, mais l'état d'esprit du voyageur qui prime.

Cette nouvelle philosophie de l'existence exaltée par ces différents récits contribuera à la naissance non pas du mythe du voyage, mais du voyageur. Cette figure est alors idéalisée par la société comme un observateur passionné, parti pour le seul plaisir de découvrir le monde et ses peuples. Son expérience voyageuse, pleinement vécue, enrichie la vision qu'il a de lui-même, pourra modifier ses valeurs et son comportement. C'est sa façon de voyager qui le différencie des autres, sa manière d'aborder la différence, avec curiosité.

La mise à l'épreuve de ses idées préconçues par la rencontre concrète avec l'Autre et l'Ailleurs permet de développer sa sensibilité et sa compréhension du monde. En effet, l'Ailleurs imaginaire est rarement conforme à l'Ailleurs en tant que réalité culturelle, géographique, historique d'un peuple. Il est nécessaire d'en faire l'expérience pour s'en rendre compte.

Cette connaissance de l'autre implique ainsi une rupture avec soi-même et une remise en question de ces acquis. C'est un renouveau de soi par l'épreuve de la différence. Cet

autre regard, que l'on acquiert au cours du voyage, permet de changer de point de vue sur notre propre réalité. Autrement dit, découvrir la culture de l'Autre par le voyage, c'est aussi prendre conscience de notre propre culture et réaliser ce qui est fondamental pour soi. Au retour, le voyageur est changé, il pose un regard plus instruit sur le monde et sur lui-même.

L'expérience du voyage trouve tout son sens en architecture. À défaut d'être transportable, l'architecture demande le mouvement pour faire l'expérience physique de la matière, de la lumière, de l'espace... Se confronter avec une œuvre architecturale permet de mieux la comprendre et d'ainsi se l'approprier. De plus, l'architecte s'intéresse aux différents modes de vie dans sa pratique. La découverte d'autres cultures et des manières d'habiter différentes lui apportent une richesse de réflexion.

Toutefois, les pratiques et la traduction du voyage ont beaucoup évolué : modernisation des modes de transports et de communication, apparition des blogues internet au détriment des carnets de voyage, apparition du tourisme de masse, uniformisation de l'expérience du voyage... Au regard de cet état des lieux, il devient légitime de remettre en question les enjeux du voyage dans la construction d'une pensée architecturale aujourd'hui :

Le déplacement est-il encore nécessaire pour découvrir une architecture? Quelles sont les motivations qui poussent les jeunes architectes et étudiants-architectes à voyager? Que découvrent-ils? Quels sont les enseignements qui en découlent? Sont-ils porteurs de sens dans leur pratique de l'architecture?

À travers d'histoires vécues d'enseignants et d'étudiants voyageurs, ce mémoire cherche à répondre à la question suivante :

En quoi l'expérience du voyage a-t-elle toujours une place fondamentale dans la formation d'architecte?

Le développement se compose de trois parties au travers desquelles nous pouvons lire une série de portraits et de récits de voyage qui viennent appuyer la réflexion. Une fraction de ces histoires de voyage m'a été transmise au fil d'entretiens dont la retranscription se trouve en annexe.

La première partie présentera plusieurs typologies de voyages qui ont marqué l'histoire de l'architecture moderne. Ces dernières sont illustrées par l'expérience de sept architectes qui ont eu une grande influence dans la construction de la pensée architecturale contemporaine : Le Corbusier, Louis Kahn, Erich Mendelsohn, André Ravéreau, Elise Scott Brown, Robert Venturi et Tadao Ando. La deuxième partie s'attache à un contexte très contemporain. L'objectif est de s'appuyer sur les retours d'expériences d'enseignants et d'étudiants nantais pour mieux comprendre les nouvelles pratiques du voyage dans la formation d'architecte. La troisième partie est plus analytique et cherche à comprendre la particularité du voyage d'architecte et les enseignements inhérents à cette pratique qui en tout temps, a contribué à la constitution d'une pensée architecturale.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Partie I

Voyages d'architectes
au XXe siècle

Aperçu historique

Avant de s'intéresser à la collecte d'histoires vécues de voyageurs étudiants et enseignants, il convient de présenter un état des lieux historique de l'influence du voyage chez les architectes du XXe siècle.

Les itinéraires que nous allons étudier nous amènent vers des destinations éclatées à travers le monde et sont porteurs de leçons diverses. Ces enseignements transmis lors du voyage ont alors un rôle formateur pour de nombreux architectes du XXe siècle. Ainsi les voyages d'architectes tels que le voyage d'Orient de Le Corbusier, ou encore celui de Robert Venturi et de Denise Scott Brown à Las Vegas, ont joué un rôle décisif dans la construction de leur pensée architecturale. Mais aussi dans l'histoire même de l'architecture moderne à travers la publication de leurs récits de voyage et leurs travaux qui en ont découlé.

Cette première partie s'attachera donc à retracer de manière non exhaustive, mais en choisissant des parcours marquants l'évolution des voyages d'architectes au cours du XXe siècle. Ce récit historique ne sera pas chronologique, mais regroupera les différentes typologies de voyages étudiés sous trois thèmes : la tradition pédagogique, l'attrait de l'Amérique au début du XXe siècle et la critique du mouvement moderne à partir des années 1950-60.

A) LE VOYAGE COMME TRADITION PÉDAGOGIQUE

La tradition du « Grand Tour »

Au regard des enseignements apportés grâce à l'expérience in situ, le voyage d'instruction devient très vite une tradition au sein de la formation d'architecte.

Cette tradition pédagogique prend sa source dans le phénomène du « Grand Tour ». À l'origine, ce dernier concernait principalement des jeunes aristocrates anglais de formation juridique qui entreprenaient un tour d'Europe pour parfaire leur éducation à la fin de leurs études. Ce périple de plusieurs mois, voire de plusieurs années, leur permettait d'acquérir les rudiments de l'art diplomatique et d'apprendre des langues étrangères tout en allant à la rencontre de différentes cultures et de différents systèmes politiques.

À la fin du XVI^e siècle, ce mode d'apprentissage par le voyage se retrouve chez les jeunes aspirants architectes. L'expérience du Grand Tour devient alors un incontournable de la formation. Il en sera ainsi jusqu'au XIX^e siècle. Désireux de se forger une culture classique, ces jeunes européens parcouraient le continent pour rejoindre l'Italie; foyer culturel et artistique de cette période. C'est en observant et en mesurant des monuments antiques et les chefs d'œuvres de la renaissance italienne que ces architectes parachevaient leur éducation. Les meilleurs architectes français se rendaient à Rome en tant que pensionnaires de l'académie de France. En 1720, le premier grand prix d'architecture est organisé et le lauréat, avec permission royale, partait se former au contact de l'architecture romaine pendant deux ans. À leur

retour, ils ramènent les canons architecturaux appris dans leur pays d'origine. Cette pratique du voyage permettait une grande circulation européenne des idées et des mouvements artistiques.

Bien que le voyage utilisé comme pratique d'apprentissage soit très ancien (le voyage d'Ulysse), c'est avec le phénomène du Grand Tour qu'il s'ancre dans la tradition éducative de l'architecture.

Cette tradition se retrouve chez certains modernes comme chez Le Corbusier lors de son voyage en Europe orientale ou chez Louis Kahn au cours de son voyage de 1951. Ces derniers visitent alors des monuments antiques italiens, grecs, égyptiens... et à l'image de leurs prédécesseurs, en tirent des leçons importantes, voire indiscutables, sur l'architecture.

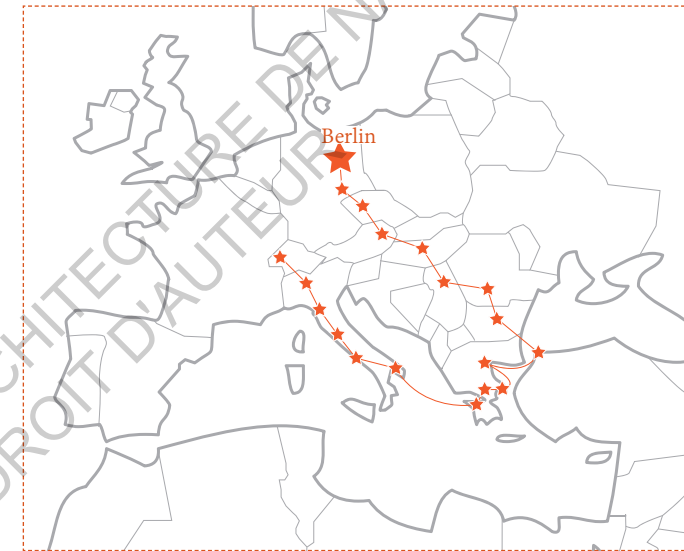


1. Itinéraire du Grand Tour



2. Istanbul, Le Corbusier, Juillet 1911

La découverte d'Orient par Le Corbusier



Itinéraire de Le Corbusier en 1911

« Mon esprit s'est en ces mois, tant ouvert à la compréhension du génie classique, que mes rêves m'ont porté là-bas obstinément. Toute l'époque actuelle, n'est-ce pas, regarde plus que jamais vers ces terres heureuses où blanchissent les marbres rectilignes, mes colonnes verticales et les entablements parallèles à la ligne des mers. Or, à l'occasion s'offre; mon rêve devient réalité. Pour clore ma vie d'étude, je prépare un voyage très grand. La terre slovaque, la plaine de Hongrie, les pays bulgares, roumains que je ne sais qualifier, vous me les avez tant rendus chers que j'y veux aller. Je veux parcourir à pied un coin de cette Bohème restée intacte, revoir Vienne et l'aimer cette fois, descendre le Danube en bateau et aboutir à la Corne d'Or, au pied des minarets de Sainte-Sophie. Et ensuite? Ensuite ce pour être la parfaite extase; si je ne suis point un imbécile et si mon âme est de celle qui peuvent devant les marbres immortels tressaillir ineffablement. »¹

1. JEANNERET (Charles-Édouard) , *Lettre à William Ritter*, île de Son Gorgio, 10 sept 1911.

En mai 1911, Le Corbusier part pour son « Voyage d'Orient » accompagné d'Auguste Klipstein, étudiant en histoire de l'art. Il a alors 24 ans et parcourt jusqu'au mois de novembre l'Europe orientale suivant un itinéraire fidèle à celui du Grand Tour. Il débute son périple en Allemagne et le termine en Grèce, en passant par Istanbul et le sud de l'Italie.

Plus que l'architecture, c'est la civilisation humaine au sens large qui l'intéresse. Son attrait pour la tradition vernaculaire et l'artisanat local s'affirmera au cours de ce voyage. Attentif à tout ce qui l'entoure, il repousse les limites de sa connaissance architecturale et dépasse ainsi l'apprentissage qu'il a reçu à l'École de la Chaux-de-Fonds. Il développe pendant ces huit mois une nouvelle sensibilité de construction et son travail futur sera plus attentif quant aux matériaux et à leur mise en œuvre.

Si l'on s'appuie sur son récit de voyage intitulé *Voyage d'Orient, 1910-1911* publié plus de cinquante ans après son périple, deux expériences semblent le marquer particulièrement : les cinquante jours passés à Istanbul et sa rencontre avec les marbres antiques des monuments grecs.

La complexité du tissu urbain d'Istanbul a rendu l'approche de la ville difficile. Pour bien comprendre cet environnement nouveau, Le Corbusier entreprend un travail de documentation sur l'histoire de la ville et une analyse approfondie de ses monuments. Il organise alors son séjour en journées de travail qu'il organise en deux temps. L'après-midi, il explore la ville muni de son carnet de notes et de croquis et le matin suivant, il les complète par un travail d'analyse et un retour sur ses dessins et ses prises de notes.

Trois semaines après sa rencontre turque, c'est la découverte de l'Acropole qui marque particulièrement Le Corbusier. Toute sa vie, il évoquera l'« inéluctable vérité » apprise de l'Acropole. Elle représente pour lui le symbole des symboles de même que le Parthénon « le lieu de toutes les mesures ». Il y voit l'expression idéale d'une complémentarité entre les formes les géométriques créés par l'homme et le site. C'est en Grèce qu'il trouvera certains des thèmes les plus importants de son œuvre tels que l'intégration des constructions dans leur site, l'importance de la mesure et des effets de lumière.

Toujours dans son récit de voyage, Le Corbusier affirme qu'il a acquis deux certitudes pendant ces huit mois. La première concerne le site :

« Le site est l'assiette de la composition architecturale, je l'ai appris lors d'un long voyage que je fis en 1911, sac à dos, de Prague jusqu'en Asie Mineure et en Grèce. (...) Je découvris l'architecture installée dans son site, plus que cela l'architecture exprimait le site. »²

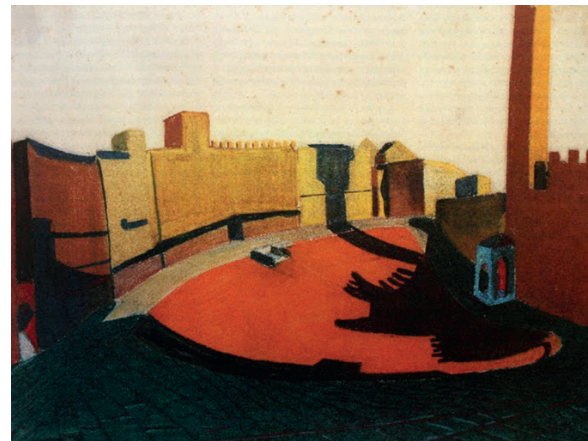
La deuxième concerne les enseignements tirés de l'architecture historique dans l'acte de la création, autrement dit :

« Tout homme pondéré lancé dans l'inconnu de l'invention architecturale ne peut vraiment appuyer son élan que sur les leçons données par les siècles; les témoins que les temps ont respectés ont une valeur humaine permanente »²

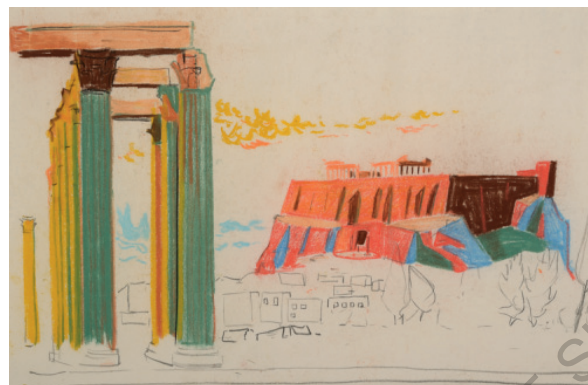
Le voyage d'Orient entrepris par Le Corbusier influencera sa réflexion architecturale tout au long de sa vie. Il y fera référence dans ses projets et dans beaucoup de ses ouvrages théoriques pour expliquer les enseignements qu'il en a tirés.

Le choix d'Athènes comme destination du quatrième Congrès International de l'Architecture Moderne vingt ans après, en 1933, fait sens en regard de cet événement marquant dans sa vie d'architecte. Le Corbusier fera bien sûr d'autres voyages au cours de sa carrière, notamment en Amérique du Sud. Toutefois, le voyage de 1911 restera le plus important et le plus formateur pour lui.

2. LE CORBUSIER, *Voyage d'Orient 1910-1911*, Paris, Ed. de La Villette, 2011. (p.20)



3. LOUIS KAHN: Piazza Del Campo, Sienne, 1950-51.

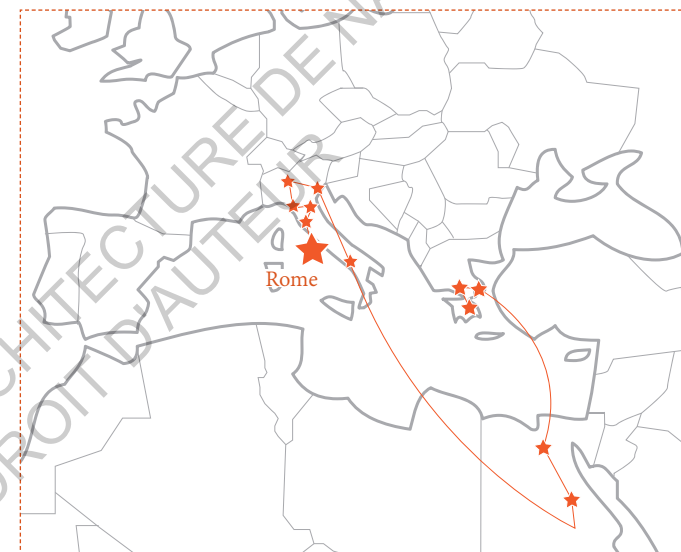


4. LOUIS KAHN: L'acropole, Athènes, 1950-51.



5. LOUIS KAHN: Karnak, Egypt, 1951.

Le retour aux sources de Louis Kahn



Itinéraire de Louis Kahn en 1951

« I should consider work in Rome, away from practice, as the opportunity I have looked for to develop the thoughts I have on architecture of today. (...) These thoughts are about the frames and enclosures of new Architectural spaces, their effect and relation to painting, sculpture and the crafts, their significance to the people and their place in the continuing evolution of traditional forms. I believe that living in the environment of the great planning and building works of the past should stimulate better judgment in maturing these thoughts. »³

Louis Kahn est un voyageur de toute une vie. Depuis son émigration en 1906 de l'Estonie à la Philadelphie jusqu'à son décès dans la gare de Penn Station à New York lors de son retour d'Inde en 1974. À l'instar de Le Corbusier, il se positionne comme héritier de la tradition pédagogique du Grand Tour. Il débute ainsi en 1951 son second voyage en Europe en tant qu'architecte pensionnaire de l'académie

3. KAHN (Louis), *Lettre datée du 25 avril 1947*, envoyée à Park Ave, New York.

américaine à Rome. Contrairement à Le Corbusier, c'est âgé d'une cinquantaine d'années qu'il entreprend ce voyage, qui sera considéré par beaucoup d'historiens comme le plus formateur de sa carrière. Il restera sept semaines en Italie, avant de partir pour l'Égypte et la Grèce afin de visiter les pyramides et les temples des temps antiques.

En regardant l'architecture antique qui a traversé les siècles, Kahn est à la recherche de réponses quant aux origines de l'architecture. Il analyse les relations qu'entretiennent les monuments avec leur contexte, la correspondance entre leur texture et les effets de lumière, la structure ordonnée et symétrique de leur architecture. Il questionne ainsi par ces différents axes de lecture l'architecture du passé pour en comprendre les principes élémentaires et les transposer dans son écriture architecturale. À son retour de voyage, il cherche à exprimer une nouvelle monumentalité. Il quitte l'architecture internationale de verre et d'acier pour exprimer une matérialité tout autre. La composition de ses édifices à la suite de ce voyage se construit selon par des masses élémentaires construites dont la texture de matériaux simples et intemporels (briques, béton, travertin) joue avec la lumière naturelle.

Ce voyage est qualifié par de nombreux historiens comme un « retour aux sources ». Ce voyage lui a permis d'aborder avec un nouveau regard les enseignements historiques reçus lors de sa formation aux beaux arts pour les transposer par la suite dans son architecture.

Pour reprendre la citation du célèbre critique Vincent Scully faite par Adnan Zillur Morshed dans le cadre de sa thèse sur les voyages de Kahn, nous pouvons ajouter :

« The sites [Louis Kahn] had visited in 1950-1951 and afterwards with, or under the influence of, the great classicist Frank E. Brown, of the American Academy in Rome, now offered up their forms to him. The House of Augustus on the Palatine and the work of Rabirius, Trajan's Market, Hadrian's Villa, and Ostia, all suggested those forms out of which the grandeur of the Salk Institute for Biological Research, the Indian School of Management at Ahmedabad, and the capitol complex at Dhaka took shape. »⁴

L'itinéraire européen hérité de la tradition du Grand Tour se retrouve dans les voyages d'architectes modernes. En visitant les berceaux antiques de l'architecture occidentale, ces derniers sont à la recherche de réponse et d'enseignements intemporels sur l'architecture.

Les voyages de 1911 par Le Corbusier et celui de Louis Kahn quarante ans après ont été formateurs pour ces voyageurs-architectes indépendamment de leur vécu et de leur expérience. Ces expériences de voyage leur ont permis de construire leur pensée architecturale et de trouver leur propre écriture.

Toutefois, d'autres destinations auront aussi leurs influences dans la formation des architectes du XXe siècle, élargissant l'expérience du voyage à d'autres horizons.

4. SCULLY, (Vincent), *Jehovah on Olympus: Louis Kahn and the End of Modernism*, A&V 44 (November-December 1993), in ZILLUR MORSHED (Adnan), *Dialectics of Vision : The Voyages of Louis I. Kahn 1950-59*, Dhaka (Bangladesh), Bangladesh University of Engineering and Technology, March 1991. (p.15)

B) NOUVELLE DESTINATION: L'ATTRAIT DE L'AMÉRIQUE

Bien que certains architectes modernes tels que Le Corbusier ou Louis Kahn se positionnent dans la lignée du Grand Tour, le XXe siècle fait émerger de nouveaux centres d'influence.

Au regard de son rapide développement économique et technique, les États-Unis suscitent la curiosité de plus en plus d'architectes européens qui n'hésitent pas à traverser l'Atlantique. Hubert Damisch et Jean-Louis Cohen étudient ce modèle américain qui représente, selon les termes d'Hubert Damisch, la « modernité en acte » pour les architectes du vieux continent. Dans leurs ouvrages, ces deux auteurs parlent « d'américanisme » pour nommer l'influence le Nouveau Monde qu'exercent alors des États-Unis sur la culture européenne. Jean-Louis Cohen définit ce terme plus précisément dans son livre *Scène de la vie future, l'architecture européenne et la tentation de l'Amérique 1893-1960* comme « l'ensemble des représentations et des attitudes collectives et individuelles », qu'il ne faut pas confondre avec l'américanisation qui renvoie plutôt à une « transformation effective des sociétés européennes (et autres) à l'image de l'Amérique. »⁵

Cet attrait pour la culture américaine date de 1893, lorsque pour la première fois, un grand nombre d'architectes et d'ingénieurs se rendirent aux États-Unis à l'occasion de

5. COHEN (Jean-Louis), *Scènes de la vie future : l'architecture européenne et la tentation de l'Amérique, 1893-1960*, Paris, Flammarion, 1995. (p.15)

l'exposition colombienne de Chicago célébrant le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. C'est alors qu'ils découvrent une architecture américaine innovante et moderne.

D'un côté, les politiques de modernisation des villes et leurs dimensions vertigineuses introduisent une nouvelle urbanité qui propose des solutions inédites face à l'étalement urbain et à la régulation des grandes villes.

D'un autre côté, les architectes modernes désireux de renouveler l'architecture du vieux continent sont séduits par les nouvelles orientations développées par l'architecture américaine qui tracent de nouvelles perspectives et de nouveaux enjeux sur la scène architecturale. Les architectes d'outre-Atlantique bouleversent les valeurs traditionnelles européennes au nom de la fonction, de l'usage et du confort. C'est une architecture rationnelle qui empreinte au monde industriel à la fois ses modes de production et son organisation issus du taylorisme et du fordisme rendant possible une construction à grande échelle.

À la fin de la Première Guerre mondiale, les enjeux de la reconstruction marquent la modernisation du vieux continent et l'ancrage du modèle américain dans l'imaginaire européen. Toutefois, même si l'absence d'héritage classique dans l'architecture américaine fait émerger de nouveaux paradigmes, les architectes américains désireux de se forger une culture esthétique, viennent étudier dans les grandes écoles européennes, et notamment à l'École des Beaux-Arts de Paris.

C'est alors un échange culturel à double sens qui s'opère entre l'Europe et l'Amérique du Nord dans la première moitié du XXe siècle. En effet, si les américains se forment au « bon goût français », le voyage aux États-Unis devient très vite un complément, plus technique, indispensable à l'éducation académique française.



6. H.W. CORBETT, *La ville future; une solution hardie du problème de circulation*, 1913.

L'Amérique, un nouveau « Grand Tour »

À l'instar de l'étude des voyages d'architectes français faite par Isabelle Gournay dans l'ouvrage *Américanisme et modernité*, nous commencerons cette partie par la citation de la déclaration de A.D.F Hamlin faite en 1908 dans la revue anglaise *Architectural Record* :

« J'ose prédire ce jour où, dans un avenir assez proche, les étudiants français viendront en Amérique étudier l'architecture, à la recherche d'une inspiration inédite, d'un nouveau point de vue, d'un nouvel enthousiasme devant une architecture aussi virile, aussi fraîche et indépendante dans ses idées que l'est le peuple américain lui-même. »⁶

Cette citation ne laisse aucun doute sur l'importance de la place des « leçons américaines » dans l'évolution de la pratique architecturale et des modes de construction français.

Ainsi au XXe siècle c'est un autre type de voyage pédagogique qui s'installe dans la formation d'architecte, remplaçant la tradition du Grand Tour.

Le voyage entreprit en 1919 par des membres de l'office des bâtiments du Ministère français des Régions marque le début de ces voyages éducatifs vers l'Amérique pour étudier les modes de construction et l'organisation des chantiers de la côte Est. Les architectes de cette mission : Paul Philippe Cret et Jacques Gréber sont alors accompagnés d'ingénieurs pour ce voyage de sept semaines.

Jacques Gréber devient un acteur clé dans les relations franco-américaines en matière d'architecture et d'urbanisme. Il publie en 1920 *L'architecture aux États-Unis* qui constitue avec le célèbre ouvrage de Le Corbusier ; *Quand les cathédrales étaient blanches*, un des rares livres français sur l'architecture des États-Unis jusque dans les années soixante.

Ce dernier expose par de nombreux exemples, l'architecture américaine classifiée en différent chapitre selon la fonction des bâtiments présentés. Les caractéristiques mises en avant par Gréber concernent principalement l'influence de l'enseignement des Beaux-Arts dans l'écriture stylistique des architectes américains et la domination technique au profit

du confort, de l'hygiène, mais aussi de l'organisation des chantiers.

Jacques Gréber profite de la publication de cette étude détaillée, pour faire valoir la nécessité d'un rapprochement franco-américain grâce à l'intégration des États-Unis dans le système de bourses de voyage accordées aux élèves français des Beaux-Arts.

Il affirme clairement cette position dans la conclusion du deuxième tome :

« Il y aurait le plus précieux avantage à ce que, chaque année, quelques-uns de nos jeunes diplômés puissent aller passer seulement six mois aux États-Unis. Un généreux bienfaiteur, comme l'ont été Stillman et tant d'autres, acquerrait notre reconnaissance et rendrait service à nos eux pays en donnant la rente nécessaire à cette œuvre »⁷.

Ce n'est cependant qu'en 1926 que sera mise en place l'« *American Institute of Architecture de la French Traveling Fellowship* » ou communément appelée la bourse « *Delano-Aldrich* », du nom de ses donateurs. Le boursier Delano sera choisi parmi les élèves les plus brillants et les plus progressistes de l'académie des Beaux-Arts pour partir étudier au sein des écoles et des agences américaines. À son retour, il devra donner une conférence devant les membres de la Société des Architectes Diplômés d'État.

Les jeunes architectes présentent alors leurs « envois de Manhattan » au même titre que les « envois de Rome », comme l'a fait Robert Camellot, un jeune étudiant parti étudier aux États-Unis de 1931 à 1932. Ce dernier a d'abord été professeur remplaçant au MIT avant d'entreprendre un périple de six mois à travers le Québec, Chicago, Hollywood, la Nouvelle-Orléans, Huston, Washington et enfin New York. À chaque étape de son parcours, il fut accueilli par les anciens élèves des Beaux-Arts qui le guidèrent dans les plus

⁶A.D.F. HAMLIN, *The influence of the Ecole des Beaux Arts on our architectural education*, *The architectural record* vol XXIII, n°4, avril 1908. (p.247)

⁷ GREBER (Jacques), *L'Architecture aux Etats-Unis : preuve de la force d'expression du génie français, heureuse association de qualités admirablement complémentaires, Tomes 1*, Paris, Payot, 1920. (p.161)



7. R. CAMELOT, *Construction de Radio-City à New York, 1932.*

beaux sites architecturaux et naturels du pays. Toutefois, ses envois ne présentent pas seulement une image canonique des quartiers des affaires et des monuments industriels. Comme nous le rappelle Isabelle Gournay :

« Le carnet de croquis à la main, le voilà à la recherche d'une autre Amérique, tout aussi mythique, mais plus pittoresque, celle des doubles deckers de la Nouvelle-Angleterre et des maisons en adobe de Santa Fe ». ⁸

Ce regard particulier, cherchant à percevoir et à rendre compte de l'architecture américaine dans son entièreté n'est pas sans rappeler la posture d'Erich Mendelsohn lors de son célèbre voyage dans le Nord-est des États-Unis.

8. COHEN (Jean-Louis), DAMISH (Hubert), *Américanisme et modernité : l'idéal américain dans l'architecture*, Paris, Flammarion, 1993. (p.301)



8. E. MENDELSON, *New York, Broad Street 1*, 1924.

L'expérience d'Erich Mendelsohn



Itinéraire d'Erich Mendelsohn en 1924

C'est en tant qu'architecte berlinois réputé de 37 ans qu'Erich Mendelsohn part pour la première fois aux États-Unis en 1924. Pendant l'entre-deux guerres, le modèle américain reste intact dans l'imaginaire allemand malgré les tensions de la Première Guerre mondiale. Le voyage de Mendelsohn a pour motivation de confronter sa vision idéalisée du contexte architectural et urbain des États-Unis à une expérience in situ pour ajuster son regard sur l'Amérique et sa production.

Suite à cette rencontre, Mendelsohn publiera un recueil photographique intitulé *Amerika : Bilderbuch eines Architekten* ou il y retranscrit ses premières impressions par des prises de vues inédites accompagnées de brèves descriptions. Mendelsohn parcourt les États-Unis avec l'œil du reporter pour transmettre une vision instantanée de l'Amérique, mettant le lecteur à la place du citadin qui arpente les rues de New York, Détroit, Chicago... Cette posture plus subjective se veut plus proche de l'expérience urbaine dans ces

villes gigantesques et modifie la perception du paysage urbain américain.

D'autre part, le témoignage photographique aux prises de vues vertigineuses en noir et blanc que nous livre Mendelsohn est jugé par certains critiques et architectes, comme Richard Neutra, comme dramatique et trop pessimiste. Toutefois, comme le souligne Jean-Louis Cohen dans la postface d'*Amerika : Bilderbuch eines Architekten*, Mendelsohn a le mérite de se détacher de l'image idéalisée du modèle américain qu'il partageait lors de son départ pour, je cite :

« Rendre compte de la contradiction de la société américaine aussi bien dans son système social, dans son espace que dans sa culture. »⁹

Dès les toutes premières pages du livre, Mendelsohn nous livre la violence ressentie à la vision des bâtiments gigantesques de la baie de New York après l'horizon prolongée de la mer. Dès son arrivée sur le continent, il se sent « perdu face à une telle dimension. »¹⁰

Ce choc rencontré face à cette nouvelle échelle urbaine est décrit par beaucoup de voyageurs-architectes et constitue un thème récurrent de leur récit de voyage. Cependant, pour Mendelsohn cette volonté outre atlantique de repousser les limites verticales de la construction devient « grotesque ». Il qualifie la société américaine de « civilisation des hauteurs » et juge alors que « L'échelle gigantesque, presque surnaturelle devient mesquine. »¹¹

Plus qu'une critique architecturale, il dénonce l'absence d'héritage culturel de la société américaine et sa perversion face à l'argent. Pour lui l'impact de l'introduction du fordisme et du taylorisme dans la pensée constructive obéit à des motivations purement économiques. Il décrit ainsi l'architecture des grattes ciels comme « une ossature métallique, réseau de poutrelles de la construction claire, rationnelle, obéissant aux seuls critères économiques. »¹²

Conscient d'être témoin d'une nouvelle ère architecturale, il recherche une autre monumentalité en architecture. Mendelsohn relève la contradiction que reflète la transposition de l'esthétique classique apprise aux Beaux-Arts dans l'expression des bâtiments de grande hauteur américains. Il déploie cette idée avec force par la description accompagnant une photographie de Broad Street (fig 8) qui est la suivante :

« La nouvelle dimension a fait éclater toutes les représentations habituelles de l'Ancien Monde. Mais elle emprunte les formes de ses temples pour ramener à l'échelle humaine des silos à argent inhumains. »¹³

C'est alors qu'il définit les enjeux de l'architecture à venir. Selon Mendelsohn, il y a deux possibilités pour l'évolution de l'architecture :

« Soit on parie sur la permanence des formes historiques, soit on fait fi de la peur de l'histoire et on essaye sur les bases de la fonction et des matériaux, de trouver l'expression formelle qui correspond à notre époque. (...) La représentation n'est pas à l'ordre du jour. Donc pas de geste inutile. Claire, factuelle, fonctionnelle. Des fenêtres seulement quand elles sont nécessaires. Et des escaliers de secours, des ascenseurs, des aérations. Étonnamment simple, monumentale dans ses effets. »¹⁴

Autrement dit, pour l'architecte allemand cette nouvelle dimension introduite par l'architecture américaine induit un repositionnement de l'architecture moderne naissante. La nouvelle monumentalité qu'il recherche s'exprime alors par la simplicité du geste architectural en cohérence avec l'échelle verticale de la ville où l'ornementation n'a plus sa place.

Nous avons vu avec les itinéraires européens et américains de la première moitié du XXe siècle comment l'expérience du voyage s'est révélée formatrice chez des architectes fondateurs du mouvement moderne. Que ce soit en Europe ou en Amérique, elle leur permet de se forger une culture architecturale qui leur est propre. Les leçons de voyages transmises à leurs pairs ont eu de fortes répercussions dans l'écriture architecturale du siècle dernier.

9. COHEN (Jean-Louis), *Scènes de la vie future : l'architecture européenne et la tentation de l'Amérique, 1893-1960*, Paris, Flammarion, 1995. (p.90)

10. COHEN (Jean-Louis), *ibid.* (p.86)

11. MENDELSON (Erich), *Amerika : livre d'images d'un architecte*, Paris, Demi-Cercle, 1992, première éd. 1926. (p.60)

12. MENDELSON (Erich), *ibid.* (p.59)

13. MENDELSON (Erich), *ibid.* (p.92)

14. MENDELSON (Erich), *ibid.* (p.178)

C) NOUVEAUX REGARD: LA CRITIQUE DU MOUVEMENT MODERNE

À partir des années cinquante, les voyages de la jeune génération d'architectes ont pour vocation de questionner les fondements du mouvement moderne et participent ainsi à son déclin.

Toutefois, il est bon de noter que ce n'est pas l'héritage des Grands Maîtres Modernes qui est remis en cause, mais son expression affaiblie. Pour reprendre les propos cinglants du critique d'architecture William J. R. Curtis, nous pouvons qualifier l'architecture dominante des années soixante et soixante-dix comme « une caricature de la vibrante simplicité des œuvres fondatrices de l'architecture moderne. »¹⁵

De ce fait, les jeunes architectes oscillent entre la continuité de l'architecture des pères fondateurs, encore en activité sur la scène architecturale, ou de son abandon au profit d'une écriture plus libre cherchant ses fondements dans la mémoire du lieu et des traditions locales. L'exposition majeure *Architecture sans architectes** de Bernard Rudofsky au MOMA (Museum of Modern Art) de New York en 1964, exprime l'intérêt de la jeune génération pour l'architecture vernaculaire sans appareil, mais dont la richesse et le génie tient à sa simplicité dans la résolution de problèmes concrets.

C'est donc vers de nouveaux horizons qu'ils vont chercher une réponse alternative à l'architecture générique du style internationale.

15. J.R. Curtis (William), *L'architecture moderne depuis 1900*, Paris, Phaidon, 2004. (p.548)

* architecture sans architecte : architecture localisée, procédant d'un savoir-faire et d'un savoir-vivre collectifs, dont les gestes mêmes de la vie quotidienne, transmis par l'histoire et polis par l'usage, constituent les traits d'expression



9. Place du marché et vue sur Ghardaïa

André Ravéreau, La leçon du M'Zab



Itinéraire d'André Ravéreau en 1949

Élève d'Auguste Perret à l'École des Beaux-Arts de Paris entre 1946 et 1950, André Ravéreau se rend à deux reprises en 1949 et en 1950 dans la vallée du M'Zab, en Algérie. Âgé de trente ans, il figure parmi les premiers architectes de cette génération à construire une réflexion critique sur l'architecture internationale. Ainsi ce n'est pas aux beaux-arts qu'il apprendra ses plus grandes leçons d'architecture, mais dans le désert algérien :

« À partir du M'Zab j'ai compris tout le reste. Je n'y suis pourtant resté que huit jours cette fois-là, mais en huit jours j'ai peut-être acquis la moitié de ma connaissance »¹⁶.

16. Entretien réalisé par Gilles Perraudin, juin 2003, in BAUDOÛI (Rémi), POTIÉ (Philippe), *André Ravéreau, l'atelier du désert*, Marseille, Editions Parenthèses, 2003. (p.161)

Lors de ses voyages, André Ravéreau s'intéresse à l'architecture indigène, mais aussi aux us et coutumes des peuples qu'il rencontre. Il étudie dès lors les traditions constructives de la région du M'Zab, aussi bien dans ses techniques d'assemblage que dans l'emploi des matériaux locaux. Cette documentation quant aux modes constructifs ancestraux se mêle à une analyse plus théorique des principes spatiaux transposés dans l'habitation mozabite. Il déduit ainsi un lien inhérent entre les traditions, les usages et la forme architecturale vernaculaire.

Pour illustrer ce propos, nous pouvons citer l'importance de la posture assise dans la culture orientale qui « fait naître fenêtres basses et embrasures. »¹⁷. Ainsi la position des ouvertures fait sens dans l'architecture mozabite au regard des usages, aux us et coutumes des habitants auxquelles elle fait référence. L'importance de la hauteur du regard se retrouve dans les transitions entre des espaces d'intimités différentes où s'expriment le lien social et les rapports avec le voisinage. Ces relations subtiles entre espaces de différentes natures sont théâtralisées avec la même d'attention dans l'espace public que dans l'espace habité. L'aménagement des lieux publics comme privés répond comme nous pouvons le voir à des codes culturels précis.

Outre l'adéquation de l'architecture avec les coutumes traditionnelles d'un peuple, l'architecte français s'intéresse en parallèle à l'acte de bâtir en tant que geste et matière. La construction mozabite se distingue par sa cohérence avec le contexte et le climat dans lequel elle s'implante et par son économie de mise en œuvre en utilisant des matériaux disponibles sur place. En s'intéressant aux détails constructifs, André Ravéreau découvre, je cite :

« De quelle manière l'architecture du M'Zab atteint sa perfection dans ses recherches d'économie; une leçon sereine et magistrale où l'habitant a le pas sur l'habitat, où la fioriture "artistique", l'ornement pour orner, le gaspillage, le m'as-tu-vu n'ont jamais eu droit de cité. »¹⁸.

André Ravéreau nous décrit une architecture humble, en résonance avec les usages, les traditions constructives d'un peuple et les particularités du lieu dans lequel elle se trouve. Dans son ouvrage *Le M'Zab, une leçon d'architecture*,

il donne une signification contemporaine à l'architecture mozabite sans rejeter les règles et les traditions. En pensant ainsi l'architecture dans sa diversité et sa pluralité, il s'oppose à l'architecture uniforme du style international au profit d'une architecture « située » qui intègre au mieux les modes de vie et les potentialités locales.



10. Sur les terrasses de Ghardaïa

17. BAUDOUÏ (Rémi), POTIÉ (Philippe), *André Ravéreau, l'atelier du désert*, Marseille, Editions Parenthèses, 2003. (p.63)

18. BAUDOUÏ (Rémi), POTIÉ (Philippe), *idib.* (p.96)



11. Denise Scott Brown dos à Las Vegas



12. Robert Venturi face à Las Vegas



13. Photographie du bâtiment-canard

Les Venturi, l'enseignement de Las Vegas



Itinéraire des Venturi en 1968

La critique du mouvement moderne initiée par quelques architectes tel qu'André Ravéreau après la Seconde Guerre mondiale se généralise auprès de la jeune génération dans les années soixante et soixante-dix. Elle dépasse alors l'échelle architecturale et s'interroge sur l'image de la ville contemporaine.

Robert Venturi et Denise Scott-Brown, deux architectes américains, joueront un rôle de premier ordre dans ce débat par le biais de la publication de leurs enseignements acquis lors de leurs déplacements à Las Vegas. C'est Denise Scott Brown qui invite Robert Venturi à prendre part à sa première excursion à Las Vegas en novembre 1966 dans le cadre de ses recherches sur l'influence de l'automobile dans l'expression des villes américaines (ils ont alors 41 et 35 ans). Cette aventure se poursuit par la création d'un atelier à l'université de Yale en 1968 intitulé « *Learning from Las Vegas or form analysis as*

design research ». Ce studio a pour ambition d'étudier la ville de Las Vegas aussi finement que pourraient être étudiées les villes de Pompéi ou d'Athènes.

En effet, Robert Venturi a été pensionnaire à l'académie américaine à Rome en 1954. Les deux années qu'il passe en Europe lui permettent d'affiner son regard en approfondissant l'architecture maniériste et antique. Il cherche à transmettre ce regard analytique à ses étudiants de Yale lors de ces ateliers. À la suite d'un travail de trois semaines en bibliothèque pour identifier plusieurs axes d'analyses, les Venturi retournent à Las Vegas une dizaine de jours avec leurs étudiants à l'automne 1968. Les étudiants analysent par les données empiriques du site les spécificités esthétiques et formelles du *strip** de Las Vegas. Ce n'est qu'après plusieurs mois de restitution et d'analyse de leur relevé exécuté au cours du voyage, que les étudiants et leurs professeurs organisent une exposition le 10 janvier 1969 au sein de l'université de Yale.

Cette destination ne fut pas choisie au hasard par Robert Venturi et Denise Scott Brown et alimentera le feu des débats acharnés qui suivront la publication de leurs différents travaux et notamment du très célèbre ouvrage *Learning from Las Vegas* en 1972. D'un côté, le caractère provocateur de la ville ne peut être ignoré; Las Vegas étant déjà considérée comme la cité de tous les vices et de l'argent facile dans la société puritaine des États-Unis de l'après-guerre. D'un autre côté, Las Vegas représente « les villes de bords de routes » américaines qui se sont développées très rapidement le long des axes routiers. Jugée comme un ensemble d'objets disparates par la majorité des architectes et urbanistes, cette « urbanisation du laisser-faire » est vue d'un très mauvais œil dans les années soixante-dix. Par conséquent en parlant d'« enseignement de Las Vegas », le couple d'architectes affirme leur volonté de rompre avec la pensée dominante pour révéler la potentialité qu'offre ce type d'urbanisation dans leur propre architecture.

Ils présentent l'esthétique du « Strip » comme la seule production architecturale créée selon les besoins, les valeurs, les idées de la culture de masse américaine. Vue d'un nouvel œil, l'architecture commerciale des bords de routes se munit alors d'une signification plus large et plus riche que l'expression abstraite de la sophistication technique de l'architecture

moderne des dix dernières années. L'architecture de tous les jours qu'ils présentent sans complexe comme « laide et ordinaire » est selon eux plus adapté aux enjeux de la société émergente. Ils donnent ainsi au « Strip » son caractère propre; celui de modèle des « villes-automobiles » américaines que l'on parcourt à grande vitesse depuis l'habitacle de sa voiture, sans avoir le temps d'apprécier la subtilité de l'espace architectural pur. Dans cette situation, les moyens de communication mis en scène par les enseignes de l'architecture commerciale populaire trouvent toute leur pertinence pour la construction d'un nouvel ordre architecturale nécessaire pour apporter une réponse à ces nouveaux enjeux. À l'instar des modèles romains ou de l'architecture industrielle de l'Amérique des années trente, l'architecture naissante des bords de route est aussi une source d'enseignements pour les voyageurs-architectes, sous condition d'un regard attentif. Pour reprendre une des célèbres analogies de Robert Venturi, je cite :

« L'archétype de Los Angeles sera notre Rome et Las Vegas notre Florence; et comme l'archétypal silo à grains des générations passé l'enseigne de l'hôtel Flamingo sera le modèle qui propulsera notre sensibilité vers une nouvelle architecture »¹⁹.

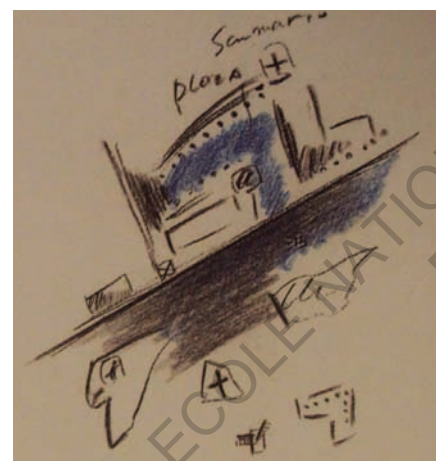
Par ces deux démarches conjointes, nous pouvons affirmer que l'importance du voyage ne s'est pas perdue dans la critique du mouvement moderne. Au contraire les architectes recherchant de nouveaux modèles architecturaux se déplacent plus librement à travers le monde pour partir à la rencontre d'une architecture locale sans architecte. Toutefois même réunis par une intuition commune, des différences dans leur démarche ne sont pas à oublier. Lorsque Ravéreau part en Algérie pour partir à la rencontre d'une architecture vernaculaire qui lui est complètement étrangère, le couple Venturi propose une relecture de l'architecture vernaculaire déjà présente dans leur quotidien, mais oubliée de tous.

*Le *Las Vegas Strip* (ou simplement le Strip, littéralement la « bande ») est une portion de 6,7 km de la partie Sud du « Las Vegas Boulevard »

19. VENTURI (Robert), SCOTT BROWN (Denise), IZENOUR (Steven), *L'enseignement de Las Vegas*, Wavre, Mardaga, 2007, première éd. 1984. (p.112)



14. TADAO ANDO, Piazza San Marco, Venise



15. TADAO ANDO, Udaipur, Inde

D) L'ODYSSÉE DE TADAO ANDO



Itinéraire de Tadao Ando en 1965

C'est par un parcours atypique que l'architecte japonais Tadao Ando se hisse statut d'architecte reconnu. En effet, ce dernier autodidacte apprend l'architecture grâce aux manuels de l'université d'architecture qu'il a réussi à se procurer.

En 1965, après la levée de la restriction des déplacements internationaux au Japon, Tadao Ando, âgé de 24 ans, décide d'entreprendre un voyage de sept mois pour voir l'architecture occidentale qu'il ne connaît qu'à travers ses deux livres (les deux premiers volumes de son œuvre complète) de Le Corbusier, qu'il considère très vite comme un modèle.

Il quitte Yokohama en bateau pour arriver en Russie où il prend le transsibérien jusqu'à Moscow. Il visite ensuite la

Finlande où il rencontre Alvar Aalto, traverse la Suisse, la France, la Grèce, l'Italie et l'Espagne. C'est par bateaux, peut-être de marchandise, qu'il fait un détour par la Côte d'Ivoire, Cap town, Madagascar et en Inde avant de rentrer au Japon.

« As I became able to copy every drawing in the Le Corbusier book by heart, I could not help thinking, «I want to see these works with my own eyes. I want to meet Le Corbusier in person.» So then, I set off on my grand tour. »²⁰

Ce voyage d'instruction ne fut pas de tout repos pour le jeune novice. De ville en ville, il fait l'expérience de l'architecture monolithique déclinée à travers les époques : des monuments antiques jusqu'aux édifices modernes. Cette architecture est alors en contraste complet de l'architecture en ossature bois japonaise dans laquelle il a toujours vécu. Il nous livre la difficulté de se retrouver seul face à une architecture méconnue sans mentor ni ami pour en parler ou comparer sa pensée. Ainsi, pour pallier à ses lacunes il s'interroge constamment sur le sens de l'architecture qu'il voit :

« What is so attractive about the architecture I see here ? »²¹

Intéressé par le travail des architectes de la Renaissance, c'est en Italie qu'il découvre les origines de l'architecture occidentale. Il y visite la villa d'Hadrien, la villa d'Este et plusieurs jardins dont il admire le raffinement et la trace de l'homme sur la nature. L'acropole le touchera particulièrement.

Malgré l'émotion de sa première rencontre avec le Parthénon, Tadao Ando aura besoin de revenir tous les jours pour comprendre le jeu de la lumière et des colonnes. C'est en revenant plusieurs fois sur le lieu qu'il comprend l'harmonie mathématique de sa composition d'ensemble.

À son retour, Tadao Ando cherchera à penser une architecture ancrée dans sa culture japonaise, mais exprimant toutefois les leçons apprises en occident. L'influence occidentale la plus remarquable dans son architecture est la recherche d'abstraction de la nature. La première expérience physique de ce concept lui vient du Panthéon. Le rayon lumineux apporté par l'oculus du dôme se courbant avec la surface arrondie de la coupole est pour lui une révélation. Il définira ainsi le « *man-made nature* » qui transforme de

l'état chaotique dans laquelle la nature se trouve à une nature retranscrite de manière abstraite dans son architecture. Cette abstraction sera source de spiritualité dans le travail de l'architecte japonais.

Le parcours singulier de Tadao Ando est révélateur de l'importance du voyage dans la formation de l'architecte. Il considère lui-même ce voyage comme son « Grand Tour », dans le sens qu'il entreprend un long voyage initiatique qui sera décisif dans son apprentissage.

Tadao Ando est convaincu de la richesse qu'apporte l'expérience in situ :

« The encounter with an exceptional work surely takes us understand, better than a long-winded speech, many things that precede language and involve the creator's unconscious. And this pertains even to areas that are invisible to the eye, such as the climate and nature of each region, the way of life of the people, and the air that one breathes in the streets. Soon emotion gathers deep in our consciousness and, over time, it is condensed becoming part of our own bodies. During my travels, I had such dialogues a thousand times while walking and touching, and I believe that is how I learned architecture. »²²

20. *The Grand Tour with ANDO*, Casa BRUTUS No.30, Septembre 2002, http://www.andotadao.org/grand_rome.htm

21. *Ibid*

22. NUSSAUME (Yann), *Tadao Ando*, Paris, Editions Hazan, 2009. (p.45)

Le voyage révélateur de nouvelle pratique

L'apprentissage par le voyage a toujours eu un impact manifeste sur la pratique du voyageur-architecte indépendamment de son expérience et des territoires parcourus.

L'émergence de nouveaux enjeux sociétaux à l'époque moderne influence grandement les pratiques architecturales et avec elle les voyages des architectes. L'épuisement du style international dans la seconde moitié du XXe siècle, nous l'avons vu, pousse les jeunes architectes à partir à la recherche de nouvelles aspirations.

Depuis les années 1990 jusqu'aux années 2000, les changements initiés dans la société pendant la seconde moitié du XXe siècle se sont radicalisés. L'acte de voyager et sa perception dans la société ont profondément évolué.

Comment ce nouveau bouleversement de l'expérience du voyage se traduit-il dans la formation des étudiants-architectes ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Partie II L'arrivée du XXI^e siècle et
de nouvelles pratiques

Itinéraires croisés

La première lecture historique du rôle du voyage dans la formation de l'architecte apporte certaines clés de compréhension quant à ce processus d'apprentissage particulier.

Cette approche peut être complétée par des exemples concrets issus d'entretiens avec des enseignants et des étudiants nantais réalisés au cours de l'année. Les voyages racontés ont été entrepris dans le cadre des études, souvent sous la forme d'un échange universitaire à l'étranger. Ils permettent de mesurer les nouveaux enjeux pédagogiques du voyage dans la formation d'architecte depuis les années 1990.

Cette seconde partie du développement s'interroge sur la pertinence du voyage en tant que déplacement physique dans l'espace comme porteur d'enseignements au regard des pratiques contemporaines de mobilités et de communications.

Est-il encore nécessaire de voyager pour apprendre ?

A) ÉTAT DES LIEUX: DU PROGRÈS À LA MOBILITÉ

La fin du XXe siècle et le début du XXIe siècle voient apparaître de nouveaux moyens de transports et de communication qui impactent très fortement nos manières de voyager. C'est le début de l'ère de la mobilité : en quelques décennies, le nombre des déplacements à travers le globe est le plus élevé de toute l'histoire de l'humanité.

Bien sûr, cette intensification des déplacements ne concerne pas uniquement le voyage instructif, qui nous intéresse dans ce mémoire, mais elle a cependant une influence directe sur la constitution d'une nouvelle perception du voyage à la toute fin du XXe siècle.

Dans un premier temps, il est nécessaire d'expliquer les différentes étapes qui ont mené à cette évolution sans précédent. Les événements qui en sont à l'origine se sont déroulés pour certains en parallèle du récit historique construit dans la première partie de ce mémoire. Cependant pour garantir la clarté du discours, il est préférable d'introduire ce deuxième aperçu historique indépendamment de la première partie.

L'apparition du tourisme de masse

La création des congés payés en 1936 dans la plupart des pays industrialisés ouvre l'expérience du voyage à la « masse populaire ». C'est l'apparition du tourisme de masse tel que l'on connaît aujourd'hui. Loin des enjeux pédagogiques portés par les « Grands Touristes » du siècle dernier, le voyage est désormais synonyme de plaisir et de détente. La classe des travailleurs est grandement encouragée par Jean Zay, le ministre de l'Éducation, à profiter de son temps libre pour faire du « tourisme » :

« L'homme qui travaille a besoin de se recréer pendant ses heures de loisir. Pour répondre à cette nécessité, le tourisme, qui est une des formes les plus saines et les plus agréables de la vie en plein air, doit être mis à la portée de tous pendant les week-ends et les vacances ».¹

Le tourisme est devenu aujourd'hui un loisir de masse : l'Organisation Mondiale du Tourisme a évalué à plus d'un milliard le nombre des déplacements touristiques en 2015. Parmi cette nouvelle catégorie de voyageur, certains sont jugés comme désinvestis ; trop pressés pour s'impliquer dans le lieu qu'il découvre. Toutefois, cette négation de l'art du voyage est à relativiser. Certains d'entre eux restent curieux sur le monde et décident de passer leur temps libre à découvrir de nouveaux territoires et de nouvelles cultures.

Certes, son voyage n'est pas un voyage d'instruction et ne répond pas aux mêmes exigences pédagogiques, mais il témoigne cependant de l'importance d'une ouverture sur le monde dans nos sociétés contemporaines.

1. LECLER (Stéphane), *Tourisme pour tous !, Alternative économique* No. 271, juillet 2008, http://www.alternatives-economiques.fr/le-regard-touristique_fr_art_735_38030.html

L'évolution des moyens de transports



1. Photo d'Axel Söderström

Cette démocratisation fut permise par le développement routier et l'évolution des moyens de transport depuis le début du XX^e siècle. La modernisation des moyens de transports ferroviaires et les automobiles libèrent un esprit aventurier et d'indépendance chez les voyageurs.

Le périple de Clärenore Stinnes, première femme à avoir fait le tour du monde en voiture est pour moi représentatif de cet esprit d'aventure. En 1927 Clärenore a 26 ans lorsqu'elle part de Berlin accompagnée de deux mécaniciens et d'un caméraman suédois Axel Söderström. Ils commenceront leur tour du monde en Adler Standard 6 par l'est de l'Europe en direction des terres gelées russes. Vite abandonnés par les deux techniciens, Clärenore et Axel parcourent seules le désert de Gobi pour atteindre la Chine et l'Asie du Sud-est. Ils traversent ensuite l'océan Pacifique pour arriver en Amérique du Sud où ils sont les premiers à franchir la cordillère des Andes en voiture. Ils terminent cette aventure titanesque par les États-Unis avant de retourner en Europe deux ans et 47 000 km après leur départ de Berlin.

D'autre part, les échanges entre l'Europe et l'Amérique du Nord seront favorisés par les traversées régulières des

paquebots transatlantiques dès la fin du XIXe siècle. Toutefois, il faudra attendre l'essor de l'aviation civile après la Deuxième Guerre mondiale et la mise en place dans les années 1970-75 de gros porteurs pour que l'expérience du voyage se démocratise. Aujourd'hui l'essor des compagnies aériennes « low cost » a rendu accessible l'expérience du voyage aux gens les moins fortunés.

Grâce aux avancées technologiques, de nouvelles pratiques de voyage apparaissent : la distance et le temps ne sont plus des contraintes.

L'apogée des médias

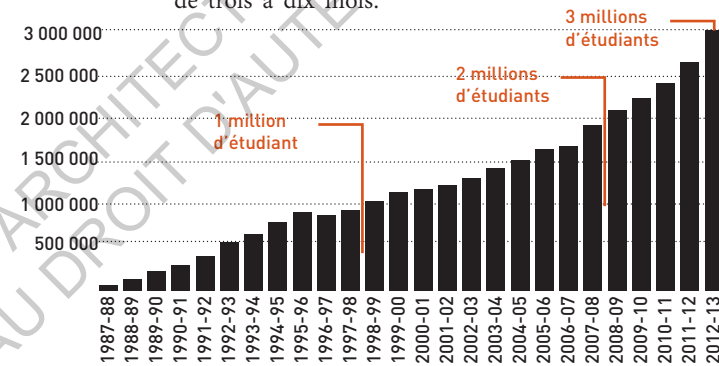
Avec l'apogée des systèmes d'informations et de communication, c'est la disparition des frontières physique tel que le monde connaît aujourd'hui. Les nouveaux médias telle la télévision et l'internet nous permet de voyager virtuellement à l'autre bout du monde. Avant de franchir notre porte, nous avons déjà vu les monuments importants d'une ville, et nous connaissons les coutumes et les modes de vie de ses habitants.

Cette ambiguïté entre la connaissance empirique de l'expérience et la connaissance virtuelle des images est au cœur du questionnement sur le rôle contemporain du voyage d'instruction. Au regard de l'hyper accessibilité des informations, il est naturel de s'interroger sur la pertinence du voyage en tant que déplacement physique dans la formation d'architecte. Les enseignements qu'offre le voyage ne sont-ils pas disponibles de notre fauteuil ?

La création des mobilité universitaire

Cette culture du déplacement et de l'internationalisation des savoirs va de pair avec l'émergence de nouveaux programmes d'enseignements universitaires. Les étudiants de l'école d'architecture de Nantes sont de plus en plus nombreux à partir deux semestres étudier dans une école à l'étranger via des programmes de mobilité étudiante à travers l'Europe et le monde.

Le plus connu de ces programmes d'échange est le programme ERASMUS. Sa dénomination est l'acronyme de l'expression anglaise; « *European Action Scheme for the Mobility of University Students* » et fait référence à l'humaniste Érasme (1469-1536) qui voyagea pendant plusieurs années à travers l'Europe pour s'instruire. Ce programme créé en 1987 offre la possibilité aux étudiants toutes filières confondues d'effectuer une partie de leurs études dans un autre établissement universitaire européen pendant une durée de trois à dix mois.



2. Erasmus en nombre

Avec près de trois millions d'étudiants qui ont bénéficié de la bourse Erasmus depuis sa création, nous pouvons dire que cette année de mobilité est de plus en plus ancrée dans les pratiques étudiantes.

Arrivée en quatrième année de master, la majorité des étudiants-architectes nantais décident de partir valider cette année d'étude dans une université étrangère. Ce comportement est encouragé par nos enseignants dès le début de nos études, la question de rendre cette expérience internationale obligatoire en master fut même abordée lors du renouvellement des programmes pédagogiques de l'école. La mobilité étudiante est de plus en plus populaire et les destinations qui nous proposées se diversifient année après année.

Nous pouvons ainsi constater que malgré la libre circulation des informations, l'expérience in situ du voyage garde son importance dans la formation d'architecte. Ces nouvelles pratiques d'apprentissage sont révélatrices de nouveaux enjeux dans la société et dans la formation d'architecte.

B) DE RETOUR DE VOYAGE

C'est sous la forme de plusieurs entretiens avec des étudiants et des enseignants que sera abordée une nouvelle typologie de voyage : une immersion longue dans une culture étrangère. Nous parlerons de décentrement plutôt que de voyage car ce dernier fait référence dans l'imaginaire commun à des temps courts où à une traversée d'un territoire et non à une expérience de vie à l'étranger.

La diversité des parcours des participants à l'enquête témoigne de l'évolution de ces programmes de mobilité, depuis leurs débuts timides à la fin des années 1980 jusqu'à leur ancrage dans les pratiques étudiantes comme c'est ce cas aujourd'hui.

Les retranscriptions de chaque entrevue sont réunies dans le carnet annexe au mémoire. Toutefois j'ai jugé nécessaire de dresser les portraits de chaque étudiants-voyageurs et de rappeler les événements marquants de leur expérience formatrice à l'étranger.



1. BETTINA HORSCH

Toulouse
// 1995-96
New-York
// 1997

Entre la France et l'Amérique

Avant de devenir enseignante à l'école du bois et à l'école d'architecture de Nantes, Bettina Horsch a d'abord étudié l'architecture à l'école de Sarrebruck en Allemagne. Son attirance pour l'étranger lui vient de ses parents francophiles qui l'emmenaient passer toutes ses vacances en France.

Lorsqu'elle est partie à Toulouse en 1995 faire son stage de master d'une durée de quatre mois, elle était la seule étudiante parmi les soixante-dix élèves de sa promotion à partir à l'étranger. Les enseignants n'incitaient pas les étudiants à partir comme c'est le cas aujourd'hui. Cependant, ce n'est pas cette expérience qui sera la plus marquante dans son parcours. Bien qu'elle découvre l'architecture vernaculaire et religieuse de la région toulousaine, elle retient de cette expérience une impression mitigée. Elle me décrit ce stage comme une expérience plutôt décevante au cours duquel elle exécute un travail de « petites mains » sans responsabilités :

« J'ai un souvenir d'avoir gratté, je sais pas, une vingtaine de fois les gradins du stade de Toulouse, parce qu'il fallait à chaque fois refaire les gradins. Comme ci, comme ça, après le passage du pompier ou de l'agent de la commission de sécurité, il fallait encore changer des trucs. Et c'était à chaque fois moi qui devais faire ces modifications sur un plan immense sur papier calque. À l'époque il n'y avait pas encore l'assistance par informatique. Oh quelle horreur!! Gratte, gratte, je m'en rappelle encore! »

Mais elle ne s'arrêta pas là. À la rentrée suivante, elle passe son diplôme et choisit pour son travail théorique de s'intéresser à l'architecture en fer de fonte aux États-Unis entre les années 1850 et le XXe siècle. Pour mener à bien cette étude, elle fera plusieurs allers-retours à New York. Elle profite ainsi de la diversité des ouvrages proposés par la bibliothèque de l'université de Columbia qui restera marquante dans ses souvenirs. Elle ne choisit dans un sujet d'étude aux États-Unis

par hasard. Elle y a déjà vécu en tant que fille au pair pendant un an et voulait y retourner. C'est d'ailleurs cette première expérience de l'étranger complètement détachée du domaine architectural qui sera la plus significative pour elle :

« C'était plus d'ailleurs le premier séjour aux États-Unis qui m'a le plus marqué, je pense. Au niveau du développement personnel; la première fois sans les parents, découvrir une nouvelle culture même si on pense que l'on est très proche des américains. C'était complètement autre chose. ... Bon... En tout cas, l'année aux États-Unis ça m'a vraiment marqué jusqu'à aujourd'hui. C'était vraiment, l'année la plus importante de ma vie. C'est voilà, c'est ces nouvelles rencontres, une nouvelle famille, des choses que je ne comprenais pas et puis la langue aussi, que j'ai bien apprise là-bas. »

Si elle encourage aujourd'hui ses étudiants à partir séjourner à l'étranger, c'est avant tout pour la maturité, la rencontre avec d'autres cultures et le développement personnel. La confrontation avec un nouveau type d'architecture et les enseignements architecturaux que l'expérience du voyage peut apporter passent alors au second plan.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2. HERVÉ POTIN

Rome (Italie)

// 1998-1999

Addis-Abeba (Éthiopie)

// 2002

Voyages et bourses de recherche

Hervé Potin, enseignant et architecte à Nantes décide de concourir à plusieurs bourses d'études à l'étranger quelques années après l'obtention de son diplôme à l'école de Rennes. Ses envies d'ailleurs se matérialisent par candidature à la Villa Médicis en 1998 et la participation dans les années 2000 à une deuxième bourse d'étude *L'Envers des villes*, organisée par l'institut français.

L'expérience de la villa Médicis, ancien fameux prix de Rome, lui permet d'approfondir une question à laquelle il est déjà sensible et le restera jusqu'à aujourd'hui; la matière en architecture.

« Ces questions-là; le contexte, la matière, le paysage, la relation architecture/nature. En plus, j'avais envie de creuser le sujet de manière à la fois plus théorique et expérimenter tout ça par le biais de maquettes, de prototypes, etc. »



Au sein de l'institut, il côtoie des architectes, des paysagistes, des scénographes, mais aussi des artistes, des cinéastes, des musicologues, des photographes... Cet univers culturel bien plus large que le domaine architectural contribue à l'ouverture d'esprit qu'il développera lors de cette année. De plus, le temps libre qu'il bénéficie lui permet de prendre du recul, de lire et de s'intéresser à plein de choses, il affirme l'importance de cette expérience lui-même en ces mots :

« Et la villa Médicis c'est beaucoup plus qu'un voyage, c'est carrément un séjour d'un an qui change une vie. C'est une expérience assez incroyable. »

La villa Médicis a été plus marquée par nos propres recherches. Et la culture qu'on a engendrée, parce qu'on en a profité pour s'intéresser à plein de choses, pour prendre un peu de recul et lire pas mal aussi. »

En 2002, sa compagne et lui maintenant associés au sein de leur agence, décident de repartir à l'étranger grâce à la bourse *L'Envers des villes*; une bourse de recherche créée en 1994 par l'institut français. Cette fois-ci ils doivent soumettre un sujet d'étude et une destination pour être sélectionnés. Ils proposent de partir en Éthiopie à Addis-Abeba pour un travail d'observation de la ville et de l'architecture populaire. Ils étudieront plus précisément les architectures modestes en tant que lieux de sociabilité qui expriment les caractéristiques rurales de la ville d'Addis-Abeba : les *bunabèts* (où l'on parle et l'on boit du café), les *tedjbèts* (où l'on boit de l'hydromel) et les *azmaribèts* (où l'on écoute des chanteurs ambulants). Ils prennent conscience d'une l'urbanité éthiopienne qui réside dans les notions d'identité et d'appropriation de ces habitants grâce à ces lieux non dessinés où la fonction se trouve morcelée voire hybride :

« Cette ville sans urbanisme à l'inverse de nos villes occidentales n'est pas sans urbanité, et est capable de générer un lien à travers ces lieux polysémiques reliant à leur milieu ambiant dans un contexte urbain. (...) Des lieux poétiques quasi absents de nos villes occidentales. Nos villes a priori surdessinées sont peu capables de générer ce type d'urbanité. La forme de la ville pose en effet question, mais au-delà il y a des liens sociaux, la temporalité, l'histoire, le contexte, le paysage, l'échange »²

En me parlant d'autres voyages plus classiques, il souligne l'intérêt de se construire un corpus de références qui alimente les projets de l'agence en terme de matières, de textures, etc. Dans ce cas, aller voir ailleurs de manière plus courte, mais plus fréquente leur permettent de revenir les sacs pleins de nouvelles idées, de nouvelles inspirations, de nouvelles images qui pourront alimenter des projets futurs.

2. LAGUARDA (Alice), *L'Envers des villes : Voyages d'architectes, inventions du monde*, Paris, Ed. Sujet/Objet, 2006. (p.47)



3. A-F. GUINEE, H.POTIN, *Bunabèt à Addis-Abeba*, 2002.



4. A-F. GUINEE, H.POTIN, *Collage photographique*, Addis-Abeba, 2002.



5. A-F. GUINEE, H.POTIN, *Collage photographique*, Addis-Abeba, 2002.

3. MAËLLE TESSIER

Barcelone (Espagne)
// 1999-2000
Angkor Thom
(Cambodge)
// 2001 // 2002

Au détour de l'Asie

C'est un parcours rythmé par des expériences de voyage multiples qui a formé Maëlle Tessier tout au long de son cursus universitaire. Elle part une première fois à Barcelone en 1999 pour faire son Erasmus avec son compagnon, Tanguy Robert, lors de leur quatrième année à l'école de Nantes. La première particularité qu'elle se rappelle quant à cette expérience est la découverte de nouveaux territoires; le voyage dans le voyage. En effet, au cours de cette année universitaire un peu à part, ils partent une dizaine de jours au Maroc avec leur école et ils sillonnent l'Espagne avec leur combi-Volkswagen.

Mais ce n'est pas qu'une année de flânerie, c'est aussi une année d'étude où ils découvrent la richesse de l'école espagnole :

« Les architectes espagnols toujours aujourd'hui, ont une tradition dans la manière de concevoir très forte. Et là alors j'ai pas forcément tous les souvenirs des enseignants que j'ai eus, mais, j'ai eu des enseignants praticiens qui étaient très intéressants et pertinents avec



des sujets très contextuels... Barcelone. En fait, c'était surtout des rencontres avec ces personnes qui ont été assez importantes. ... Ça a été très marquant. Alors même si les études à Nantes étaient très intéressantes et que j'ai tout de suite accroché dans ces études-là, en Espagne c'était des événements et des rencontres d'architectes »

Le deuxième départ fut plus impulsif. En rentrant à Nantes en juin 2000, Maëlle Tessier et Tanguy Robert postulent pour une mission archéologique sur le site d'Angkor Thom et partent en janvier 2001 pour quatre mois au Cambodge.

Cette expérience qu'ils renouvelleront l'année suivante laissa des traces indélébiles dans leur mémoire. Maëlle Tessier me livre au cours de l'entretien leur attachement pour l'Asie :

« Oui. Par contre l'Asie on y est tout le temps retourné. En tout cas pour nous le voyage dans notre histoire, c'est important. Enfin l'Espagne on s'y sent super bien, super à l'aise et clairement, l'Asie du Sud-est aussi. Ça nous a marqué et pendant longtemps, l'Asie du Sud-

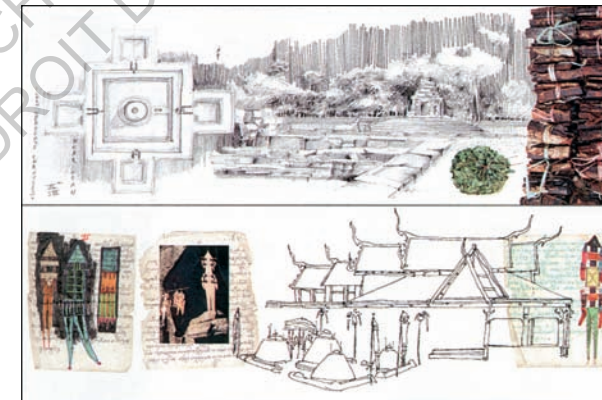
est et le reste de l'Asie aussi on y a pas mal voyagé. Si ce n'est que Tanguy aujourd'hui est artiste plasticien et il fait énormément d'expos empreintes d'Asie, toujours. »

Même si elle affirme que les enseignements qu'elle a reçus lors de ces divers voyages ne sont pas applicables directement sur sa pratique architecturale, elle ne renie pas l'influence de cette expérience même de manière plus subtile. Pour elle, l'expérience du voyage c'est avant tout apprendre à être curieux, à regarder le monde avec un œil plus aguerrri et intéressé, et cela même dans notre quotidien par la suite. Elle n'hésite pas à dire à ses élèves que le voyage commence au pas de leur porte, que c'est avant tout une question de posture, un « être au monde » qui façonnera notre histoire et notre pratique.

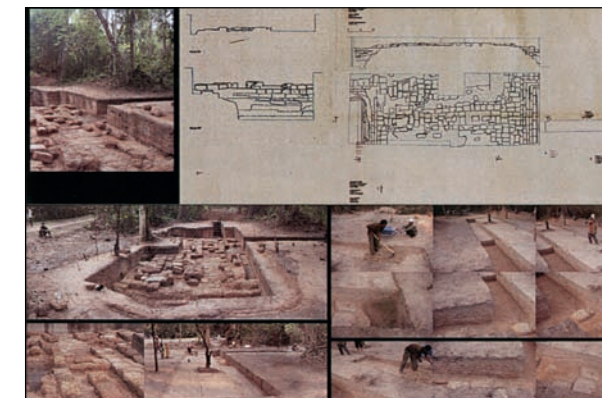
« Votre vécu, votre expérience, l'imaginaire que vous allez constituer petit à petit, c'est ça le terreau, l'essence de votre projet et aussi de votre métier ».



6. T. ROBERT, Croquis du Cambodge, 2001-2002.



7. T. ROBERT, Croquis du Cambodge, 2001-2002.



8. T. ROBERT, Site de fouille, Cambodge, 2001-2002.



1. CAMILLE AUBOURG

Rome (Italie)
// 2014-2015

Un retour à Rome

Ce n'est pas l'envie de partir, mais plutôt celle de revenir qui décide Camille à suivre le programme Erasmus. Pour elle, cette expérience représente avant tout l'opportunité de reparler italien et de retourner vivre à Rome le temps d'une année. D'ailleurs, lorsque je lui ai demandé les raisons de ce choix Erasmus, c'est la première chose qu'elle m'a répondu :

« Parce que j'ai vécu trois ans à Rome déjà, et que depuis toute petite je voulais y retourner. Enfin plus dans le sens que si jamais je faisais des études à l'étranger, ça serait là-bas. »

Mais cette fois-ci, c'est une étudiante en architecture intéressée par le patrimoine qui part. Elle oriente donc ces choix d'enseignements dans ce domaine ; les studios de projet traitant de cette problématique et des cours d'histoire de l'architecture antique. Elle retiendra de ces cours, si ce n'est pas un enseignement propre à l'architecture, une vraie méthode de travail et d'enseignement. En effet, les professeurs

n'hésitaient pas à sortir hors de l'école pour illustrer leur propos de manière concrète :

« Au niveau des cours, ce qui était vraiment bien et qu'il n'y avait pas à Nantes, c'était que quand on parlait de quelque chose, le lendemain on allait le visiter. Ça, c'est vraiment bien, ça changeait beaucoup par rapport à la licence, on avait des précisions. Enfin le prof était capable de nous dire telle pierre ça vient de là, etc. Il y avait cette précision qu'on n'avait pas à Nantes. »

Elle décide ensuite d'entreprendre un voyage en Grèce avec une amie pour voir de leurs propres yeux les monuments dont il était question lors de ces cours, pour retrouver cet enseignement in situ qu'on leur avait fait découvrir pendant le semestre.

C'est avec de nouveaux outils qu'elle revient pour continuer ses études d'architecture et finir son master.



Itinéraire de Camille en 2014-2015



9. C. AUBOURG, Rue de Rome, 2014-2015



10. C. AUBOURG, Palais Pamphilis, Rome, 2014-2015



11. C. AUBOURG, Détail de modénature, Rome, 2014-2015

2. JEAN FAVREAU

Belfast (Irlande)
// 2014-2015

Vers d'autres pratiques du projet

Jean n'était pas motivé à l'idée de faire un Erasmus, c'est pour suivre sa petite amie qu'il a décidé de partir à Belfast. Cependant il reconnaît ne pas regretter du tout d'avoir quitté sa zone de confort et pour l'aventure.

Dans un premier temps, Jean me parle des voyages qu'ils ont faits pendant cette année, à la rencontre du Glasgow style en architecture, mais aussi de la découverte des grands espaces insulaires qu'offre cette région de l'Europe.

Un deuxième événement l'a plus marquée pendant cette année. En effet, c'est la découverte avec la manière de concevoir à l'anglo-saxonne qui l'a fasciné :

« En France on a appris un peu avec les règles de Le Corbusier, à concevoir à partir du plan, le plan directeur, et j'ai été assez fasciné par la manière dont les anglo-saxons ont de faire de l'architecture. En tout cas à Belfast, on a appris à travailler à partir d'un matériau, d'une ambiance, voire éventuellement commencé par une idée de façade et vraiment une inscription dans l'urba, une insertion physique dans le



site. Et du coup concevoir de cette manière, en partant de matériaux, de la façade pour en faire découler le plan ça m'a un peu débloqué parce que j'étais vraiment mal à l'aise par ce démarrage par le plan. Et après, ça m'a permis de m'ouvrir complètement... »

Cette nouvelle approche du projet l'a beaucoup aidé, ce qui s'est ressenti l'année d'après dans sa manière d'appréhender le projet. À son retour j'ai travaillé avec lui et un autre étudiant revenu d'Irlande. Ce fut très parlant de cette expérience irlandaise qu'ils avaient pu faire tous les deux eux et dont ils parlaient souvent. Le travail en maquette a accompagné dès les premières phases de conception la réflexion du projet : des premières recherches formelles jusqu'à l'élaboration d'un prototype à échelle 1 en fin de semestre. Par ce travail de maquette, nous avons beaucoup travaillé sur des intentions de matière, d'ambiance qui donnait de l'épaisseur et une sensibilité très forte au projet. Sûrement grâce à cette expérience-là.



Itinéraire de Jean en 2014-2015



12. J. FAVREAU, Usine abandonnée en centre ville, Belfast, 2014-2015

3. MARGAUX DERVAUX

Prague (République
Tchèque)
// 2014-2015

La découverte des Balkans

Pour assouvir un désir qu'elle avait depuis toujours, Margaux a décidé de partir en Erasmus à Prague.

Pourquoi Prague? Parce qu'elle y était déjà allée l'année d'avant son Erasmus et ça lui a plu, parce que les cours étaient en anglais et la position centrale de cette ville en Europe facilitait les voyages qu'elle voulait organiser tout au long de cette année.

Son année d'Erasmus commence par un voyage. Contrairement aux amis qu'elle a rencontrés sur place, ce sont ses parents accompagnés de sa petite sœur qui l'ont amenée en voiture à travers l'Europe. De cette manière, elle a visité Venise et Vienne avant d'arriver à Prague, déjà dans une humeur voyageuse qu'elle ne quittera plus.

Pendant l'intersemestre, elle part trois semaines visiter les Balkans avec un ami rencontré à Prague. C'est ce voyage qui sera le plus marquant. Elle y a découvert l'architecture musulmane avec ses moquées et ses minarets qui ponctuent la

ville ainsi que l'architecture religieuse juive. Une architecture qui était alors inconnue pour elle. Mais c'est surtout les traces de la guerre récente qui resteront avec force dans ses souvenirs de cette année à l'étranger. Elle le dit elle-même :

« On a plus vu les traces de la guerre, les vitres encore criblées de balles, les ruines en plein centre-ville. Tu sais pas trop comment réagir. La partie la plus intéressante du voyage a été la visite d'une amie d'Erasmus au Monténégro qui nous a accueillis quelques jours dans sa famille et nous a fait rencontrer ses amis. Ils nous ont parlé de la guerre quand ils étaient petits. »

Cette expérience reste importante pour elle encore aujourd'hui, car elle lui a permis de se rendre compte des désastres de la guerre, et du temps qu'il faut pour les réparer.





Itinéraire de Margaux en 2014-2015



13. M. DERVAUX, Istanbul, 2014-2015

4. FRANÇOIS MULLER

Cracovie (Pologne)
// 2014-2015

Identité(s) européenne(s)

Curieux et désireux de mieux comprendre l'histoire récente des pays de l'ex-URSS, François est parti en Pologne.

Cette expérience était pour lui l'opportunité de mieux connaître les pays de l'Europe de l'Est sans a priori. Il voulait savoir comment la période communiste avait marqué le pays, et quelles relations les habitants de cette région de l'Europe entretiennent encore aujourd'hui avec cette période de l'histoire, souvent rejetée par l'Europe occidentale.

Selon lui, être conscient de l'histoire, des différents contextes sociaux, culturels, politiques... présents en Europe est une nécessité pour un jeune citoyen européen :

« L'Europe au final a des histoires très différentes, que ça soit du côté oriental ou du côté occidental. Du coup pour se sentir européen, je pense qu'il faut être capable de comprendre les différentes histoires. »

A son retour, il souhaite continuer l'aventure grâce à un stage à l'étranger, mais toujours en Europe. Il trouve que les



Balkans et les pays baltiques, qu'il a visités pendant cette année, connaissent en ce moment un vrai mouvement de renouveau et de création. Il aimerait éventuellement y prendre part.

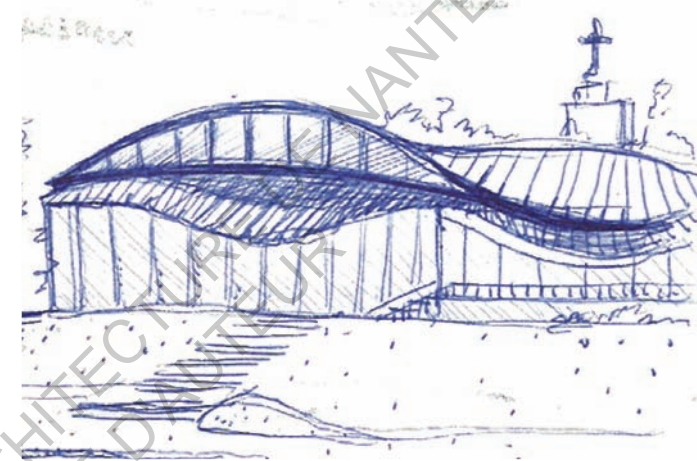
Cette expérience n'a fait que développer sa curiosité. Il a d'ailleurs énormément voyagé au cours de cette année de découverte.

Lors qu'il part, il essaie de partir à la rencontre de nouveaux territoires et de nouvelles cultures sans préjugés. Cette volonté de rester ouvert à la différence lui permet de comprendre d'autres modes de vie et d'autres traditions, utilisant de temps en temps l'architecture plus comme un prétexte au voyage que comme la véritable finalité.

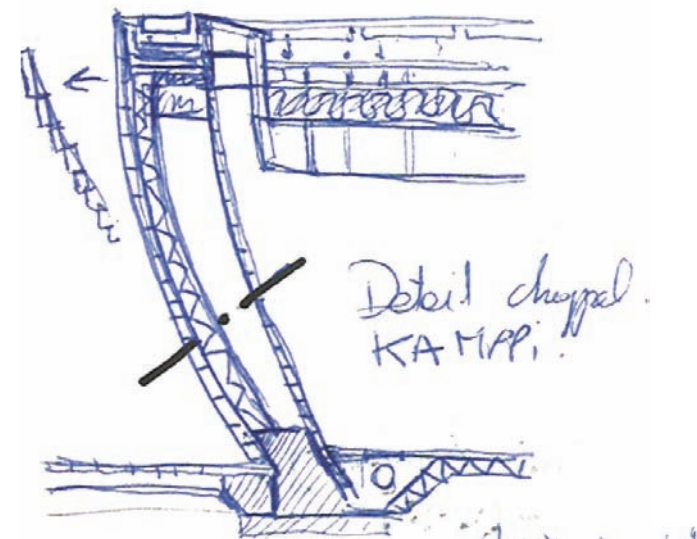
« C'est pour moi une question de culture en général, vraiment se confronter à d'autres modes de vie et d'autres traditions.. C'est plutôt ça en fait, et voir ce qui se passe au-delà de la France, par curiosité. L'architecture était plutôt un prétexte. »



Itinéraire de François en 2014-2015



14. F. Muller, Musée d'art japonais, Cracovie, 2014-2015



15. F. Muller, Chapel du silence, Helsinki, 2015





5. JOSÉPHINE ROUXEL

Valparaiso (Chili)
// 2014-2016

Air frais sud-américain

À la fin de sa licence d'architecture, Joséphine a envie de prendre l'air et de se détacher de l'école de Nantes. C'est pourquoi elle monte un partenariat avec le Chili pour partir à Valparaiso dans le but d'y faire sa première année de master. À la fin de son Erasmus elle décide de ne pas rentrer et de continuer son séjour par un stage et reviendra du Chili qu'un an et demi plus tard.

Pendant cette année et demie, elle prend du temps pour elle et redécouvre le plaisir d'écrire. C'est avec un réel enthousiasme qu'elle m'en a parlé lors de l'entretien :

« J'ai redécouvert le plaisir de l'écriture parce que j'avais le temps. J'avais le temps pour lire, pour réfléchir et tout ça, ça m'a poussé à écrire spontanément. Prendre un crayon et écrire. Moi je viens d'un bac littéraire et c'est vrai qu'avant je prenais le temps de faire ça, mais arriver dans les études artistiques, je prenais un crayon pour dessiner et très vite la souris. Donc peu à peu je prenais plus ce temps pour écrire et d'ailleurs ça m'avait manqué. »

C'est aussi l'année de son mémoire. Elle a tout de suite voulu le faire sur le Chili, un pays qui l'intéressait beaucoup.

Ainsi, lorsqu'est venue l'opportunité de découvrir le reste de l'Amérique du Sud, elle préfère parcourir le Chili du Sud au Nord pour faire son mémoire sur les maisons chiliennes. C'est ainsi qu'elle est donc partie son sac sur le dos parcourir le pays et rencontrer ses habitants. Ce périple lui a fait découvrir l'autoconstruction. Aujourd'hui elle est à l'affût de nouveaux systèmes constructifs et de nouveaux systèmes d'assemblage que peut lui apprendre cette architecture particulière.

Cette bouffée d'air frais tant désirée lui a permis de faire des choses qu'elle aime en architecture. C'est épanouie et confiante qu'elle revient alors à l'école de Nantes, en se disant :

« C'est la première fois où je me dis : "Whaow, j'ai fait un an et demi d'archi et j'ai aimé ça et je suis contente". Donc voilà, j'ai mûri vraiment par rapport à ça. »



Itinéraire de Joséphine en 2014-2015



16. J. ROUXEL, Cerro Las Cañas, Valparaiso, 2014-2015



17. J. ROUXEL, Île de Paques, Chili, 2014-2015

6.
PIERRE - MICHEL ARZUL
HÉLÈNE LECORRE

Curitiba (Brésil)
// 2014-2015

Vers de nouveaux départs

Bien que tous deux étudiants à l'école de Nantes, c'est à Curitiba que Pierre-Michel et Hélène ont fait connaissance. C'est avec la même envie de découverte, que ces derniers ont tous deux choisis une destination parmi les plus éloignées qui leur étaient proposées. Cette envie de connaître le monde n'a fait que croître depuis leur départ.

Après avoir vécu un an à Curitiba, après avoir voyagé dans toute l'Amérique latine, ils trouvent la ville de Nantes, « toute petite » et ont tous deux envies de partir de nouveau pour faire leur stage de master.

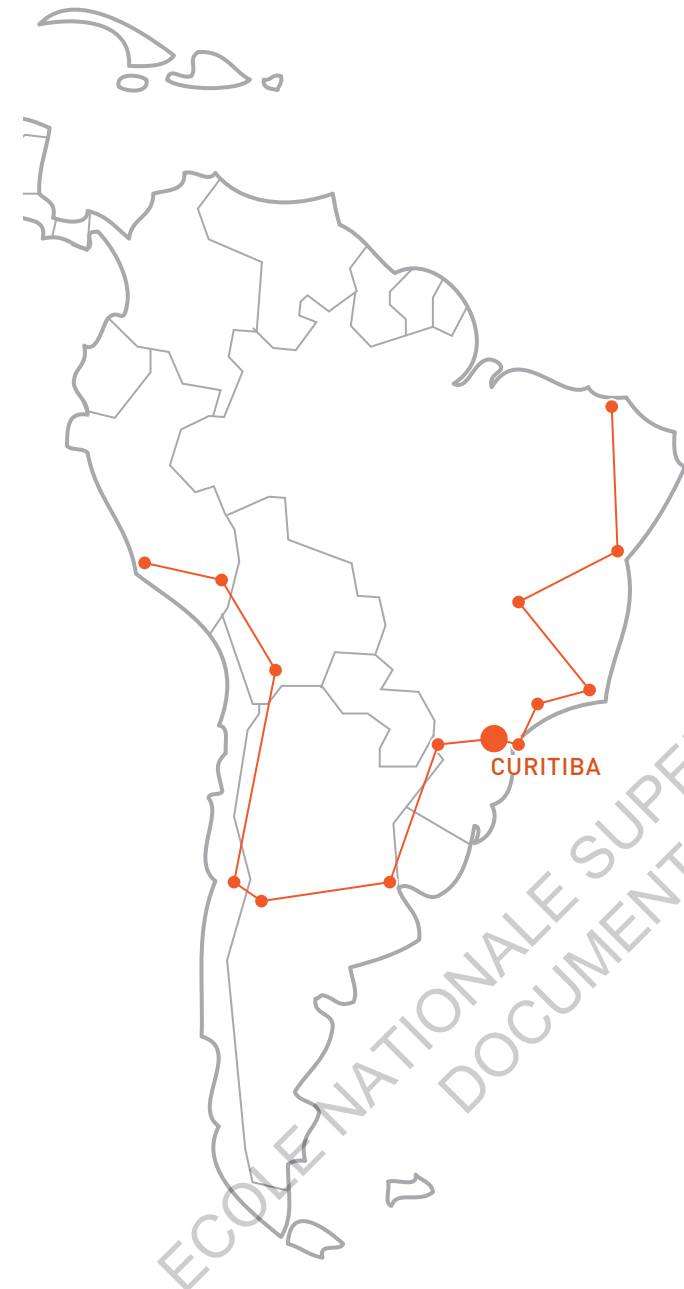
C'est à la recherche du dynamisme qu'ils ont trouvé à Curitiba, qu'ils désirent partir de nouveau pour découvrir d'autres villes inconnues ou méconnues. Pour Pierre-Michel, cette expérience au Brésil, loin de tout ce qu'il connaissait lui a permis de pallier ces peurs et de se sentir plus fort afin de renouveler l'expérience plus facilement :

« Faire un stage, c'est pas du tout dans le cadre de l'école. Même s'il y a l'école, la convention, c'est beaucoup moins balisé, c'est le monde professionnel. C'est une étape différente, mais c'est la prochaine étape logique, je pense. »

Depuis cette expérience d'un an à l'étranger, les voyages sur des temps plus courts ne les suffisent plus, ils désirent rester plus longtemps pour créer une vraie intimité avec le lieu et ses habitants.

« Moi, ce que j'ai jamais bien, c'est qu'on avait notre vie dans notre quartier et quand on allait faire nos courses, par exemple, ça m'arrivait de croiser les mêmes gens régulièrement. Tu reconnais des visages, comme une vie de quartier en France sauf que là c'est à l'étranger. Ça crée une intimité avec le lieu. Tu inscris vraiment des souvenirs plus ancrés. Tout devient un peu symbole, c'est moins superficiel que les autres voyages. »





Itinéraire d'Hélène et Pierre-Michel en 2014-2015



18. H. LECORRE, Curitiba, Brésil, 2014-2015

7. SOPHIE VIVENT

Bangkok (Thaïlande)

// 2014-2015

Phnom Penh (Cambodge)

// 2015-2016

Expériences asiatiques

De l'année et demie passée en Asie, c'est de son stage au sein d'une organisation humanitaire que Sophie m'a le plus parlé.

Elle est partie dans un premier temps dix mois en Thaïlande pour y faire sa quatrième année de master. Ainsi que son mémoire qu'elle réalise sur un bidonville au sein même de Bangkok, la ville où elle a vécu pendant cette année universitaire. Le travail avec les habitants qu'elle a alors commencé grâce à ce travail de recherche, lui a donné envie de continuer dans ce sens et de chercher un stage dans une Organisation Non Gouvernementale pour la rentrée suivante. Elle fut prise pour une mission de quatre mois au sein de l'organisation Building Trust International au Cambodge, à Phnom Penh dans un premier temps puis dans la région de Koh Kong.

Malgré un mauvais départ, car elle ne travaillait pas du tout sur ce qui l'intéressait, Sophie s'est épanouie dans cette

expérience. Malgré ses peurs, elle a réussi à accomplir ce dont elle ne pensait pas être capable. Elle a mené à bien sa mission d'architecte pour construire un centre de protection pour une espèce de tortue en voie de disparition.

Oui surtout que je pensais pas en être capable. Parce qu'à l'école on apprend vachement de théorie, nos projets ils sont mignons, mais on sait que dans la réalité ça ne marcherait pas. Et là t'as énormément de responsabilités parce que tu sais que c'est toi qui vas devoir assumer le chantier. (...) Et moi je savais absolument pas comment joindre de l'acier et du bambou par exemple, c'était des choses qui m'étaient inconnues, mais totalement. Et au final à force de recherches tu te créer toi-même tes solutions sur le terrain quoi. Je ne pensais pas en être capable.

Cette aventure l'a toutefois un peu dérouté à son retour. Pour Sophie, avoir été confronté si brutalement à la réalité du terrain, la perd aujourd'hui au sein des studios de projet. Elle se pose beaucoup plus de questions et a du mal à concevoir une architecture plus conceptuelle après cette expérience.





Itinéraire de Sophie en 2014-2015



19. S. VIVENT, Femme fumant son cigare, Thaïlande, 2014-2015

C) HISTOIRES CROISÉES

La différence entre les « expériences de jeunesse » des enseignants et des étudiants tout juste revenus de mobilité est palpable. Pour la majorité des étudiants interviewés, le rêve Erasmus les a suivis pendant longtemps avant de se réaliser. L'année d'Erasmus est alors vue comme un événement incontournable dans leur vie d'études : une expérience fantasmée à vivre absolument. L'expérience d'une période de formation à l'étranger chez les enseignants est beaucoup plus rare. En effet, les trois enseignants qui ont participé à l'enquête sont a priori les seuls du corps enseignant de l'école de Nantes à avoir saisi l'occasion de partir à l'étranger pour leur formation. De plus, parmi ces trois enseignants-voyageurs, Bettina Horsch a fait ses études en Allemagne et Hervé Potin est parti en tant que jeune architecte et non en tant qu'étudiant. Cependant, malgré la méconnaissance des programmes de mobilité et la rareté des opportunités qui s'offraient à eux, les étudiants qu'ils étaient ont vécu des expériences particulièrement riches et révélatrices de leur personnalité.

La critique que l'on peut émettre quant à l'expérience Erasmus aujourd'hui est le nivellement qu'elle opère sur l'expérience du voyage chez les étudiants. En effet, son engouement général crée une sorte de schéma directeur plus ou moins fort mais tout de même présent dans chaque expérience. Je l'ai ressenti de manière très marquée lorsque les étudiants partis à Cracovie après moi ont fait le récit de leur année, qui a fut très similaire à la mienne.

D'autre part, une autre critique souvent faite à l'égard des programmes de mobilité est le manque supposé de sérieux des

étudiants. Elle est alors vue par les plus pessimistes comme une année creuse dans la formation, les étudiants préférant faire la fête et se détendre.

En contre-pied de ces critiques, il est important de souligner les leçons que ce décentrement universitaire a apportées aux étudiants nantais revenus en septembre. Certaines de ces leçons sont communes alors que d'autres sont propres selon leur vécu et leurs attentes.

Une envie d'inconnu pour se déconnecter de l'école de Nantes

Les motivations qui poussent chaque étudiant à partir vers de nouveaux horizons universitaires sont diverses. Pour certains ce départ est une envie de longue date, et pour d'autres c'est une opportunité qu'ils ont pu saisir pour expérimenter la vie à l'étranger. Toutefois, bien que chacun soit poussé par des motivations personnelles différentes, tout le monde s'accorde pour reconnaître l'envie plus ou moins présente de se détacher du rythme de travail nantais.

Les trois années de licence à l'école d'architecture de Nantes ont épuisé la plupart de ses élèves. Malgré la richesse et l'ouverture d'esprit qu'offrent ces études, la licence représente une période où la plupart des étudiants ont dû mettre leurs envies et leurs loisirs de côté pour se consacrer pleinement à cet apprentissage. L'envie de partir pour vivre à un autre rythme le temps d'une année s'empare alors des étudiants nantais qui se lancent avec enthousiasme dans l'aventure Erasmus. C'est en toute honnêteté que Joséphine nous parle de la nécessité qu'elle ressent à la fin de sa licence de partir prendre l'air en dehors des murs de l'ENSANantes :

« Premièrement pour faire un break. Je vais être honnête, faire un break avec l'école d'architecture de Nantes. J'avais envie de rencontrer une nouvelle culture, d'apprendre une nouvelle langue... J'avais envie de me détacher de ces trois ans de licence, prendre l'air quoi. Et puis après est venu l'idée de partir voir comment les autres travaillaient

à l'étranger et tout ça, mais c'était vraiment d'abord par envie de prendre l'air. »³ (Joséphine)

D'autre part, ce moment de choix entre la fin de la licence et la reprise du master à l'école de Nantes est l'occasion de dresser le bilan de ces trois années d'études, se repositionner et s'interroger sur sa vie professionnelle future. Ce décentrement vers un ailleurs qui rompt avec nos habitudes de vie et notre quotidien permet aux étudiants de prendre le recul nécessaire pour faire le point. Certains étudiants comme Pierre-Michel choisissent de partir vers les destinations les plus éloignées qui nous ont été proposées pour marquer ce changement de cap.

« Curitiba au Brésil. Pour moi, c'était parce que c'était la destination la plus loin qui était proposée et c'était vraiment à l'image de cette déconnexion du quotidien. »⁴ (Pierre-Michel)

Le départ de l'école marque chez les étudiants la (re) découverte d'horizons plus vastes que ceux des enseignements de Nantes. Cette année de mobilité est vue comme une année de liberté pour se recentrer sur soi et écouter ses propres envies. Comme le précise Sophie, ce recul que prennent les élèves sans pour autant abandonner leur apprentissage de l'architecture, leur a permis de voir qu'il était possible de jongler entre les études et d'autres activités pour un accomplissement de soi.

« Et ça fait prendre conscience de ça aussi, qu'il y a autre chose à côté de l'architecture. En Asie, j'ai jamais autant lu de ma vie, j'ai jamais autant voyagé. Et pourtant il y avait les mêmes délais, les mêmes rendus intermédiaires. Donc au final je pense que c'est possible de joindre les deux. »⁵ (Sophie)

Les étudiants acteurs de leur mobilité

Cette envie de départ et d'aventure se conjugue chez les étudiants avec le désir de devenir acteur de leur mobilité. Cette implication peut être présente bien avant le départ en étant initiateur de l'ouverture de nouveaux partenariats avec des universités étrangères lorsqu'elles ne figurent pas dans la liste des choix proposés. Ça a été le cas pour Sophie et Joséphine qui n'ont pas hésité à créer leur partenariat pour pouvoir respectivement partir à Valparaiso au Chili et à Bangkok en Thaïlande.

De plus, ces deux étudiantes ainsi que Margaux ont construit leur sujet de mémoire du cycle de master autour de la ville ou du pays qui les ont accueilli. Joséphine a écrit son mémoire sur les maisons chiliennes qu'elle a étudié en parcourant le pays et en logeant chez l'habitant. Sophie, quant à elle, est très intéressée par les clivages présents au sein de la ville de Bangkok et décide de s'intéresser à la communauté Pom-Mahakan qui vit dans un bidonville informel situé en plein cœur historique de Bangkok. Enfin Margaux a construit son sujet de mémoire autour de l'histoire contemporaine de la ville de Prague et de la difficulté rencontrée pour y insérer de l'architecture contemporaine dans le tissu ancien de la ville. Ce travail de recherche réalisé pendant son Erasmus lui a permis de rencontrer des acteurs de la fabrication de la ville : architectes, historiens, urbanistes... Ces rencontres lui ont permis de bénéficier de point de vue d'experts, lui donnant des clés pour mieux comprendre la ville dans laquelle elle résidait.

« Et puis j'ai réalisé mon mémoire là-bas. Donc je me suis vraiment intéressée à la culture tchèque. En plus, j'ai rencontré pas mal d'acteurs ; des architectes, des historiens, des urbanistes. J'ai pas mal discuté avec eux et c'était super intéressant d'avoir leur point de vue. Le point de vue de quelqu'un qui a vécu en République Tchèque, qui t'expliquent ce qui c'est passé avant et qui apporte son point de vue d'architecte. » ^{6.} (Margaux)

Ainsi, les étudiants quittent l'école avec une attitude intéressée et curieuse envers leur environnement. C'est

pour aller au fond des choses qu'ils ont décidé de partir. De ce fait, ils parcourent avec la même attention les territoires aux alentours de la ville où ils résident que les pays voisins. Bien sûr, ils s'arrêtent dans les grandes villes et font quelques étapes touristiques « incontournables », mais cependant ils jugent tout aussi important de s'éloigner des itinéraires très touristiques pour aller à la rencontre d'endroits plus authentiques qui traduisent la richesse et la diversité d'une culture. Camille, qui a beaucoup voyagé avec ses parents dès son plus jeune âge exprime bien cette volonté de ne pas s'arrêter sur les premières impressions, mais d'essayer de le saisir d'un lieu dans sa complexité :

« On visitait pas un pays en visitant que la capitale quoi, on voulait aller au fond des choses, voir la culture jusqu'au bout et pas seulement la capitale qui ne représente pas forcément l'identité d'un pays. Par exemple en Italie, Rome est complètement différente du nord de l'Italie. Quand j'ai visité le nord de l'Italie comme le sud, il y avait une énorme différence. Faut vraiment aller dans les petits villages pour se rendre compte, je pense. » ^{7.} (Camille)

De plus, lorsque les étudiants-architectes s'arrêtent dans les grandes villes, ils préfèrent éviter les points d'intérêt touristique pour se rendre compte de la diversité de son tissu urbain :

« D'habitude la première chose que je fais, c'est de récupérer un plan, ou pas d'ailleurs, et j'essaie de me rendre à un endroit précis. Mais sans savoir vraiment par où je passe, donc souvent je vais pas là où je veux aller, et je me perds, je découvre des choses, c'est plus alors la relation avec le tissu urbain. Je pense aux pays baltiques où le tissu urbain est très éclectique. Penspil, Riga, ou tout à coup, on peut avoir des bâtiments très classiques, puis des maisons en bois peintes de différentes couleurs, puis une usine tout à coup et après un parc.... » ^{8.} (François)

La dimension humaine est très importante pour chacun des étudiants. Ils parlent de la rencontre avec l'Autre comme un élément fondateur de cette année à l'étranger. Cette expérience a même modifié les pratiques de voyage de Pierre-Michel :

« Avant le Brésil, je partais pour voir de l'archi et maintenant c'est plus pour les gens. Je me rappelle, au début quand je n'étais pas

encore décidé à partir je me disais : "Autant partir en petits séjours, huit-dix jours et découvrir plus de choses." Alors que maintenant je veux vraiment y rester plus longtemps, voir y vivre un peu. Ça me saoul d'y aller pour une semaine comme ça. En licence on faisait des voyages avec des potes d'archi pour une semaine entre nous. En plus donc là tu es en mode touriste et tu rencontres pas du tout les locaux. »^{9.} (Pierre-Michel)

Ouverture à un autre contexte de vie

...

Voyager peut s'accompagner d'une prise de conscience de nouvelles problématiques et de nouveaux enjeux mondiaux. Cette connaissance que nous apporte le voyage se retrouve de manière générale dans les retours d'expériences racontées. En effet, partir vivre dans un pays étranger c'est aussi s'ouvrir à un autre contexte de vie et ainsi être témoin des différences qui existent de par le monde.

Pour François cet enseignement propre au voyage était une de ses motivations de départ. Pour se sentir européen, il jugeait nécessaire de mieux comprendre l'histoire ce territoire dans toute sa complexité. C'est pourquoi il décide de se rendre en Pologne afin d'avoir une meilleure approche de l'histoire et des conséquences de la mise en place du bloc communiste jusque dans les années 1980.

Margaux, quant à elle, est très marquée par son voyage dans les Balkans. Elle a pris conscience des désastres de la guerre, des douleurs et de la violence qui restent longtemps après la fin des conflits aussi bien dans la ville et les bâtiments que dans le souvenir des victimes.

« Puis les désastres de la guerre, clairement. Au début en fait on ne comprenait pas, c'était un peu bizarre, et puis tu te rends compte. »^{10.} (Margaux)

L'expérience thaïlandaise fut aussi un choc pour Sophie qui réalise les enjeux présents dans ces villes asiatiques ou la fracture sociale représente un vrai gouffre entre les quartiers. En travaillant avec la communauté démunie de Pom-Mahakan située en plein cœur de Bangkok, elle se rend compte de leur condition de vie et des contrastes que peut contenir une ville.

« Donc j'avais une idée très arrêtée du pays. Et puis quand je suis arrivée, et c'est là que l'on se rend compte que l'immersion est importante, je me suis rendue compte qu'au sein même de Bangkok, il y avait des clivages encore plus fous. »^{11.} (Sophie)

...

et à d'autres contexte architecturaux

Pour certains cette année s'accompagne d'apprentissages plus significatifs dans le domaine de l'architecture. Ce qui leur a permis de se repositionner quant à leur future pratique. Ce fut le cas particulièrement pour Jean et Hélène.

Dans le cas de Jean, la découverte du processus projectuel anglo-saxon tel qu'il est enseigné à Belfast lui a permis de se sentir plus à l'aise dans la démarche de conception avant de revenir étudier à l'école de Nantes. Les pratiques du projet qu'il a appris ont une approche plus contextuelle et plus attentive à la matière, entrant en résonance avec sa propre sensibilité.

« J'ai été assez fasciné par la manière dont les anglo-saxons ont de faire de l'architecture. En tout cas à Belfast, on a appris à travailler à partir d'un matériau, d'une ambiance, voire éventuellement commencer par une idée de façade et vraiment une inscription dans l'urba, une insertion physique dans le site. Et du coup concevoir de cette manière, en partant de matériaux, de la façade pour en faire découler le plan ça m'a un peu débloqué. »^{12.} (Jean)



20. J. FAVREAU, Maquette du rendu final, Belfast, 2014-2015

Hélène, quant à elle, voit ses envies architecturales évoluées au cours de cette année. Jusqu'ici plus attachée à la question du détail et du dispositif d'architecture à petite échelle, c'est vers une échelle urbaine qu'elle désire orienter sa pratique aujourd'hui. Les enseignements pratiques et théoriques qu'elle a reçus à Curitiba ainsi que son expérience de stage chez Jaime Lerner lui font découvrir de nouveaux enjeux qui s'expriment à l'échelle urbaine d'un projet. En rentrant à Nantes, elle choisira l'option *Utopies Métropolitaines* pour faire son projet de fin d'études qui répond à ses nouvelles aspirations.

« Moi je pense que c'est surtout au niveau de l'urba que j'ai changé de vision. Ils sont très branchés planification urbaine à Curitiba et ça m'a amené à me poser un tas de questions. Maintenant je me vois beaucoup plus dans de l'urba et c'est peut-être le stage chez Jaime Lerner. Ils sont un peu anti archi-mégalo aussi et il y a une certaine humilité ou l'archi est plus proche des habitants. (...) La ville regroupe plus d'enjeux, plus de disciplines, plus de personnes, plus de choses à prendre en compte quoi. »¹³. (Hélène)

Envie de repartir?

L'expérience d'une vie d'expatrié fut pour certains révélatrice. C'est le cas de Pierre-Michel qui voit cette année comme un tremplin vers une vie future à l'étranger. Développant sa curiosité, le voyage traditionnel ne lui suffit plus : il veut rester plus longtemps dans un pays pour prendre le temps de le connaître, de le comprendre, voire d'y vivre.

Dans un premier temps c'est en effectuant son stage de master à New York qu'il repartira. Pour lui, cette expérience une fois de plus à l'étranger est la suite logique de son parcours :

« Ça me donne envie d'aller à l'étranger, pourquoi pas vivre à l'étranger et travailler à l'étranger même. Pourquoi? Parce que le fait d'avoir fait une expérience d'un an, même si au début on peut avoir un peu peur, ça libère un peu de ces peurs-là. Après faire un stage, c'est pas du tout dans le cadre de l'école. L'école, tu peux la sentir comme un filet de sécurité. Tu as toujours du monde derrière toi, alors que là en stage, même s'il y a l'école, la convention, c'est beaucoup moi balisé, c'est le monde professionnel. En Erasmus, il y a les gens de l'Université, il n'y a qu'une convention entre toi et l'entreprise donc c'est une étape différente et c'est la prochaine étape logique, je pense. »¹⁴. (Pierre-Michel)

Comme nous l'avons vu, le voyage comme il se définit depuis les années 2000 est source d'inspiration de projet comme de vie. Même si cette année est moins dense en termes de travail et peut être considérée comme une « perte de temps » par certains, les expériences des étudiants réfutent cette première critique. Certes l'envie pouvait être de partir de l'école de Nantes pour souffler le temps d'une année, mais elle a aussi permis en faisant autre chose de confirmer ce choix d'orientation. Les étudiants découvrent l'architecture sous d'autres angles de vues et reviennent pleins d'enthousiasme et de conviction.

Kaléidoscope d'histoires vers un sens commun du voyage?

Ces histoires vécues associées à celles de grands architectes du siècle dernier forment un kaléidoscope du voyage depuis le XXe siècle. Nous pouvons identifier plusieurs types de voyageurs et de voyages qui ponctuent l'évolution de la formation d'architecte. Le voyage s'est recomposé sans cesse selon le reflet de la société pour être aujourd'hui porteur de différents sens. Chaque voyage entrepris est l'expression des motivations du voyageur, les origines et les bienfaits sont multiples.

L'ancrage de cette tradition dans la formation d'architecte, du Grand Tour jusqu'aux mobilités internationales, laisse entrevoir l'existant d'enseignements inhérents à cette pratique. Quels sont-ils ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Partie III

Du voyage au projet

Du particulier au général

Les deux premières parties de ce mémoire présentent les apports du voyage dans la formation d'architecte à travers un regard historique, mais aussi narratif.

Il est maintenant temps d'étendre la réflexion au-delà de l'individualité de ces parcours pour s'interroger sur la persistance du voyage comme outils d'enseignement en tout temps.

Cette réflexion s'appuiera principalement sur les leçons d'architecture d'Herman Hertzberger, architecte néerlandais de la seconde moitié du XXe siècle et enseignants à l'université de Delft à partir de 1970. En effet ce dernier nous livre, à mon sens, une vision à la fois juste et modeste de la pratique du projet. Dans son ouvrage *Space and the architect : lessons in architecture*, il explique le processus de la conception et de la création d'architecture, offrant des clés de compréhension quant à la transformation des leçons du voyage en projets ou enseignements plus généraux.

A) LE «REGARD DE L'ARCHITECTE»

L'exercice du regard :

Pour comprendre les fondements du processus d'apprentissage par le voyage, il est important de se demander quelles sont les compétences propres du voyageur-architecte. La particularité réside dans leur faculté à porter sur le monde un regard attentif et réflexif, le fameux « regard de l'architecte ».

« The architect's most important attributes are not the traditional emblems of professional skills, the ruler and pair of compasses, but their eyed and ears »¹

Cette aptitude n'est évidemment pas innée, le regard de l'architecte s'acquiert et s'affine au fil du temps. Bien que j'aie vécu une partie de mon enfance à l'étranger et que par conséquent j'ai beaucoup voyagé, c'est en arrivant à l'école d'architecture que j'ai commencé à forger mon « regard d'architecte ». Autrement dit, j'ai remarqué au fur et à mesure de mes études que mon regard devenait de plus en plus attentif et sensible à mon environnement.

D'ailleurs dès le début de notre première année, une enseignante nous a expliqué que l'on pouvait reconnaître un architecte dans la rue à sa démarche et à son attitude :

« Toujours là tête en l'air, ne regardant pas là où il met ses pieds, mais les bâtiments longeant la rue. »

1. HERTZBERGER (Herman), *Space and the architect: lessons in architecture 2*, Rotterdam, 010, 2000. (p.39)

Même si ces propos étaient dits sur le ton de l'anecdote, ils sont révélateurs du changement d'attitude des élèves au cours de cette première année d'étude. C'est en tout cas, ce que j'ai ressenti.

Garder un regard curieux

Toutefois, la difficulté réside dans la conservation de ce regard particulier. Il est difficile de garder cette posture curieuse et attentive dans notre quotidien, lorsque nous parcourons jours après jour les mêmes trajets dans une ville que nous connaissons déjà. C'est alors que l'expérience du voyage, par sa capacité à stimuler la curiosité, et donc un regard attentif apporte son premier apprentissage.

Dans son mémoire, parlant aussi du voyage, Alexandra Battist cite Calvino Italo, pour mettre l'accent sur cette caractéristique :

« Voyager (...) sert à réactiver pendant un instant l'usage des yeux, la lecture du monde »².

En effet, lorsque nous partons dans une ville inconnue, loin de nos repères, on aborde le monde d'un regard neuf, plus réceptif à notre environnement. Cette attitude attentive permet de déceler jusque dans les détails les éléments d'une rue, d'une place, d'une façade...

Comme nous l'avons abordé au tout début de ce mémoire, un voyageur doit savoir se détacher dans une certaine mesure de son éducation et de sa culture pour aller à la rencontre de l'inconnu. La réalité d'un pays, d'une ville, d'un bâtiment, les modes de vie et les traditions d'une culture qui nous est étrangère peuvent être en décalage avec tout ce que nous connaissons alors. Dans cette situation, il est important de prendre en compte le savoir empirique de l'expérience pour

2. ITALO (Calvino), *Collection de sable*, in BATTIST (Alexandra), *Les voyages forment l'architecte*, Université catholique de Louvain, 2015. (p.21)

se construire son propre point de vue et se confronter à la différence.

L'exercice du voyage est une remise en question constante de son identité et de ses savoirs. Ce détachement vis-à-vis de notre éducation est nécessaire pour aborder le monde d'un regard curieux. Herman Hertzberger nous incite à travers ses leçons d'architecture à regarder le monde comme le ferait un enfant dans la mesure dont le regard est moins déterminé par les cadres culturelles. Il est effectivement plus facile de porter un regard neuf sur un endroit que l'on ne connaît pas que sur celui qu'on arpente au quotidien.

«Voir en vrai»

L'acte de regarder n'est pas simplement voir, c'est chercher à percevoir, à connaître par le sens de la vue. La recherche d'un enseignement architectural par le regard nécessite l'expérience in situ d'un édifice, d'une ville... et requiert de ce fait le déplacement.

En effet, l'architecture d'un édifice ou d'une ville ne peut être comprise dans son entièreté que si l'on en fait l'expérience physique. La confrontation d'une architecture sur son site permet de se rendre compte des variations de lumières, de la texture des matériaux utilisés, de mieux comprendre les relations entre différentes séquences spatiales en les parcourant les unes après les autres. De plus, une architecture se mesure pleinement dans son contexte et il est intéressant de constater quels liens elle entretient avec son environnement proche comme lointain.

Par conséquent, l'approche d'une architecture par les médias de communication actuels aussi performant soient-ils ne peut remplacer sa propre expérience in situ. Toutes les représentations d'une architecture impliquent un cadre et un point de vue imposé par l'auteur en fonction de sa propre interprétation. Il est important de confronter l'imaginaire à la réalité pour construire son propre point de vue. Cette ambiguïté entre la connaissance par l'image ou par l'expérience est un des sujets abordés brièvement lors de la discussion entre Hans Ulrich Obrist, Peter Fischli et Rem

Koolhaas retranscrite à la fin de l'ouvrage *Las Vegas Studio : Images from the Archive of Robert Venturi and Denise Scott Brown*, en voici le passage :

K. « What has been important to me for some time now is to do something that cannot be defined in one gaze, in one shot, one position. And you only realize this when you actually stand there. This is a building with four hundred different identities, and the stability of identity is the most important aspect of the whole building (...) »

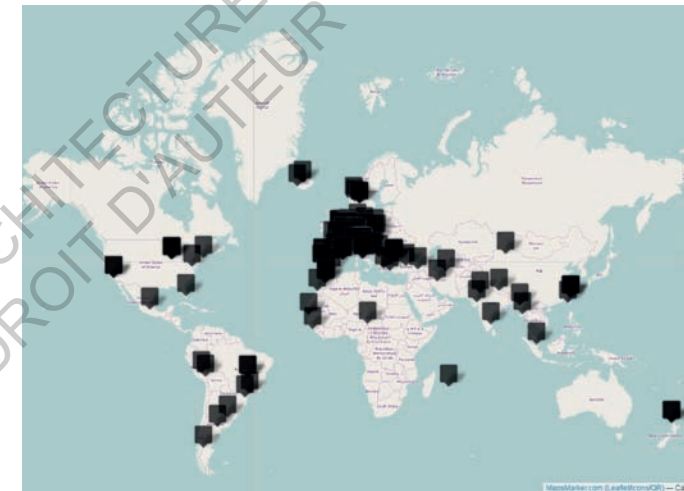
O. I have seen it in reality. It was completely different from my expectations. No matter whether one is inside or outside, it's never the same building. Thus rather like a sculpture. And if you move around just a few steps, it changes. »³

Quant à lui, Tadao Ando revendique son apprentissage de l'architecture par ses nombreux voyages. Il affirme les bienfaits qu'apportent les visites d'architecture dans la compréhension de l'essence d'un bâtiment, de son rapport à la lumière, de son échelle, de sa matérialité, ses qualités acoustiques... Tous les sens sont en éveil. Lors d'une interview sur ses voyages, il raconte sa découverte du Panthéon de la manière suivante :

« However, apart from its architectural form and the dynamic power of the light that enters it, there is something about the Pantheon that could never be grasped through visual media such as photographs or videos, but only by visiting the place; the sublime quality of sound reverberating across the space. »⁴

A l'école de Nantes, Marie-Paule Halgand encadre une unité d'enseignement intitulée « Voir en Vrai ». Ce travail demandé aux étudiants est d'écrire un article de voyage sur une architecture, une ville, le travail d'un architecte qu'il ont « vu en vrai ». Les destinations et les sujets sont très libres, ce travail doit rester libre pour refléter la diversité des expériences relatées par les étudiants.

« Voir en Vrai a pour ambition de valoriser la pratique des voyages comme supports pédagogiques "sur le terrain", la richesse des visites permettant d'appréhender l'architecture, la ville, le paysage, par le biais de cultures multiples. »⁵



1. Carte du site « Voir en Vrai »

3. STADLER (Hilar), *Las Vegas Studio : Images from the Archive of Robert Venturi and Denise Scott Brown*, Scheidegger and Spiess, 2009. (p.166)

4. *The Grand Tour with ANDO*, Casa BRUTUS No.30, Septembre 2002, http://www.andotadao.org/grand_rome.htm

5. <https://voirenvrai.nantes.archi.fr/>

B) LA TRADUCTION DU REGARD

Il n'est pas rare que l'architecte-voyageur tienne un journal de voyage aussi bien sous la forme traditionnelle d'un carnet que de manière virtuelle via la création d'un site internet. Ce dernier permet de consigner les événements importants, de transcrire sous forme narrative et/ou visuelle ses impressions et ses émotions...

Cette démarche est le reflet de l'implication du voyageur, de sa curiosité. En effet, celui-ci prend le temps de garder des traces physiques de son déplacement et de ses découvertes. C'est la preuve d'une attitude attentive qui cherche à comprendre les territoires traversés et les sociétés rencontrées. Ce voyageur désire graver dans sa mémoire des événements du quotidien et les enseignements que cette expérience lui apporte, dépassant souvent le champ architectural.

Les médiums de restitution sont propres à chacun des voyageurs — architectes protagonistes — ce mémoire et se déclinent en trois entités : le croquis, la photographie et l'écriture.

Le croquis

Le croquis est un incontournable dans la pratique de l'architecte. Pour Le Corbusier, le processus de mémorisation du regard passe par la pratique du dessin à la main :

« Quand on voyage et qu'on est praticien des choses visuelles, architecture, peinture ou sculpture, on regarde avec ses yeux et on dessine afin de pousser à l'intérieur, dans sa propre histoire, les choses vues. Une fois les choses entrées dans le travail du crayon, elles restent dedans pour la vie, elles sont écrites, elles sont inscrites. »⁶

Cette mémorisation est facilitée par un processus réflexif qui anime le dessinateur lorsqu'il cherche à retranscrire ce qu'il voit.

Prenons la série de croquis sur les mosquées d'Istanbul réalisée par Le Corbusier lors de son voyage d'Orient. Il est évident que le jeune architecte cherche à mieux comprendre cet édifice par sa pratique du croquis sous deux axes d'analyse : la composition de l'édifice et son rapport à la ville d'Istanbul. Pour ce faire, il dessine la mosquée sous différents angles, portant son regard à différentes hauteurs et à une distance plus ou moins grande pour faire apparaître le monument dans le tissu urbain, puis dans la silhouette de la ville. Il s'intéresse à la mosquée en tant que composition architecturale (fig 3 & 4), avec des croquis mettant en valeur l'assemblage de géométries simples. Mais aussi en tant qu'élément fédérateur du paysage urbain, avec des aquarelles schématiques (fig 2) mettant en valeur son importance dans la silhouette urbaine.



2. LE CORBUSIER, silhouette d'Istanbul, 1911

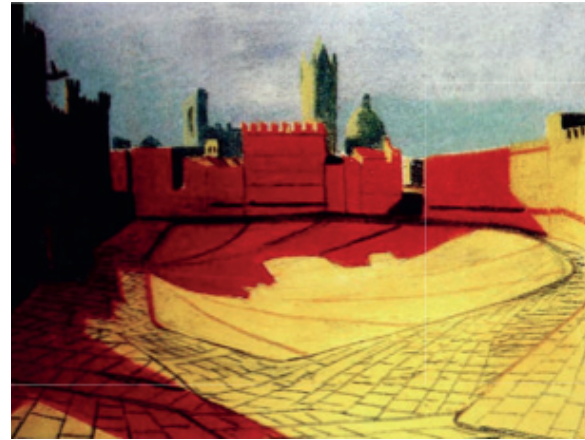


3. LE CORBUSIER, mosquée du sultan Selim, Istanbul, 1911



4. LE CORBUSIER, mosquée Süleymaniye, Istanbul, 1911

6. LE CORBUSIER, *L'atelier de la recherche Patiente*, Paris, Vincent Fréal et Cie, 1960 . (p.50)



5. LOUIS KAHN, Piazza del Campo, Sienne, 1951



6. LOUIS KAHN, Temple of Khons, Karnak, Egypt 1951.



7. LOUIS KAHN, Pyramide, Egypt 1951.

De son côté Louis Kahn, contrairement à Le Corbusier utilise la pratique du dessin pour se détacher de manière très libre de la réalité du site et exprimer son propre regard :

« I try in all my sketching not to be entirely subservient to my subject, but I have respect for it, and regard it as something tangible-alive-from which to extract my feelings. I have learned to regard it as no physical impossibility to move mountains and trees, or change cupolas and towers to suit my taste. »⁷

Ses croquis d'Italie, d'Égypte et de Grèce lors de son voyage de 1951 sont révélateurs de cette démarche. La recherche graphique est très présente, aussi bien dans l'interprétation fantasmée de la réalité que dans ses choix de couleurs et de techniques variées.

Le premier thème très présent dans ses croquis est le jeu qu'entretient l'architecture avec la lumière naturelle du site. Dans ses croquis de la Piazza Del Campo à Sienne (fig 5), Kahn cherche à transmettre la variation de la lumière au cours de la journée. Les tonalités rougeoyantes des ombres ainsi que leur étirement sur le sol induisent la temporalité de la scène. Ce thème est traité différemment dans ses croquis d'Égypte où il s'intéresse à la réciprocité de la lumière et des matériaux. Son croquis du Temple de Khons (fig 6) met en valeur le relief du mur de pierre qui se trouve en arrière-plan. Kahn accentue les effets de lumière indirecte dans cette représentation où plus l'ombre projetée sur le mur est foncée, plus les détails de sa texture bosselée ressortent.

Le deuxième thème important que l'on retrouve dans les croquis de Kahn est l'expression d'une monumentalité abstraite sans échelle ni temporalité. À ce sujet, nous pouvons relever l'absence des ouvertures et des modénatures des façades donnant sur la Piazza Del Campo (fig 5). De même les pyramides d'Égypte (fig 7) deviennent un ensemble de masses monumentales.

7. KAHN (Louis), *The Value and Aim in Sketching*, 1931, in ZILLUR MORSHED (Adnan), *Dialectics of Vision : The Voyages of Louis I. Kahn 1950-59*, Dhaka (Bangladesh), Bangladesh University of Engineering and Technology, March, 1991.

Par ailleurs, la comparaison des croquis de l'acropole faits par Le Corbusier en 1911 (fig 8) et ceux réalisés par Louis Kahn en 1951 (fig 9), est révélatrice de la divergence de leur regard sur ce monument historique. Le Corbusier glorifie le Parthénon par sa position solitaire dominante au-dessus de l'acropole. Il le dessine dans son ensemble alors que son intégralité n'est pas visible du bas de la colline. Louis Kahn quant à lui, efface le Parthénon en le fondant dans les remparts de l'acropole qui sont alors mis en valeur par l'accentuation de leurs ombres verticales. Deux croquis pour deux regards.

L'importance donnée à la pratique du croquis se retrouve aussi auprès de certains étudiants interviewés. C'est ce le cas pour Camille et François qui considèrent la pratique du dessin comme une manière plus sensible d'exprimer leur regard porté sur un lieu, un détail de façade...

Les croquis de Camille sont très diversifiés. Certains sont très schématiques et sont complétés par des annotations (fig X) tandis que d'autres sont plus précis et révèle de l'ambiance d'une rue (fig 13) ou encore de l'intégration d'un bâtiment dans son environnement (fig 15). Tous les dessins ont été faits avec un crayon gris, les ombres sont représentées avec un hachurage plus ou moins dense pour donner une impression de perspective qui est accentuée par des degrés de détails différents selon la distance et l'importance d'un bâtiment dans le dessin. Par exemple, pour les représentations des architectures dans leur site, le bâtiment se détache du reste de la composition qui est moins détaillée (fig 15).

À travers les croquis de François, nous pouvons y voir une pratique différente du dessin. Ces dessins sont jumelés avec des notes de tous les jours (fig 10, 11 & 12), parfois ils occupent une place très restreinte sur la page (fig 12). Il y a beaucoup de détails d'assemblages (fig 11), de coupes et d'axonométries (fig 10 & II-14) plus explicatives que pour exprimer une ambiance. Ce sont des croquis simples et filaires parfois annotés. Ce sont des croquis rapides dessinés au crayon Bic, plus sous la forme de prise de notes imagée que de dessins d'ambiances où le contexte est représenté comme c'est le cas chez Camille.



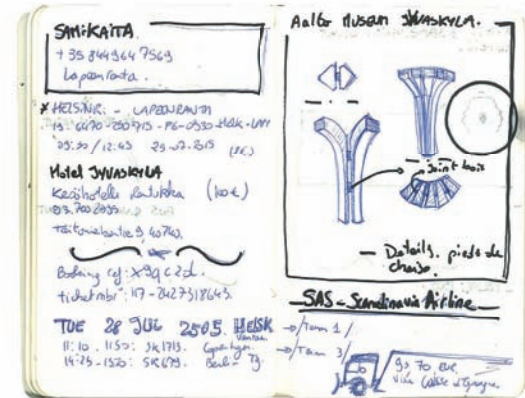
8. LE CORBUSIER, L'Acropole, Athènes, 1911.



9. LOUIS KAHN, L'Acropole, Athènes, 1951.



10. F. MULLER, Maisons traditionnelles, Zakopane, Pologne, 2014.



11. F. MULLER, Détails des chaises d'Alvar Aalto, Helsinki, 2015.



12. F. MULLER, Ensemble de croquis, Riga, 2015.



13. C. AUBOURG, Ambiance d'une rue, Athènes, 2014-2015.



14. C. AUBOURG, Acropole, Athènes, 2014-2015.



15. C. AUBOURG, Nauplie, Grèce, 2014-2015.

La photographie :



16. F. MULLER, Voûtes d'église, 2014-2015.

La photographie constitue elle aussi un médium utilisé par les architectes pour garder la trace des choses vues au cours de leur voyage. Même si elle est moins associée dans l'imaginaire commun à la figure de l'architecte comme peut l'être le croquis, elle fait l'unanimité chez les étudiants. À l'instar du dessin, la photographie se décline pour exprimer des points de vue et des sensibilités différentes.

Même si les étudiants n'ont pas tous un bagage technique vis-à-vis de ce médium, ils parviennent à exprimer leur regard de manière plus sensible en cherchant la surprise et l'ambiguïté dans la photo. À Cracovie, François et moi avons bénéficié de cours de photographie sur la composition, l'utilisation de la couleur, l'expression de la lumière... Ce cours n'apportait aucun enseignement technique, mais plutôt une manière de voir différente. Le premier exercice de cet atelier s'intitulait « *Abstract, Flat, Composition* » et était selon moi le plus formateur. Le sujet consistait à faire disparaître toute impression de volume de perspective pour transformer l'objet photographié en une composition abstraite grâce à un cadrage

et un point de vue particulier (fig 16). Cet exercice nous a permis de porter un regard différent sur notre environnement et d'entrevoir le potentiel infini de prise de vue qu'il offrait. Nous étions de ce fait plus attentifs quant aux ambiguïtés pour être capables de les retranscrire dans un second temps. Pour moi, ce fut la première fois que j'abordais la photographie de cette manière. Lors de mes précédents voyages, je prenais des photos des lieux que je découvrais sans chercher à mettre en valeur leur particularité et leur ambiguïté.

La révélation de l'ambiguïté de l'espace urbain par la photographie est un thème que l'on retrouve dans le travail des Venturi à Las Vegas. Lors de ce voyage avec leurs étudiants, ils prennent près de 5 000 photographies en couleurs et 3000 mètres linéaires de films.

C'est en s'inscrivant dans la continuité du travail du photographe Edward Rusha qu'ils essaient de transmettre la perception de la ville depuis l'espace automobile par un regard le plus objectif possible. Pour ce faire ils automatisent la prise de vue d'une partie de leurs photographies en plaçant l'appareil sur le capot de leur voiture. L'appareil prend depuis le véhicule des photos de manière systématique lorsqu'ils parcourent le Strip de Las Vegas. Ainsi les photos sont prises au moment et selon l'angle de vue donné par l'appareil. Cette technique cherche à minimiser l'impact du photographe.

Ils prennent aussi des photographies depuis l'habitacle du véhicule montrant la route et ses abords débordant d'affiches publicitaires (fig 17 & 18). Robert Venturi et Denise Scott Brown cherchent à emprunter le point de vue journalistique du reporter dans leur documentation de Las Vegas. Ils ne s'intéressent donc pas proprement dit au résultat esthétique et artistique de la photographie, mais à l'objet photographié en tant que tel; ici la vie de tous les jours, le parcours banal d'un automobiliste conduisant le long du Strip de Las Vegas.



17. LES VENTURI, Vue de l'habitacle de la voiture, Las Vegas, 1968.



18. LES VENTURI, Vue de l'habitacle de la voiture, Las Vegas, 1968.



19. LES VENTURI, Vue aérienne d'un parking, Las Vegas, 1968.

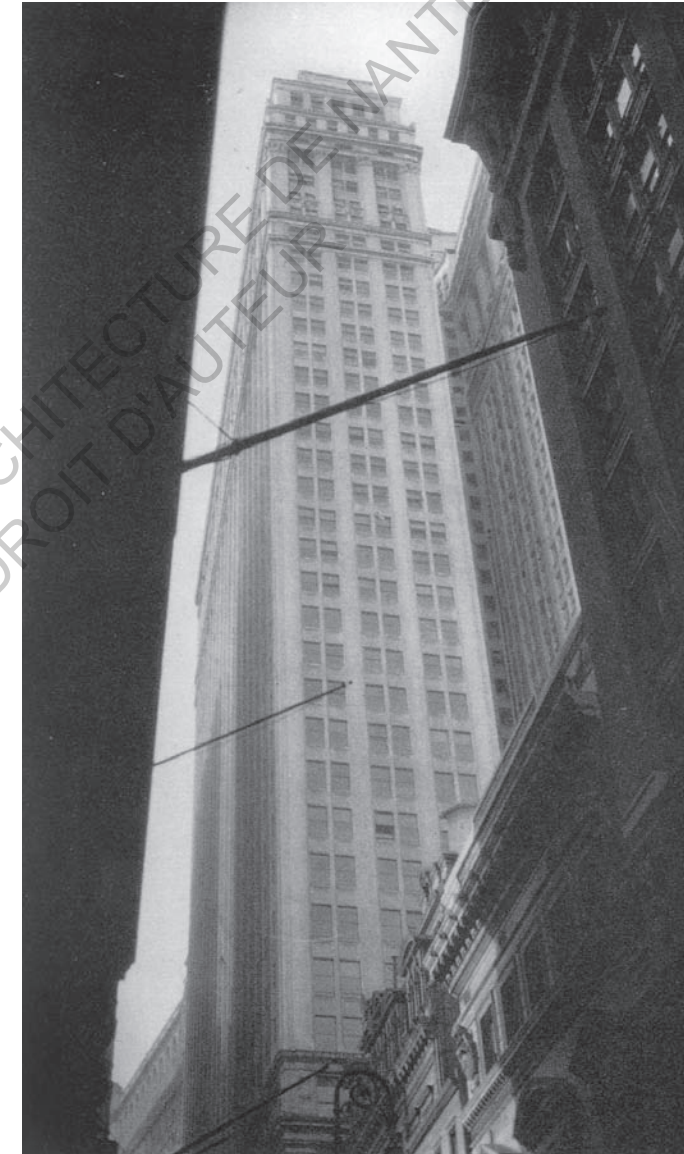
ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT

Cette mise en situation de l'architecte photographe est aussi utilisée par Erich Mendelsohn lors de son voyage au nord-est des États-Unis en 1927. Alors que la tradition iconographique des architectes à cette époque se traduisait par des prises de vue générale et plutôt frontale, Erich Mendelsohn prend les gratte-ciels américains depuis la rue, ou depuis l'intérieur d'un autre bâtiment en hauteur. Cette mise en situation du photographe en piéton marchant dans les rues de New York ou en homme d'affaires travaillant dans les étages des plus hauts gratte-ciels, offre des photographies en plongée (fig 21) ou contre-plongée (fig 20) très expressives. Elles révèlent de l'expressionnisme naissant dans la démarche de Mendelsohn.

Le regard du piéton est aussi présent à travers des séries photographiques plus neutres. Il effectue des séquences de plusieurs prises de vue le long des rues de New York comme la 5e Avenue ou Broad Street (fig 22 à 25), qui mettent en situation son regard. Le photographe n'est plus extérieur à la photographie comme prenant quelque chose de spécial, mais se retrouve pratiquement dans la photographie, donnant l'impression au lecteur de parcourir l'espace urbain avec lui.

L'importance de la lumière animant les nuits américaines que l'on retrouve dans les années soixante chez les Venturi sera décelée dès les années vingt par Mendelsohn. Ce sont encore une fois des photographies très expressives qu'il nous fait partager pour aborder cette dimension américaine. Son travail témoigne de la sublimation de la ville par la lumière des éclairages artificiels nocturnes (fig 26).

Ces utilisations diverses de la photographie révèlent la liberté avec laquelle les voyageurs architectes traduisent leur regard à travers ce médium. Même si la prise de distance avec la réalité physique d'un lieu paraît moins aisée, la diversité des clichés comme de la vision de l'architecte témoigne de leur capacité à exprimer leur sensibilité à travers la photographie.



20. E. MENDELSON, *New York, vue vers le haut*, 1924.

22. E. MENDELSON,
New York, 5e Avenue, 1924



21. E. MENDELSON, *New York*
Times Square et 43e rue, 1924.



23. E. MENDELSON, *New York, 1924.*

L'écriture :

À l'instar des écrivains évoqués dans l'introduction de ce mémoire, les architectes vont aussi avoir recours aux écrits de voyage. Ce genre littéraire riche et très libre se traduit sous différentes formes; lettres, carte postale, descriptions ou prises de notes, carnets de route ou articles internet...

Les étudiants – voyageurs ont principalement utilisé ce médium pour la rédaction d'articles alimentant leur blogue de voyage. Ces textes plus ou moins longs décrivent leur quotidien, leurs voyages et leurs rencontres au cours de leur année de mobilité. Le travail d'écriture permettait aussi bien de souvenir de cette expérience à l'étranger que de donner des nouvelles à leurs proches.

Les écrits de voyages se retrouvent de manière plus aboutie chez Le Corbusier ou encore Erich Mendelsohn. Lors de son voyage de 1911, Le Corbusier écrit des descriptions très détaillées sur l'architecture, les villes et les paysages rencontrés. Parfois ses descriptions se mêlent à l'analyse architecturale d'un bâtiment et apportent des clés de compréhension de la composition de ce dernier. C'est par exemple le cas dans sa description de Sainte-Sophie :

« Une géométrie élémentaire discipline les masses : le carré, le cube, a sphère. En plan, c'est un complexe rectangulaire dont l'axe est unique. »⁸

Mendelsohn, quant à lui, écrit des descriptions plus évocatrices et imagées. Celles-ci se juxtaposent aux corps photographique de son ouvrage *Amerika : Bilderbuch eines Architekten* et viennent renforcer l'expression très forte des photographies. Pour présenter la photo en contre-plongée (fig X) du Trust Building, Erich Mendelsohn écrit :

« L'équitable Trust Building au bout du ravin de la rue, baigné de lumière tout au long du jour. »⁹

Cette expression lyrique se retrouve à travers tout son ouvrage. Il décrit ainsi de manière poétique, voire allégorique, les éclairages artificiels illuminant les nuits de New York :

« Tout au long du jour la ville fait le plein d'énergie; la nuit, elle la diffuse. Au réseau des phares automobiles, dans l'appel lumineux des réclames commerciales, dans les verticales des éclairages des gratte-ciel.

Cirque de lumière, cas très rare comme ici, au rythme de l'architecture. »¹⁰

Ce deuxième extrait me fait penser à la fée électrique d'Apollinaire. Encore une fois, il démontre de la sensibilité que ces voyageurs mettent dans l'expression de leur regard. Cette collecte d'émotions, de sensations tout au long de leur voyage permettra dans un premier temps d'ancrer le souvenir de manière durable, mais aussi de transformer cette expérience de voyage en projet ou en enseignement.

8. LE CORBUSIER, *Voyage d'Orient 1910-1911*, Paris, Ed. de La Villette, 2011. (p.79)

9. MENDELSON (Erich), *Amerika : livre d'images d'un architecte*, Paris, Demi-Cercle, 1992, première éd. 1926. (p16)

10. MENDELSON (Erich), *ibid.* (p76)

C) L'INTERPRÉTATION DES LEÇONS DE VOYAGE

Les expériences que l'on vit à travers le voyage font pleinement partie de notre histoire, de nos souvenirs. Le voyage se prolonge alors dans notre imaginaire et dans notre quotidien.

Comme Ulysse nous revenons changés de nos voyages. Nous revenons avec un autre regard sur le monde, un regard plus riche qui s'est enrichi de cette expérience et de nos découvertes. Ces souvenirs de voyage pourront alors resurgir de manière consciente ou non lors de notre pratique du projet. C'est ce processus de résurgence qui va nous intéresser.

La constitution d'un catalogue de référence : l'élargissement du regard

La conception en architecture est un acte de création, l'architecte « projette » dans l'avenir une entité qui n'existe pas encore. Dans cet exercice, l'architecte est souvent amené à chercher consciemment ou non dans ses propres souvenirs et son vécu des repères qui le guident dans sa conception. Notre créativité repose ainsi sur un répertoire d'idées et d'expériences que nous étoffons tout au long de notre vie. Comme l'explique Hertzberger à ses élèves :

« We do things with what we have in our minds, and more cannot come out of them than went in. (...) It works the same as it does for the cook who can only use what he has in his kitchen when putting his meals together. (...) The point is to fill the pantry with as many ingredients as possible so as to have richer combinations and thus a wider range of possibilities at their disposal. The ingredients the architect can draw from are the experiences he has throughout the years, and which he can directly or indirectly relate to his profession. (...) So it is important for the architect that he has seen and heard a lot in his life, and anything that he did not experience first-hand he has a pretty good idea of; that is, he must emphasize with every situation he has come across. »¹¹

Au regard de cette citation, l'expérience du voyage fait particulièrement sens dans la formation de l'architecte. Elle permet d'élargir son regard et ses connaissances dans toutes les directions. Les enseignants et les étudiants ont mis l'accent sur cette ouverture au monde que leurs expériences à l'étranger leur ont permis. D'un point de vue plus architectural, le voyage permet aussi de (re) découvrir et de « voir en vrai » différents types d'architectures auxquels nous ne sommes pas habitués. C'est le cas notamment de Margaux qui voit pour la première fois des synagogues et des mosquées lors de son voyage dans les Balkans. Les hauts minarets marquant la silhouette urbaine des villes qu'elle traverse lui feront une forte impression.

Jean, quant à lui redécouvre l'architecture du « Glasgow style » dont il n'avait pas beaucoup souvenir.

Le mémoire de fin d'études de Bettina Horsch qui nécessitait des aller-retour à New York, lui a permis de

s'intéresser à l'architecture de fonte tandis que l'expérience éthiopienne d'Hervé Potin lui a fait découvrir l'architecture modeste porteuse de sociabilité : les *bunabèts*, *tedjbèts* et *azmaribèts*.

Ainsi, le voyage permet l'enrichissement du « catalogue de référence » propre à chaque architecte. Les architectures vues ajoutent une nouvelle référence à ce corpus personnel.

Maëlle Tessier révèle l'importance de ces références empreintes d'ailleurs dans sa pratique architecturale en 2016 me parlant d'une opération qu'elle a récemment livrée :

« On a livré il y a pas très longtemps une opération de logements à Mauve en brique, très travaillée au niveau de la matérialité. On est en clôture moucharabié et le motif a été en effet en référence à nos photos de voyage. Il y a des rapports aux choses qui nous ont saisis. Après tu calques jamais des motifs qui viennent d'ailleurs ici. »¹²

11. HERTZBERGER (Herman), *Space and the architect: lessons in architecture 2*, Rotterdam, 010, 2000. (p.28)

12. TESSIER Maëlle // Entretien du 13 avril 2016 // 00:32:47 min.

Des références à interpréter

Comme le souligne Maëlle Tessier dans cette dernière citation, l'utilisation des références acquise lors du voyage nécessite l'implication de l'architecte en tant qu'interprète.

L'interprétation consiste à transformer une information générale en une connaissance personnelle et permet son intégration dans le processus de création. L'assimilation de ces données permet de les adapter selon le contexte et les besoins du projet. En ce sens, Herman Hertzberger explique que le génie créatif de l'architecte, à l'image des « *ready made* » de Duchamps, réside dans sa faculté à détourner les choses qu'il voit dans un contexte différent. Ce processus ne concerne pas obligatoirement une entité dans sa globalité, mais au contraire peut s'intéresser à une seule de ses caractéristiques sans prendre en compte de sa filiation au domaine architecturale.

Par conséquent, comme le cite Alexandra Battiste dans son travail sur le voyage :

« Pour qu'une observation puisse être utilisée dans le processus créatif, il faut l'identifier, la classifier, la comprendre jusqu'à l'assimiler. »¹³

C'est en remplissant ces conditions que la traduction du regard prend alors tout son sens. En effet, nous avons vu que transcrire nos premières impressions par différents médiums constitue déjà en soi une première forme d'interprétation. Ainsi la sensibilité de chacun se retrouve dans cette expression du regard qui ne sera jamais la même d'une personne à l'autre. Toutefois, pour transformer un voyage en projet ou en enseignement il est nécessaire de dépasser cette première émotion pour faire émerger des principes architecturaux.

Cette démarche peut s'appuyer sur un certain nombre de méthodes communes aux architectes. J'ai choisi de présenter dans un premier temps quelques-unes de ces méthodes.

Dans un premier temps, l'analogie est à mon sens la méthode d'analyse la plus aisée à mettre en place. Cette dernière consiste à identifier des ressemblances entre des réalités différentes soumises à la comparaison. Cette démarche est représentative du travail des Venturi.

Le couple présente Las Vegas comme le nouveau Rome. Les parallèles entre ces deux villes sont nombreux dans leur discours.

Par exemple, ils comparent les grands parkings présents sur le Strip à l'espace public des piazzas. Ces grands espaces dédiés dont les dimensions répondent aux besoins de la voiture sont les placettes de cette ville de bord de route :

« Las Vegas est au Strip ce que Rome est aux piazzas »¹⁴



24. LES VENTURI, *Le Las Vegas de Nollis*, 1968.

Cette analogie qui se veut très subversive ne s'arrête pas là. Ils rapprochent la place des églises dans la capitale religieuse qu'est Rome à la place des casinos dans capital du spectacle, Las Vegas. Ils transposent pour parachever cette analogie les plans de Nollis au tissu urbain de Las Vegas. La mise en valeur des espaces ouverts au public : routes, parkings mais aussi intérieur de casino fait apparaître le «chemin du pèlerin» propre à Las Vegas (fig 24).

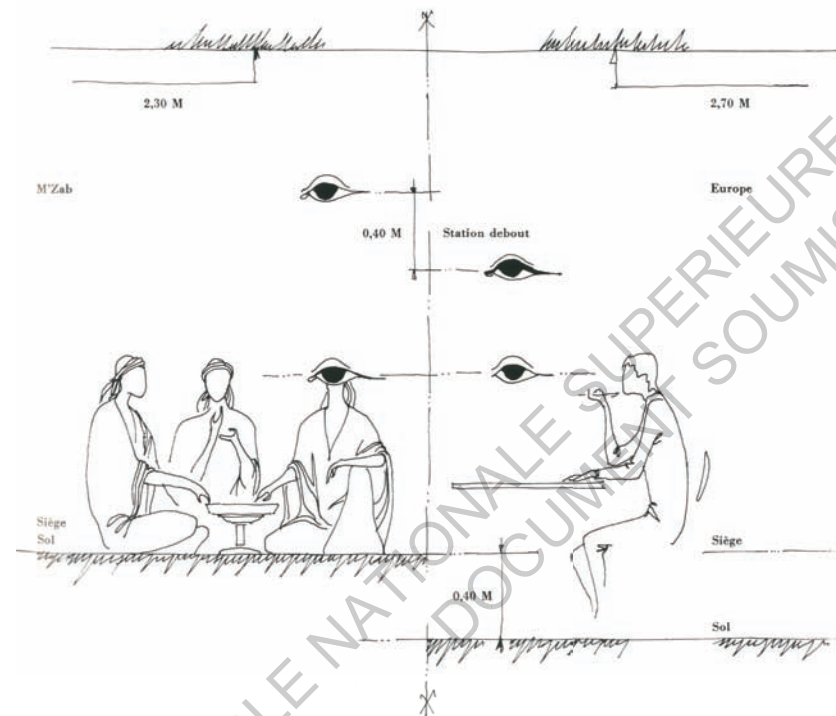
Cette série d'analogie beaucoup plus vaste dans leur discours permet de se rendre compte que chaque ville est donneuse de leçons pour un regard attentif.

La deuxième méthode communément utilisée par les architectes pour tirer des enseignements de leur expérience de voyage, consiste à faire une analyse plus classique de l'architecture rencontrée.

13. BENTON (Tim) et al, *L'invention d'un architecte, Le voyage en Orient de Le Corbusier*, Paris, Ed. de La Villette, 2013. (p. 148)

14. VENTURI (Robert), SCOTT BROWN (Denise), IZENOUR (Steven), *L'enseignement de Las Vegas*, Wavre, Mardaga, 2007, première éd. 1984. (p. 32)

La posture d'André Ravéreau en est alors un parfait exemple. Son étude attentive de l'architecture mozabite lui a offert des leçons d'architecture dans sa recherche d'économie, son écoute au désir des habitants et son harmonie avec le milieu. C'est par de nombreux croquis en plan et en coupe qu'il analysera l'architecture vernaculaire du M'Zab et sa relation particulière à la hauteur du regard. Cette analyse architecturale est couplée par un vrai travail d'anthropologue. C'est en comprenant l'importance de la posture assise dans la culture mozabite et donc d'une hauteur particulière du regard, qu'il comprend le dimensionnement et la position des ouvertures qui en découlent.



25. A. RAVÉREAU, *En station assise, dans l'habitation du M'Zab comme dans celle d'Europe, le regard se trouve à la même distance du plafond.*

Chez Kahn, Le Corbusier et Mendelsohn, cette analyse passe une mise en résonance des principes élémentaires d'une architecture dont ils ont fait l'expérience. L'architecture représentée est alors réduite à ses caractéristiques essentielles permettant d'en faire ressortir les concepts souvent révélateurs de thèmes fondamentaux. Le croquis est le médium le plus facile pour ce genre d'analyse.

Par exemple chez Kahn, l'acte de dessiner est une opération duale où sont transcrits à la fois la réalité du site et une réalité narrée par laquelle émergent des concepts plus abstraits. Sa posture oscille entre l'affirmation de sa présence dans un site physique et une recherche quant à l'essence même de l'architecture. Il ne regarde pas l'architecture historique pour y trouver des solutions typologiques, mais pour faire émerger des principes fondamentaux.

C'est un regard tout autre que Le Corbusier porte sur l'architecture historique. Pour lui, l'Histoire joue un rôle fondateur dans le processus de création en tant qu'enseignement d'ordre typologique.

« Tout homme pondéré lancé dans l'inconnu de l'invention architecturale ne peut vraiment appuyer son élan que sur les leçons données par les siècles; les témoins que les temps ont respectés ont une valeur humaine permanente. »¹⁵

Ce dernier ira même plus loin en affirmant que l'originalité d'un travail d'architecte réside dans son interprétation de l'Histoire. C'est en décortiquant un édifice par ses jeux de volumes, d'ombres, de matériaux, de couleurs, ses rapports de proportion, que l'architecte parvient à saisir l'ordre constitutif de son architecture pour dépasser l'analogie formelle. Grâce à cette méthode, l'architecte pourra par la suite réutiliser dans un contexte différent les solutions typologiques apprises lors de cette observation attentive pour résoudre des problèmes de même nature.

15. LE CORBUSIER, *Voyage d'Orient 1910-1911*, Paris, Ed. de La Villette, 2011. (p.20)

Ces méthodes d'analyse architecturale seront une aide précieuse pour transformer un simple constat de voyage à un enseignement profitable dans le processus de création. Ces d'architectures une fois comprises et interprétées peuvent resurgir lors de la conception d'un projet parfois de manière inconsciente.

Du voyage au projet, exemple de la démarche de Tangui Robert

Cette dernière partie est un exemple précis de ce processus d'interprétation.

J'ai choisi de présenter le travail de Tangui Robert qui est parti à Barcelone et au Cambodge avec Maëlle Tessier en 1999, 2000 et 2001. C'est une lecture plus ancrée dans la pratique du projet que propose Tangui Robert, venant ainsi compléter le discours de Maëlle Tessier. En effet, les deux missions archéologiques qu'ils ont effectuées avec Jacques Gaucher au Cambodge se prolongent à leur retour en inspirant à Tangui Robert son sujet de TPFE (Travail Personnel de Fin d'Etude) qui s'intitule *Résurgence, le carnet de croquis comme outil de conception architecturale*. Ce travail de fin d'études s'intéresse au carnet de croquis à la fois en tant que support d'émotions qu'en tant qu'outil de recherche architecturale. Cette posture active face au dessin se lit dans l'ensemble de son travail :

« Le carnet n'est en aucun cas une fin en soi, il constitue une base de travail et de confrontation à un ensemble de référence architecturale »¹⁶.

Par le retour analytique qu'il propose sur ses croquis réalisés au Cambodge, Tangui Robert cherche les sources de son inspiration et les idées architecturales cachées dans ces architectures modestes, parfois même rudimentaires, qui ont attiré son regard et son attention.

Il isole dans un premier temps plusieurs planches de ses carnets de croquis afin de les analyser plus en profondeur. Il garde dans sa réflexion seulement les croquis et les architectures dessinées évoquant des grands thèmes architecturaux qui lui

sont chers tels que la transparence, la légèreté, l'équilibre, le basculement, la relation à l'environnement... Par ce processus il dégage cinq architectures qu'il analyse sous la forme « d'études complètes » ou « d'étude partielle ». J'ai choisi de m'intéresser seulement aux deux études complètes qu'il propose.

La première étude complète a comme sujet un l'abri qu'il a découvert lorsqu'il s'est perdu dans le quartier de Siem Rap. Au cours de cette dernière, Tangui Robert procède dans un premier temps à une série d'analogies entre l'architecture précaire de l'abri et plusieurs architectures remarquables. Cette mise en résonance lui permet de « *montrer que son architecture fait référence à des questionnements fondamentaux qui touche à la transparence, à la relation au site, à la pureté, le minimal.* »¹⁷.

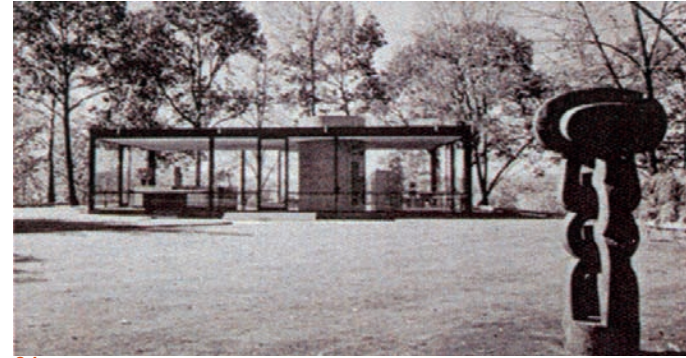
L'analogie la plus significative à mon sens est celle mettant en relation la composition de l'abri avec celle de la maison de verre de Philippe Johnson (fig 26 & 27). En effet il note des similitudes quant à la relation qu'entretiennent les espaces clos matérialisés dans les deux situations sous la forme d'un cylindre plein avec les espaces ouverts sur l'environnement grâce au plan libre.

Dans un second temps, Tangui cherche à étudier les spécificités de cet abri en décomposant son architecture suivant des thèmes distincts; le couverture, les proportions, les couleurs et le volume intérieur. Une série de maquettes d'études lui permet d'expérimenter la matière de l'abri et le mouvement de sa bache (fig 28,29 & 30).

Par cette série d'exemple et d'expérimentation, Tangui Robert cherche à faire émerger une simplification de cet abri en se concentrant seulement sur ses éléments constitutifs (sol-poteau-bâche) pour faire émerger des questionnements fondamentaux portés par ce dernier. Cette démarche réduit l'expression de cette architecture spécifique à son essentiel pour en faire émerger les concepts qui l'animent.

16. ROBERT (Tangui), *Résurgences: le carnet de croquis comme outil d'architecture*, directeur d'étude Ekkehart Rautenstrauch, enseignant coencadrant Xavier Fouquet, Nantes, Ecole d'architecture de Nantes, 2003. (p.)

17. ROBERT (Tangui), *ibid.* (p.87)



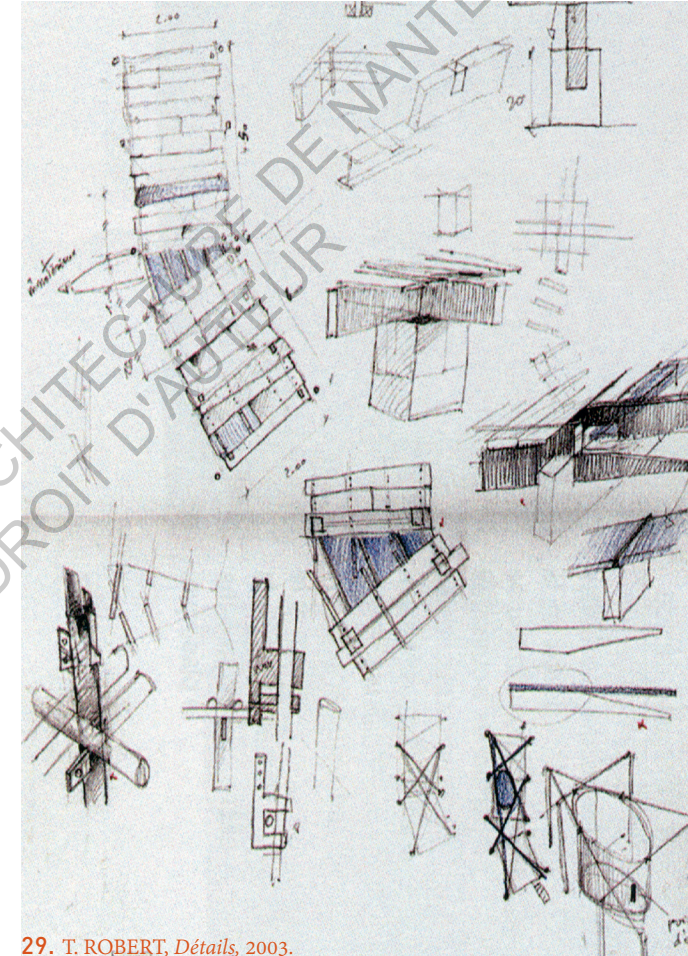
26. «La maison de verre» de Philippe Jonhson, Connecticut, 1949.



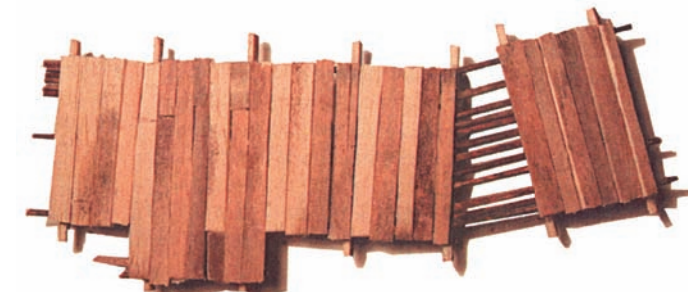
27. T. ROBERT, *Abri*, Cambodge, 2002.



28. T. ROBERT, *Maquette d'étude*, 2003.



29. T. ROBERT, *Détails*, 2003.



30. T. ROBERT, *Maquette d'étude*, 2003.

La deuxième « étude complète » est celle des maisons sur pilotis au bord du lac Tonle Sap. Cette fois-ci, Tangui Robert part de sa première impression du site; le contraste saisissant entre les volumes massifs des maisons et les lignes pures des pilotis. Il rapproche cette première impression au projet de Micha de Hass intitulé « la forêt d'aluminium » situé en Hollande, et au projet plus abstrait d'Alvaro Siza du château d'eau de l'université d'Aveiro pour mettre en exergue « cette lutte contre la pesanteur ». À la suite à ces deux analogies, il décrit de manière succincte la construction des maisons et des pilotis :

« Les maisons qui sont les plus proches du lac ont la même structure que celles du reste du village, mais les tiges de bambou qui les supportent ne sont pas toujours coupées et elles dépassent des toitures. Cela donne une impression d'inachèvement, de trait lancé vers le ciel. Les maisons ne sont plus au sommet des pilotis, mais elles donnent le sentiment de pouvoir régler leur hauteur en fonction des besoins. »¹⁸

La traduction littérale de l'impression ressentie lui permet de faire émerger les principes formels, mais aussi fonctionnels qui découlent de son observation.

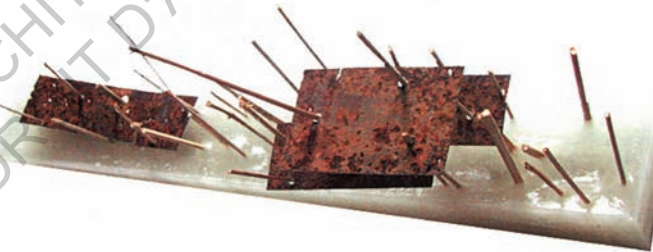
À l'instar de la première étude de l'abri, une série de maquettes d'études décompose l'architecture des maisons sur pilotis, mais lui permet aussi d'aborder des questions plus abstraites du rapport à l'eau et au ciel grâce à l'expression des lignes verticales des pilotis. Dans sa première maquette (fig 31) il garde la matérialité des pilotis et l'expression de leur contact avec la surface de l'eau. Par la deuxième maquette (fig 32 & 33) nous pouvons voir qu'il aborde le problème de manière beaucoup plus conceptuelle; les pilotis sont réduits à l'expression de lignes verticales les plus épurées possible qui traversent plusieurs plans horizontaux.

18. ROBERT (Tangui), *Résurgences: le carnet de croquis comme outil d'architecture*, directeur d'étude Ekkehart Rautenstrauch, enseignant coencadrant Xavier Fouquet, Nantes, Ecole d'architecture de Nantes, 2003. (p.113)

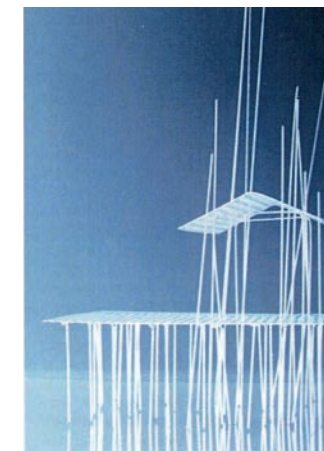
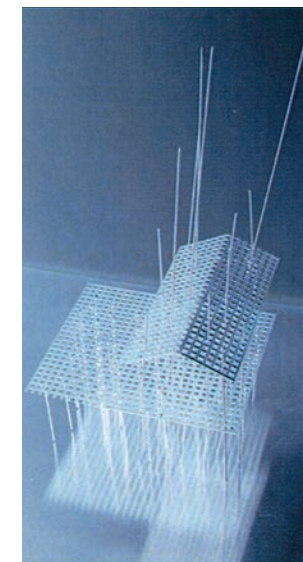
19. ROBERT (Tangui), *ibid.* (p.188)

Cette démarche réflexive autour de ses carnets de croquis montre une volonté d'ériger l'expérience de son voyage en enseignement architectural. Par une réinterprétation personnelle des formes locales, Tangui Robert est à la recherche d'une expression universelle qui se détache de son contexte. La traduction sensible de ses voyages est retravaillée et questionnée pour en faire émerger des notions architecturales et techniques réutilisables dans la conception de nouveaux projets :

« Le carnet de croquis prend alors tout son sens, comme support d'une collecte sensible inspirant la relation technique et esthétique »¹⁹.



31. T. ROBERT, *Maquette d'étude*, 2003.



32 & 33. T. ROBERT, *Maquette d'étude*, 2003.



34. T. ROBERT, *Croquis du Cambodge*, 2001-2002.

Du voyage au projet

Comme nous l'avons vu, l'art d'apprendre par le voyage se compose en plusieurs étapes :

Premièrement, l'expérience empirique produite par ce processus permet de confronter notre imaginaire à la réalité tout en s'appropriant les enseignements perçus grâce à l'implication du voyageur dans son apprentissage.

Deuxièmement, la mémorisation effective de cette expérience unique nécessite la traduction de notre regard et des architectures par le dessin, la photographie, l'écriture... Tout médium qui fait échos à la sensibilité du voyageur architecte et étudiant architecte.

C'est seulement dans un troisième temps qu'apparaît l'interprétation des références accumulées et inscrites dans notre mémoire pour leur intégration dans la création. L'interprétation demande une démarche réflexive de la part de l'architecte, soit par analogie, décomposition de l'architecture abordée, conceptualisation pour en faire émerger les concepts et les réponses typologiques...

Les enseignements perçus lors d'un voyage peuvent émerger dans la conception d'un projet des années après leur intégration. Cette « *résurgence* » peut être d'ordre formel autant que d'ordre conceptuel : rattachant l'architecture visitée dans une histoire qui la dépasse.

Conclusion:

Il n'existe pas une méthode méthode pour apprendre à concevoir l'architecture mais une infinité et le voyage n'est que l'une d'entre elles.

Toutefois, cette pratique particulière fait échos à ma sensibilité. Je pense que cela s'explique par mon histoire personnelle mais pas seulement. En regardant les histoires qui m'ont été racontées au cours de ce travail, je réalise que le voyage nous apprend des leçons en termes d'architectures mais aussi et surtout des leçons de vie.

C'est tous ces à côtés qui rendent le processus de voyager non pas l'unique procédé pour apprendre l'architecture mais un procédé unique. Le voyage parle d' attitude, d'une manière d'«être au monde» avant de parler de déplacement. Il est révélateur d'une grande curiosité et d'une volonté d'apprendre par soi-même. Il constitue une source d'enseignement intarrissable que l'on pourra puiser après notre départ de l'école d'architecture pour continuer à former, à faire mûrir notre pensée architecturale. De plus, il est important dans le monde dans lequel nous exercerons très bientôt d'avoir une connaissance de l'Autre et de la différence. Apporter un autre regard, élargit sur l'architecture, les sociétés et sur nous-même.

« Today I still advice students who come to see me in my office to travel to India alone, because if you believe that, before being an architect, you are of course an human being, then before thinking of architecture, you must simply think. I have never wavered from this view.»¹

1. NUSSAUME (Yann), *Tadao Ando*, Paris, Editions Hazan, 2009. (p. 46)

Bibliographie:

Ouvrages généraux

BAUDOUI (Rémi), POTIÉ (Philippe), *André Ravéreau, l'atelier du désert*, Marseille, Editions Parenthèses, 2003, 186 p.

BRAINARD (Gabrielle), MEHTA (Rustam), MORA (Thomas), *Grand Tour*, Perspecta, 2008, n° 41, 184 p.

BRILLI (Attilio), *Quand voyager était un art : le roman du Grand Tour*, Paris, Gérard Monfort, 1995, 158 p.

COHEN (Jean-Louis), DAMISH (Hubert), *Américanisme et modernité : l'idéal américain dans l'architecture*, Paris, Flammarion, 1993, 446 p.

COHEN (Jean-Louis), *Scènes de la vie future : l'architecture européenne et la tentation de l'Amérique, 1893-1960*, Paris, Flammarion, 1995, 223 p.

GREBER (Jacques), *L'Architecture aux Etats-Unis : preuve de la force d'expression du génie français, heureuse association de qualités admirablement complémentaires, Tomes 1 & 2*, Paris, Payot, 1920, 334 p.

HERTZBERGER (Herman), *Space and the architect: lessons ins architecture 2*, Rotterdam, 010, 2000, 292 p.

J.R. CURTIS (William), *L'architecture moderne depuis 1900*, Paris, Phaidon, 2004, 736 p.

Le Corbusier et la Méditerranée, Marseille, Parenthèses, 1987.

LE CORBUSIER, *Voyage d'Orient 1910-1911 // essai de Stanislaus von Moos ; introduction de Marc Bédarida*, Paris, Ed. de La Villette, 2011, 159 p.

MENDELSON (Erich), *Amerika : livre d'images d'un architecte*, Paris, Demi-Cercle, 1992, première éd. 1926, 240 p.

NUSSAUME (Yann), *Tadao Ando*, Paris, Editions Hazan, 2009, 189p.

RAVÉREAU (André), *Le M'Zab, une leçon d'architecture*, Paris, Actes Sud, 2003, 222p.

STADLER (Hilar), *Las Vegas Studio - Images from the Archive of Robert Venturi and Denise Scott Brown*, Scheidegger and Spiess, 2009, 193 p.

VENTURI (Robert), SCOTT BROWN (Denise), IZENOUR (Steven), *L'enseignement de Las Vegas*, Wavre, Mardaga, 2007, première éd. 1984, 190 p.

Travaux de recherche.

BATTIST (Alexandra), *Les voyages forment l'architecte*, Université catholique de Louvain, 2015, 121p.

DIDELON (Valéry), *La controverse Learning from Las Vegas*, Bruxelles, Mardaga, 2011, 254 p.

LAGUARDA (Alice), *L'Envers des villes : Voyages d'architectes, inventions du monde*, Paris, Ed. Sujet/Objet, 2006, 215p.

ROBERT (Tanguy), *Résurgences: le carnet de croquis comme outil d'architecture*, directeur d'étude Ekkehart Rautenstrauch, enseignant coencadrant Xavier Fouquet, Nantes, Ecole d'architecture de Nantes, 2003, 206 p.

ZILLUR MORSHED (Adnan), *Dialectics of Vision : The Voyages of Louis I. Kahn 1950-59*, Dhaka (Bangladesh), Bangladesh University of Engineering and Technology, March, 1991.

Article en ligne:

De Montaigne à Le Clézio, l'invitation au voyage, Le magazine Littéraire, juin 2012,
<http://www.magazine-litteraire.com/actualite/montaigne-clezio-invitation-au-voyage-28-06-2012-36865>

Erasmus programme in 2011-12: the figures explained, Bruxelles, The European Commission, 2013,
http://europa.eu/rapid/press-release_MEMO-13-647_en.htm

FERNANDEZ (Bernard), *L'Homme et le voyage, une connaissance éprouvée sous le signe de la rencontre*,
<http://www.barbier-rd.nom.fr/6%20ARTICLE.QUESTIONDE.PDF>

GUEST (Bertrand), *Histoire du voyage*, 2013,
<http://www.laviedesidees.fr/Histoire-du-voyage.html>

LECLER (Stéphane), *Le regard touristique*, Alternative économique No. 271, juillet 2008,
http://www.alternatives-economiques.fr/le-regard-touristique_fr_art_735_38030.html

LECLER (Stéphane), *Tourisme pour tous !*, Alternative économique No. 271, juillet 2008,
http://www.alternatives-economiques.fr/le-regard-touristique_fr_art_735_38030.html

LECLER (Stéphane), *Une histoire du tourisme. D'un luxe de riches à un loisir de masse*, Alternative économique No. 271, juillet 2008,
http://www.alternatives-economiques.fr/une-histoire-du-tourisme--d-un-luxe-de-riches-a-un-loisir-de-masse_fr_art_735_38022.html

The Grand Tour with ANDO, Casa BRUTUS No.30, Septembre 2002, http://www.andotadao.org/grand_rome.htm

TRÉVIDIC (Bruno), *Le modèle low cost en pleine évolution*, Les Echos, novembre 2013,
http://www.lesechos.fr/05/11/2013/LesEchos/21557-066-ECH_le-modele-low-cost-en-pleine-evolution.htm

<https://voirenvrai.nantes.archi.fr/>

Filmographie:

KAHN (Nathaniel), *My Architect: A Son's Journey*, 2003

HOEHNE (Kirsten), KINDLER (Anja), *En voiture autour du monde, Les aventures de Clärenore Stinnes*, Allemagne, 2015, 52 min.

Iconographie:

Partie I

1. Itinéraire du Grand Tour
2. Istanbul, Le Corbusier, Juillet 1911
Extrait de: Le Corbusier, *Voyage d'Orient 1910-1911*
3. LOUIS KAHN: Piazza Del Campo, Sienne, 1950-51.
4. LOUIS KAHN: L'acropole, Athènes, 1950-51.
5. LOUIS KAHN: Karnak, Egypt, 1951.
6. H.W. CORBETT, *La ville future; une solution hardie du problème de circulation*, 1913.
Extrait de: J.-L. COHEN, H. DAMISH, *Américanisme et modernité : l'idéal américain dans l'architecture*, Paris, Flammarion, 1993. (p19)
7. R. CAMELOT, *Construction de Radio-City à New York*, 1932.
Extrait de: J.-L. COHEN, H. DAMISH, *Américanisme et modernité : l'idéal américain dans l'architecture*, Paris, Flammarion, 1993. (p145)
8. E. MENDELSON, *New York, Broad Street 1*, 1924.
Extrait de: E. MENDELSON, *Amerika : livre d'images d'un architecte*, Paris, Demi-Cercle, 1992, première éd. 1926. (p88)
9. Place du marché et vue sur Ghardaïa
Extrait de: R.BAUDOUÏ, P.POTIÉ, *André Ravéreau, l'atelier du désert*, Marseille, Editions Parenthèses, 2003. (p161)
10. Sur les terrasse de Ghardaïa
Extrait de: R.BAUDOUÏ, P.POTIÉ, *André Ravéreau, l'atelier du désert*, Marseille, Editions Parenthèses, 2003. (p.72)
11. Denise Scott Brown dos à Las Vegas
Extrait de: H.STADLER, *Las Vegas Studio - Images from the Archive of Robert Venturi and Denise Scott Brown*, Scheidegger and Spiess, 2009. (p139)
12. Robert Venturi face à Las Vegas
Extrait de: H.STADLER, *Las Vegas Studio - Images from the Archive of Robert Venturi and Denise Scott Brown*, Scheidegger and Spiess, 2009. (p140)

13. Photographie du bâtiment-canard
Extrait de: H.STADLER, *Las Vegas Studio - Images from the Archive of Robert Venturi and Denise Scott Brown*, Scheidegger and Spiess, 2009. (p59)
14. TADAO ANDO, Piazza San Marco, Venise
Extrait de: NUSSAUME (Yann), *Tadao Ando*, Paris, Editions Hazan, 2009. (p45)
15. TADAO ANDO, Udaipur, Inde
Extrait de: NUSSAUME (Yann), *Tadao Ando*, Paris, Editions Hazan, 2009. (p45)

Partie II

1. Photo d'Axel Söderström
Extrait de: <http://www.reinmein.info/kultur/singleview/article/weltreisende-claerenore-stinnes-zurueck-in-wiesbaden.html>
2. Erasmus en nombre
Extrait de: http://europa.eu/rapid/press-release_MEMO-13-647_en.htm
3. A-F. GUINEE, H.POTIN, *Bunabèt à Addis-Abeba*, 2002.
Extrait de: A. LAGUARDA, *L'Envers des villes : Voyages d'architectes, inventions du monde*, Paris, Ed. Sujet/Objet, 2006.
4. A-F. GUINEE, H.POTIN, *Collage photographique*, Addis-Abeba, 2002.
Extrait de: A. LAGUARDA, *Ibid.*
5. A-F. GUINEE, H.POTIN, *Ibid.*
6. T. ROBERT, Croquis du Cambodge, 2001-2002.
Extrait de: T.ROBERT, *Résurgences: le carnet de croquis comme outil d'architecture*, directeur d'étude Ekkehart Rautenstrauch, enseignant coencadrant Xavier Fouquet, Nantes, Ecole d'architecture de Nantes, 2003. (p61)
7. T. ROBERT, Croquis du Cambodge, 2001-2002.

- Extrait de: T.ROBERT, *Ibid* (p 65.)
8. T. ROBERT, Site de fouille, Cambodge, 2001-2002.
- Extrait de: T.ROBERT, *Ibid* (p 70.)
9. C. AUBOURG, Rue de Rome, 2014-2015
10. C. AUBOURG, Palais Pamphilis, Rome, 2014-2015
11. C. AUBOURG, Détail de modénature, Rome, 2014-2015
12. J. FAVREAU, Usine abandonnée en centre ville, Belfast, 2014-2015
13. M. DERVAUX, Istanbul, 2014-2015
14. F. Muller, Musée d'art japonais, Cracovie, 2014-2015
15. F. Muller, Chapel du silence, Helsinki, 2015
16. J. ROUXEL, Cerro Las Cañas, Valparaiso, 2014-2015
17. J. ROUXEL, Île de Paques, Chilli, 2014-2015
18. H. LECORRE, Curitiba, Brésil, 2014-2015
19. S. VIVENT, Femme fumant son cigare, Thaïlande, 2014-2015
20. J. FAVREAU, Maquette du rendu final, Belfast, 2014-2015

Partie III

1. Carte du site «Voir en Vrai»
2. LE CORBUSIER, silhouette d'Istanbul, 1911
- Extrait de: Le Corbusier, Voyage d'Orient 1910-1911 (p120)
3. LE CORBUSIER, mosquée du sultan Selim, Istanbul, 1911
- Extrait de: Le Corbusier, Voyage d'Orient 1910-1911 (p140)
4. LE CORBUSIER, mosquée Süleymaniye, Istanbul, 1911
- Extrait de: Le Corbusier, Voyage d'Orient 1910-1911 (p140)
5. LOUIS KAHN, Piazza del Campo, Sienne, 1951
6. LOUIS KAHN, Temple of Khons, Karnak, Egypt 1951.
7. LOUIS KAHN, Pyramide, Egypt 1951.
8. LE CORBUSIER, L'Acropole, Athènes, 1911.
- Extrait de: A. ZILLUR MORSHED, *Dialectics of Vision : The Voyages of Louis I. Kahn 1950-59*, Dhaka (Bangladesh), Bangladesh University of Engineering and Technology, March, 1991. (p61)
9. LOUIS KAHN, L'Acropole, Athènes, 1951.
- Extrait de: A. ZILLUR MORSHED, *Dialectics of Vision : The Voyages of Louis I. Kahn 1950-59*, Dhaka (Bangladesh), Bangladesh University of Engineering and Technology, March, 1991. (p60)
10. F. MULLER, Maisons traditionnelles, Zakopane, Pologne, 2014.
11. F. MULLER, Détails des chaises d'Alvar Aalto, Helsinki, 2015.
12. F. MULLER, Ensemble de croquis, Riga, 2015.
13. C. AUBOURG, Ambiance d'une rue, Athènes, 2014-2015.
14. C. AUBOURG, Acropole, Athènes, 2014-2015.

15. C. AUBOURG, Nauplie, Grèce, 2014-2015.
16. F. MULLER, Voûtes d'église, 2014-2015.
17. LES VENTURI, Vue de l'habitable de la voiture, Las Vegas, 1968.
- Extrait de: H.STADLER, *Las Vegas Studio - Images from the Archive of Robert Venturi and Denise Scott Brown*, Scheidegger and Spiess, 2009. (p85)
18. LES VENTURI, Vue de l'habitable de la voiture, Las Vegas, 1968.
- Extrait de: H.STADLER, *Las Vegas Studio - Images from the Archive of Robert Venturi and Denise Scott Brown*, Scheidegger and Spiess, 2009. (p185)
19. LES VENTURI, Vue aérienne d'un parking, Las Vegas, 1968.
- Extrait de: H.STADLER, *Las Vegas Studio - Images from the Archive of Robert Venturi and Denise Scott Brown*, Scheidegger and Spiess, 2009. (p44)
20. E. MENDELSON, *New York, vue vers le haut*, 1924.
- Extrait de: E. MENDELSON, *Amerika : livre d'images d'un architecte*, Paris, Demi-Cercle, 1992, première éd. 1926. (p17)
21. E. MENDELSON, *New York Times Square et 43e rue*, 1924.
- Extrait de: E. MENDELSON, *Amerika : livre d'images d'un architecte*, Paris, Demi-Cercle, 1992, première éd. 1926. (p45)
22. E. MENDELSON, *New York, 5e Avenue*, 1924
- Extrait de: E. MENDELSON, *Amerika : livre d'images d'un architecte*, Paris, Demi-Cercle, 1992, première éd. 1926. (p30-37)
23. E. MENDELSON, *New York*, 1924.
- Extrait de: E. MENDELSON, *Amerika : livre d'images d'un architecte*, Paris, Demi-Cercle, 1992, première éd. 1926. (p77)
24. LES VENTURI, *Le Las Vegas de Nollis*, 1968.
- Extrait de: R. VENTURI, D. SCOTT BROWN, S. IZENOUR, *L'enseignement de Las Vegas*, Wavre, Mardaga, 2007, première éd. 1984. (p34)
25. A. RAVÉREAU, *En station assise, dans l'habitation du M'Zab comme dans celle d'Europe, le regard se trouve à la même distance du plafond*.
- Extrait de: A. RAVÉREAU, *Le M'Zab, une leçon d'architecture*, Paris, Actes Sud, 2003. (p172)
26. «La maison de verre» de Philippe Jonhson, Connecticut, 1949.
- Extrait de: T. T.ROBERT, *Résurgences: le carnet de croquis comme outil d'architecture*, directeur d'étude Ekkehart Rautenstrauch, enseignant coencadrant Xavier Fouquet, Nantes, Ecole d'architecture de Nantes, 2003. (p84)
27. T. ROBERT, *Abri*, Cambodge, 2002.
- Extrait de: T. ROBERT, *Ibid*(p84)

28. T. ROBERT, *Maquette d'étude, 2003*

Extrait de: T. ROBERT (TANGUI), *Ibid*(p96)

29. T. ROBERT, *Détails, 2003*

Extrait de: T. ROBERT (TANGUI), *Ibid.* (p97)

30. T. ROBERT, *Maquette d'étude, 2003*

Extrait de: T. ROBERT (TANGUI), *Ibid.* (p96)

31. T. ROBERT, *Maquette d'étude, 2003*

Extrait de: T. ROBERT (TANGUI), *Ibid.* (p119)

32 & 33. T. ROBERT, *Maquette d'étude, 2003*

Extrait de: T. ROBERT (TANGUI), *Ibid.* (p121)

34. T. ROBERT, *Croquis du Cambodge, 2001-2002.*

Extrait de: T. ROBERT (TANGUI), *Ibid.* (p50-51)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Itinéraires racontés

Carnet d'entretiens d'enseignants et étudiants nantais.

Ce carnet d'entretiens présente les récits de voyage collectés tout au long de cette année de recherche auprès d'enseignants et d'étudiants nantais. Il retranscrit ainsi une dizaine d'expériences de voyages vécues aux quatre coins du monde entre 1995 et aujourd'hui.

Ces histoires singulières ont permis de construire une réflexion répondant aux problématiques contemporaines du voyage dans la formation d'architecte. Se détachant des faits historiques, ces récits apportent au discours une dimension pleine d'humanité.



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Voyages d'architectes.

Carnet d'entretiens d'enseignants et d'étudiants de
l'école d'architecture de Nantes.

couverture

#1,2,3,4,5. The Mirror Suitcase Man (Berlin series) , 2004.

#1,2,3. The Mirror Suitcase Man (Lisbon series), 2005.

Architecture contemporaine : cultures / pratiques / critiques.

Marie-Paule Halgand (DE1)

Voyages d'architectes.

Carnet d'entretiens d'enseignants et d'étudiants de
l'école d'architecture de Nantes.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Un recueil d'expériences

Ce recueil présente l'ensemble des entretiens effectués dans le cadre de mon mémoire auprès de trois enseignants et de huit étudiants de l'école d'architecture de Nantes. Ces derniers ne se sont pas déroulés de manière linéaire, mais selon les disponibilités de chacun au cours de cette année universitaire. Ce temps long a permis de venir apporter des modifications aux questionnaires qui me servaient de guide suivant l'évolution de mon mémoire. Ces échanges ont pris la forme d'entrevues semi-directives permettant de garder un maximum de liberté pour faire émerger les particularités de chaque expérience de voyage.

Le carnet d'entretiens se divise en deux parties distinctes qui séparent les expériences de voyage des enseignants de celles des étudiants. Les entretiens des enseignants font référence aux voyages qu'ils ont effectués lorsqu'ils étaient étudiants ou jeunes diplômés. Ces derniers entrepris entre 1995 et 2002 s'ancrent dans des lieux très fragmentés à travers quatre continents différents : l'Europe, l'Amérique du Nord, l'Asie et l'Afrique.

Quant aux interviews des étudiants, ils abordaient leur année passée en Erasmus ou leur expérience de stage à l'étranger. La temporalité de ces récits se condense en une année et demie : de juillet 2014 à janvier 2016. J'ai choisi pour cette partie d'interroger des étudiants partis vers des destinations réparties à travers le monde pour avoir des retours d'expériences les plus variés possible.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Carnet I expériences enseignantes.



1. BETTINA HORSCH

Toulouse
// 1995-96
New York
// 1997

Entre la France et l'Amérique

Bonjour. Je fais mon mémoire de master sur l'importance des voyages dans la formation d'architecte et Marie-Paule m'a parlé brièvement de votre échange avec les États-Unis lors de vos études.

Alors non, je suis allée en stage à Toulouse et je me suis rendue quelques fois aux États-Unis pour mon sujet de fin d'études. C'était sur la construction en fer de fonte à New York dans les années 1850-1900. C'est pour ça que je me suis rendue plusieurs fois là-bas.

D'accord. Du coup, on peut parler des deux expériences, car ce sont deux expériences un peu parallèles, ça peut être intéressant.

Oui, bien sûr.

Vous avez fait vos études en Allemagne et votre année d'échange était en France, à Toulouse ?

Voilà, sachant que c'était un stage, ce n'était pas un séjour

à l'école d'architecture de Toulouse. C'était un stage de quatre mois si je me souviens bien et c'était l'équivalent du master 1. Oui voilà, c'est ça, premier semestre de master 1 je crois que c'était...

D'accord et c'était en agence d'architecture ?

Oui, donc j'étais dans une agence d'architecture qui s'appelle Cardete Huet à Toulouse, qui est une agence d'une belle taille. Il y avait à l'époque une vingtaine d'employés à peu près. Ils faisaient des projets de bâtiments publics. Ils travaillaient à l'époque sur le projet de l'aéroport d'Agnac, sur des équipements de loisir... C'était plutôt des bâtiments publics, un tout petit peu de logements individuels et collectifs aussi.

D'accord. C'était commun pour une étudiante de partir ? Parce que par exemple, aujourd'hui on est encouragé à faire des études ou des

stages à l'étranger, mais quand vous étiez étudiante, beaucoup de monde faisait cette démarche ?

Ah bah j'ai dû être une des seules de ma promo qui est allée à l'étranger. On était soixante-dix dans la promo et je ne pense pas que les autres étudiants aient fait un séjour Erasmus ou un séjour d'étude ou de stage à l'étranger.

C'était pas valorisé encore ?

Bah c'était pas connu encore à l'époque. C'était en 80... Je suis partie en 95 ou 96 (...) Un des deux. Ça devait être en 95 puisque j'ai tenu mon diplôme en 97. D'octobre 95 jusqu'à mars 96.

Oui donc le stage s'est chevauché sur les deux années. Les démarches étaient faciles ?

À l'époque, j'avais même pas connaissance du programme Erasmus. C'est un peu par hasard que j'ai su ça je ne me rappelle plus d'ailleurs comment.

Moi je voulais aller à l'étranger ça c'était sûr. J'aurais pu le faire sans bourse, mais j'ai eu connaissance qu'il y avait ce programme-là. Donc j'ai eu une bourse de quelques Deutsche Marks à l'époque qui m'a permis quand même de bien survivre. L'indemnité de stage n'était pas très élevée. À l'époque, c'était encore en Francs.

Comme c'était un stage, je postulais auprès de plusieurs agences. J'ai postulé donc auprès de dix agences et il y a une seule agence qui m'a répondu favorablement et c'était cette agence-là. Elle avait eu un autre stagiaire allemand juste avant avec lequel ils ont eu une bonne expérience et donc ils ont sûrement souhaité renouveler cette expérience-là.

Donc voilà, j'avais un contrat avec cette agence. Un contrat de stage qui était déjà très encadré comme on le connaît aujourd'hui, mais il n'y avait pas de convention avec l'université.

Mais pourquoi avez-vous eu envie de partir à l'étranger ?

J'ai toujours été très attirée par l'étranger !

C'est dans votre tempérament ?

Oui, oui, c'est mon tempérament sans doute. Je voulais aller en France, France ou États-Unis d'ailleurs. Parce que quelques années avant, en 90, j'ai passé un an aux États-Unis comme jeune fille au pair. J'avais aussi postulé là-bas, mais personne ne m'avait retenu.

C'était plus pour l'expérience de l'étranger qu'autre chose en fait ?

Oui. J'avais quand même ciblé ces deux pays-là. La France parce que j'avais connaissance un peu de la langue. J'avais pris comme beaucoup d'élèves, le français en deuxième langue. Et bon, on a passé toutes nos vacances d'été avec mes parents en France. Mes parents étaient très francophiles. Donc en Europe c'était sûr que c'était la France, mais j'avais aussi postulé aux États-Unis.

D'accord. Et même si au final vous n'étiez pas partie dans le but d'apprendre vraiment de nouvelles méthodes en allant à l'étranger, ça vous a quand même apporté des choses. Pour votre culture architecturale, ça vous a-t-il ouvert sur des choses un peu différentes ? En bien comme en mal bien sûr.

Oui oui ça m'a ouvert dans ce sens-là aussi. Enfin pas trop dans l'agence, car c'était un peu redondant ce que j'ai fait chez eux. Mais bien sûr, l'ouverture architecturale à Toulouse même et dans les environs était intéressante. J'ai fait beaucoup de visites autour, des abbayes, de l'architecture vernaculaire, un peu de contemporain aussi. Dans ce sens-là c'était une vraie ouverture et aussi une ouverture à d'autres cultures parce que dans l'agence où je travaillais, il y avait des iraniens avec qui j'ai noué contact. Et c'est ça aussi qui m'a ouvert à d'autres cultures que jusque-là, je n'avais pas trop appréhendées. Sachant que j'avais fait un cours d'architecture musulmane à ma fac juste avant.

Bon l'agence c'était moins intéressant même si c'était une grosse agence très connue. J'ai le souvenir d'avoir gratté, je sais pas, une vingtaine de fois les gradins du stade de Toulouse, parce qu'il fallait à chaque fois refaire les gradins. Comme ci, comme ça, après le passage du pompier, du pompier ou de l'agent de la commission de sécurité, il fallait encore changer des trucs. Et c'était à chaque fois moi qui devais faire ces modifications sur un plan immense sur papier calque. À

l'époque il n'y avait pas encore l'assistance par informatique. Oh quelle horreur!! Gratte, gratte, je m'en rappelle encore!

Autrement j'ai travaillé sur une maison individuelle, j'ai pu rencontrer les clients, donc ça, c'était plus intéressant.

Peut-être, ce qui a été le plus intéressant, c'était le travail que j'ai pu faire en autonomie sur ordinateur. C'était aussi intéressant parce que l'agence jusque-là travaillait uniquement sur calque de manière traditionnelle. Ils avaient acheté un premier ordinateur avec Autocad dessus et comme j'avais suivi, comme vous ici à Nantes, des cours sur Autocad à mon école en Allemagne, j'avais une longueur d'avance sur eux. Je ne sais plus sur quelles typologies de bâtiments j'ai travaillé. Mais en ce sens, c'était quand même intéressant d'approfondir un petit peu l'apprentissage de ces nouveaux outils. Voilà, qu'est-ce que j'ai fait d'autre...

Vous étiez de quelle école en Allemagne, de quelle ville?

De Sarrebruck. L'école de Sarrebruck, près de la frontière avec la France.

Et c'est cette expérience qui vous a donné envie de travailler en France aujourd'hui?

Non non, c'est des raisons personnelles qui m'ont fait venir travailler en France, et ce beaucoup plus tard, car j'avais déjà 32 ans quand je suis venue en France. Donc j'ai terminé mon parcours en Allemagne, j'ai ensuite trouvé un premier travail en Allemagne dans un organisme de la promotion du bois dans la construction. Et c'est plus tard que je suis venue en France, les raisons n'ayant rien à voir avec l'architecture ou le stage.

Et du coup quand vous êtes parti à New York, c'était pour un sujet plus théorique?

Oui voilà. C'était mon sujet de fin d'études qui pouvait être un sujet théorique, une sorte de mémoire de recherche comme vous faites actuellement, ou un projet architectural ou d'urbanisme. J'avais choisi le projet de recherche et après l'entretien avec le professeur qui m'encadrerait, il m'a suggéré que.

Enfin, je voulais que le sujet soit à New York parce que

j'ai vécu là-bas pendant un an et ma première idée était de travailler sur l'Empire State Building. Et là, il m'a dit :

« Non c'est compliqué, il y a tellement de littérature déjà. Vous aurez du mal à trouver un réel sujet de recherche ».

Et c'est lui qui m'a orienté vers l'architecture en fer de fonte à partir des années 1850 jusqu'au XX^e siècle à peu près. Donc je parlais de New York, de l'école de Chicago et des constructions plus massives.

C'est pour ça que vous vous êtes rendu sur place?

Oui, j'y suis allée plusieurs fois. J'ai travaillé dans la bibliothèque absolument fantastique de la Columbia University. C'est une très grosse université de New York qui a un département d'architecture, avec une bibliothèque phénoménale. C'est vraiment phénoménal, la taille de la bibliothèque et les livres que l'on peut y trouver... Donc voilà, je m'y rendais régulièrement pour consulter les livres, je faisais quelques entretiens avec les auteurs des livres que j'avais pu consulter. Et après je suis revenue et j'ai poursuivi mon travail en Allemagne.

Combien de temps a duré ce travail de mémoire?

Alors c'est une très bonne question. Ça devait durer minimum six mois, oui je dirais de six à huit mois.

D'accord, un ou deux semestres en faite.

Oui c'est ça. C'était censé être sur un semestre, mais j'avais dû allonger un tout petit peu pour approfondir certaines questions.

Et ces différentes expériences à l'étranger ont eu une valeur formatrice dans votre cursus?

À bah oui complètement. Dans mon cursus personnel, ça, c'est clair et net. C'était plus d'ailleurs le premier séjour aux États-Unis qui m'a le plus marqué, je pense. Au niveau du développement personnel; la première fois sans les parents, découvrir une nouvelle culture même si on pense que l'on est très proche des américains. C'était complètement autre chose!

Vous avez voyagé?

Pas aux États-Unis non...

Mais vous avez peut-être voyagé un peu en Europe ?

Oui oui j'ai voyagé par contre. Quand j'étais plus petite, avec mes parents, on a vécu en Afrique une dizaine d'années.

A oui, ça doit être encore très très différent ! Vous avez vécu combien de temps là-bas ?

Alors c'était une dizaine d'années, mais on a fait plusieurs pays. Le premier, j'ai plus beaucoup de souvenirs, car j'étais toute petite. C'était la Mauritanie pendant cinq ans. Ensuite c'était le Kenya pendant trois ans, de l'école primaire jusqu'au début collège pendant trois ans, et enfin le Sénégal à la fin de mon collège pour deux ans.

Bon... En tout cas, l'année aux États-Unis ça m'a vraiment marqué jusqu'à aujourd'hui. C'était vraiment une année (...). Enfin, je pense, jusqu'à aujourd'hui, l'année la plus importante de ma vie. C'est ces nouvelles rencontres, une nouvelle famille, des choses que je ne comprenais pas et puis la langue aussi, que j'ai bien apprise là-bas.

L'année à Toulouse, enfin ces quatre mois, c'était bien aussi, mais c'était plus court, plus ramassé, alors c'était encore une autre expérience. Le travail avec des rapports entre collègues que je sentais plus hiérarchiques. Parce que je faisais beaucoup de stages en agence d'architecture pendant mes études en Allemagne pour gagner un peu d'argent et me faire de l'expérience aussi. En Allemagne les relations étaient plus directes, enfin plus horizontales qu'à Toulouse où j'étais vraiment dans la situation du stagiaire. J'étais là pour apprendre, mais pour l'architecture c'était peut-être moins intéressant. Les tâches que je faisais n'étaient pas super intéressantes, notamment quand je repense au grattage des gradins du stade...

Oui, vous aviez plus le rôle de petite main...

Oui. Comme l'idée que certains étudiants peuvent se faire du stage ici aussi sans doute. Cette expérience ne m'a pas donné envie de, comment dire, de revenir travailler en France. Enfin bon, le premier objectif c'était de terminer mes études. Mais d'un point de vue architectural, ça m'a moins inspiré.

Aussi peut-être parce qu'à l'époque, j'étais déjà tourné

vers la construction écologique. Donc pendant mes études, je cherchais un peu des stages, des expériences, dans ce sens-là. Mais il n'y avait pas beaucoup d'agences qui développaient ça. Et bon, j'ai dû être un peu déçue par le fait que chez eux, c'était tout sauf (...). Enfin, c'est un peu brusque ce que je vais dire, mais l'écologie dans les années 95 en France, c'était pas encore ça. Donc oui, peu d'intégration dans l'environnement, peu de réflexion sur l'impact du bâtiment, enfin toutes ces choses auxquelles on pense beaucoup plus aujourd'hui. Donc c'était peut-être pour ça aussi que cette expérience-là ne m'a pas (...) comment dire, forgé une culture spécifique. C'est plus le projet de fin d'études qui a joué ce rôle.

Lorsque vous vous êtes rendue à New York ?

Oui. J'ai du faire deux ou trois allés-retour. C'était un sujet qui me fascinait parce que c'était historique et c'était dans l'environnement dans lequel j'ai vécu pendant un an et qui m'a beaucoup marqué. Au début du sujet je me suis dit :

« Tiens, fer de fonte... »

J'étais plus attirée par le bois et non par le fer ou l'acier. Mais au fur et à mesure de mes recherches, j'ai vraiment apprécié travailler sur ce sujet.

Avec l'expérience que vous avez eue à l'étranger, vous trouvez ça vraiment important de partir pendant une année ? Vous le recommandez aux élèves ?

Ah oui, oui ça c'est clair et net. J'encourage les étudiants à faire cette expérience-là. Même si pour moi, la partie la plus importante là-dedans, c'est la partie du développement personnel, la rencontre avec d'autres cultures, apprendre une autre langue, car cela est utile tout au long de la vie (...). Et aussi bien sûr, pour l'expérience, l'appréhension d'un autre type d'architecture. Mais pour moi, c'est peut-être même en deuxième position. C'est avant tout un développement personnel qu'il faut encourager, et c'est pour ça, je pense, que ça serait bien le rendre obligatoire pour tous les étudiants.

Mais ils pensaient le faire, non ?

Oui oui. C'est en cours de discussion au conseil des études,

mais bon, après ça pose tout un tas de questions d'un point de vue économique, car les bourses ne vont peut-être pas couvrir tous les frais pour les étudiants.

Après cela dépend si ça change, mais j'ai fait mon Erasmus à Cracovie et j'avais demandé à mes parents de ne pas m'aider financièrement et les bourses suffisaient. Bon après le niveau de vie est moins cher en Pologne qu'en Irlande ou dans d'autres destinations. Mais au contraire, c'est aussi ça qui oriente nos choix et parfois ça permet de découvrir des pays, des villes auxquels on n'aurait jamais pensé de premiers abords.

Au final la question que l'on se pose ici c'est vraiment ce que cela peut apporter au niveau des études. Bon, il y a certains étudiants qui jouent le jeu et qui bossent comme à Nantes, mais d'autres, on le sait bien, ils ne font pas grand-chose. Ils valident avec peine leurs enseignements et l'objectif est plus de voyager dans le pays, de rencontrer des gens, de faire la fête... Du coup une année en moins dans l'apprentissage de l'architecture.

Après je pense que cette expérience nous a tous fait mûrir, même si on a pris de la distance par rapport aux études pour certains. Par exemple, moi j'avais choisi de plus charger le premier semestre pour avoir un deuxième semestre plus léger. Et au final, le fait de découvrir autre chose, de moins travailler, d'être moins stressée par mon travail d'étudiante (...). Cela m'a au contraire, conforté dans le choix de mes études, au-delà peut-être d'un apprentissage aussi poussé qu'à Nantes. Ça a vraiment été la maturation par rapport à ce choix-là que cette année m'a apporté et que je pense je n'aurais pas pu trouver à Nantes...

Maturité, c'est le mot que je cherchais. Oui, je suis d'accord. Pour moi, c'est avant tout un vrai développement personnel que cette expérience peut apporter au-delà d'un savoir architectural. Et au final, je pense que ça se ressent dans l'architecture aussi, car tout est lié.

2. MAËLLE TESSIER

Barcelone (Espagne)

// 1999-2000

Angkor Thom (Cambodge)

// 2001 // 2002

Au détour de l'Asie

Bonjour, alors je fais mon mémoire de master sur l'importance du voyage dans la formation d'architecte et Marie-Paule m'a dit que vous étiez partie à Madrid pendant vos études ?

Alors pas à Madrid non, mais on est parti à Barcelone. Je dis « on » parce qu'on est parti avec Tanguy tous les deux. On s'est suivi. Alors j'ai fait mes trois ans à Nantes et puis j'ai candidaté pour partir en Erasmus. Comme aujourd'hui, il y avait déjà pas mal de destinations à l'époque. Donc je suis partie un an à Barcelone pour ma quatrième année.

C'était déjà le système LMD ?

Non. Alors c'était un DEFA au bout de deux ans et après on avait quatre ans d'études donc c'était BAC+6 et là je suis partie pour ma quatrième année.

Et du coup il n'y avait pas d'équivalence de diplôme ?



Ah oui, non non c'était pas compliqué du tout. C'était avec le programme Erasmus comme aujourd'hui. Il fallait candidater auprès de l'école de Nantes et une fois que tu étais sélectionné, que tu avais ta destination tu peux avoir les bourses Erasmus, tu sais dans quelle école tu arrives...

Il n'y avait aucune complexité. La complexité c'était de débarquer là-bas, de trouver un logement... Enfin des choses du quotidien. Mais après l'inscription à l'école San Pouya Del Caldes et non pas l'école polytechnique de Barcelone, c'était plus simple. Les cours étaient encore en castillan, car aujourd'hui les cours sont en catalan donc ça aurait pu être la chose plus complexe et non. En plus, c'était une super école !

C'était en quelle année ?

Alors moi je suis partie en 1999. De septembre 99 à juillet 2000.

Et du coup, vous étiez entre étudiants étrangers ou vous étiez mélangés avec les espagnols ?

Non pas du tout, ça, c'était super! Les espagnols et les autres Erasmus étaient ensemble. Alors c'est un peu lointain, mais bon c'était des semestres déjà à l'époque, ce qui n'était pas forcément le cas à Nantes. On avait un studio de projet et une option théorique, c'est tout. Alors le projet plus une option, donc en fait on a bossé à fond le projet et en même temps on avait un temps libre incroyable. Ça a été une année extraordinaire et Barcelone c'est une ville fantastique en plus.

On est parti aussi au Maroc avec l'école parce qu'il y avait des voyages organisés par l'école pour les étudiants. Donc on est parti dix jours au Maroc. Et puis en plus on avait un combi Volkswagen alors on a voyagé dans toute l'Espagne, les Baléares... Enfin voilà, c'était le voyage dans le voyage.

Oui, c'est ça qui est aussi intéressant. Nous on a voyagé un peu en Europe de l'Est quand nous étions en Pologne. Et vos options de projet étaient intéressantes? L'enseignement était très différent de celui de Nantes?

Oui, pas du tout pareil. Bon c'est un peu lointain, mais on a eu des gens comme Josep Lluís Mateo, je sais pas si tu connais. Enfin si tu veux c'est sûr que ça marque toujours énormément pour moi un voyage. Et notamment les architectes espagnols toujours aujourd'hui, ont une tradition dans la manière de concevoir très forte. Et là, alors j'ai pas forcément tous les souvenirs des enseignants que j'ai eus, mais, j'ai eu des enseignants-praticiens qui étaient très intéressants et pertinents avec des sujets très contextuels.

J'ai eu aussi des cours notamment d'histoire de l'art avec un historien, alors j'ai pas retrouvé son nom, mais c'était un historien assez fantastique qui connaissait très bien un architecte catalan qui s'appelait Juan Navarro Baldeweg. Bref, un mec qui était féru d'art qui nous a montré son appart à Barcelone. En fait, c'était surtout des rencontres avec ces personnes qui ont été assez importantes.

Ça a été très marquant. Alors même si les études à Nantes étaient très intéressantes et que j'ai tout de suite accroché dans ces études-là, en Espagne c'était des événements et des

rencontres d'architectes très marquantes quoi. Et puis les autres étudiants forcément ...

Quand L'Auberge espagnole de Cédric Klapisch est sorti, on avait un peu l'impression de voir notre vie là-bas. Parce qu'on était dans un appart à huit, c'est une année de fête, une année de vie. C'est une énorme liberté, mais tout en apprenant énormément en archi aussi. Et puis Barcelone est une ville formidable, je sais pas si tu connais un peu. C'est éclectique. Il y a le plan très carré de Cerda, un centre historique très ancien et puis des choses très contemporaines. Il y avait une espèce de dynamisme incroyable au niveau du cinéma, plein plein de choses. Eh oui, ça éveille à la curiosité et c'est le goût au voyage que tu prends aussi. J'avais aussi voyagé avec mes parents pas très loin, mais c'était un truc qu'on faisait.

Et alors là avec Barcelone, c'est parti. Parce qu'en plus on n'est pas rentré à Nantes. Tu connais peut-être la suite de l'histoire via MPH?

Ah non, non. Du tout.

Ah! Tu connais pas la suite de l'histoire! C'est qu'après cette année, on n'avait pas du tout envie de rentrer à Nantes! Et il se trouve qu'à l'époque, enseignait à Nantes, Jacques Gaucher qui était architecte, mais surtout qui était spécialiste de l'hindouisme et de l'habitat traditionnel khmer. Et donc à l'époque, il faisait des fouilles au Cambodge donc rien à voir avec Barcelone. Mais il se trouve que très peu de temps avant de rentrer on avait reçu comme tous les étudiants un courrier disant que pour la mission de l'année prochaine ils cherchaient des étudiants pour partir. Donc on rentrait en juin 2000 et ils cherchaient pour janvier 2001 au moins trois étudiants pour partir faire des fouilles pendant quatre à cinq mois à Angkor Thom. Donc on a candidaté un peu en charrette puisque les oraux étaient début juillet et l'on a été pris tous les deux.

Donc voilà, septembre on l'a fait comme tout le monde à l'école de Nantes. On était en cinquième année et le cursus était en six ans. Donc on a fait un studio de projet et en janvier on est parti en Asie pour rentrer l'été suivant, en juillet. On a fait quatre mois et demi de mission là-bas puis on a voyagé au Vietnam, et en Asie du sud-est. On est reparti l'année d'après, car ça s'était très bien passé avec Jacques Gaucher et ils nous

ont demandé si l'on voulait repartir. Avec lui, c'était encore une rencontre incroyable.

Au même endroit, en Asie aussi ?

Oui, au même endroit. Si tu veux, comme il y a une grosse saison de pluie là-bas, tu travailles pendant la saison sèche. Donc tu ne travailles pas de juillet à novembre, tu peux pas travailler. Donc on est revenu à Nantes été 2001. On aurait dû enquiller, car notre semestre était validé, mais le deuxième voyage était libre donc on a fait notre stage et on a reculé d'un an notre diplôme, on a pris une année de plus. Je dis toujours « on », mais on s'est vraiment suivi avec Tangui.

Vous êtes revenu facilement à Nantes après cette expérience ?

Oui. Par contre l'Asie on y est tout le temps retourné. En tout cas pour nous le voyage dans notre histoire, c'est important. Enfin l'Espagne on s'y sent super bien, super à l'aise et clairement, l'Asie du Sud-est aussi. Ça nous a marqué et pendant longtemps, l'Asie du Sud-est et le reste de l'Asie aussi on n'y a pas mal voyagé. On était un peu « les rois du pétrole », tu es étudiant, tu as des bourses, t'arrives là-bas le billet est payé. Alors que tu n'aurais jamais eu les moyens étant étudiant. Et par contre, dès qu'on a commencé à travailler en agence, dès qu'on pouvait on s'est rebarré en Asie quoi.

Mais plus sous forme de vacances pour le coup ?

Ah oui, trois-quatre semaines. Si ce n'est que Tangui aujourd'hui est artiste plasticien et il fait énormément d'expos empreintes d'Asie. Toujours.

Ça l'a vraiment marqué ? Même au sein de sa profession ?

Oui, surtout que lui son diplôme d'archi était lié au carnet de voyage comme outil de conception architecturale. Donc si tu veux, tu peux éventuellement l'interroger. Mais pour lui c'est même intrinsèque, la notion de voyage qui a jalonné ses études. Il en a fait son diplôme et après il a travaillé en agence d'archi, mais il a toujours dessiné beaucoup et fait des expos de manière ponctuelle. En ce moment il travaille avec nous deux-trois jours semaine et le reste du temps il a une activité

d'artiste plasticien et ses expos sont énormément empreintes de voyages.

MPH m'avait parlé de Barcelone, mais je découvre plein de choses en fait !

Ah bah oui ! Pourtant elle le sait, car à l'époque elle enseignait à Phnom Pah. Et comme on était à Siem Réap, une fois nous sommes allés la voir.

J'ai tendance à idéaliser ce voyage, mais le travail était quand même super dur. Il faisait 40 degrés on était dans la forêt. Des fois, on partait un peu la boule au ventre de bosser comme ça ! Mais c'est des expériences qui te façonnent, c'est évident !

Aujourd'hui vous avez un travail plus classique, mais vous sentez la différence dans votre manière de travailler après ces voyages ?

Alors moi je dis toujours que les choses ne sont jamais littérales. C'est-à-dire que ce n'est jamais applicable directement. Mais tout ce qui constitue nos expériences de fait ça te façonne, ça te donne envie d'être curieux, ça donne envie de plein de choses. Après évidemment je suis pas capable de dire en quoi ça influence mon activité professionnelle aujourd'hui. J'ai deux activités : celle d'enseignante et celle d'architecte-praticienne. Et je pense que même en tant qu'enseignante, parce que pour moi le voyage c'est aussi juste à côté, c'est aussi savoir ouvrir les yeux sur ce qui nous entoure. C'est plus là-dedans. Et puis peut-être dans ma manière d'articuler pas mal de choses, ma passion de ce métier, tout ça. Tu vois de la même manière, j'ai fini par passer mon diplôme et j'ai enchaîné sur une thèse. On m'a souvent demandé si cette thèse avait eu des répercussions directes sur ma pratique, mais je peux pas dire, je peux pas les quantifier. Mais bien sûr que oui, dans le rapport aux matériaux, à la matière, à la manière dont on travaille nos projets. Évidemment c'est empreint de choses qu'on a aimées, qui font partir de nous et enfin voilà.

C'est plus de l'ordre du ressenti et du sensible.

Oui c'est sûr et on en fait encore référence. On a livré il y a pas très longtemps une opération de logements à Mauves

en brique, très travaillée au niveau de la matérialité. On est en clôture moucharabîé et le motif a été en effet en référence à nos photos de voyage. Il y a des rapports aux choses qui nous ont saisis. Après tu ne calques jamais des motifs qui viennent d'ailleurs ici aussi non plus.

Oui bien sûr, mais je pense que c'est de l'ordre de l'imaginaire plutôt.

Ah c'est sûr! La question de l'imaginaire pour moi c'est décisif. La question de l'imagination, je dis ça aux étudiants :

« Votre vécu, votre expérience, l'imaginaire que vous allez constituer petit à petit, c'est ça le terreau, l'essence de votre projet et aussi de votre métier ».

D'accord et ces deux expériences ont la même valeur l'une que l'autre?

Ah oui oui, car elles ont autant de valeur l'une que l'autre. Et puis ce virus -là, on l'a pris aussi en Espagne. On n'avait pas du tout envie de revenir. Pourtant maintenant on est bien ici, on n'a pas du tout envie de vivre à l'étranger, de s'expatrier, de travailler dans des grandes agences à l'étranger. La question de l'ancrage est importante pour nous. Alors tu vois Tanguy a fait son diplôme sur le carnet de voyage comme outil de conception et moi je l'ai fait sur la question de l'archi et de la littérature, mais en partant de villes que j'avais parcourues pendant mes études. Il y avait Mexico, Nantes, Lisbonne, Hanoï, Siem Réap et Barcelone. Tu vois mon diplôme a aussi cet aspect-là des voyages pendant nos études même si c'est des échelles de voyage très différentes. Entre deux semaines à Hanoï, un an à Barcelone, etc. On était très libre, c'était pas mal.

Vous le conseillez à vos étudiants de partir un temps à l'étranger?

Oui je le conseille grandement ça c'est sûr. Alors c'est marrant, on en parle en ce moment, car on est en train de refaire la maquette pédagogique de l'école. Un moment se posait la question de rendre obligatoire l'expérience à l'étranger. Pour moi, surtout pas. Je pense qu'on chemine tous différemment et voyagerons plus tard ou avant ou jamais. Mais je pense que ça doit rester un choix personnel, faut surtout pas l'obliger. Moi j'aurais tendance à le conseiller, à dire que

c'est une expérience fabuleuse, mais que c'est surtout pas un modèle à calquer. Nous on a suivi notre intuition, ça n'a jamais été calculé. On n'a pas fait de plan de carrière, on avait envie de le faire à ce moment-là. Moi je ne suis pas du tout d'accord que ça devienne obligatoire. Et puis en quatrième année, il y a 60 % des étudiants si ce n'est plus qui s'en vont. Donc c'est conséquent et les autres font d'autres choix. Faut que ça reste une vraie liberté.

Après ça pose la question de la durée. Ça peut-être un semestre ou un an on sait pas parce qu'on a des problèmes de temporalité. Parce qu'on nous a dit qu'en master vous avez trop de choses et du coup on se disait ceux qui partent c'est pas plus que six mois, mais je pense qu'un an c'est plutôt pas mal quand même...

C'est vrai qu'une année c'est une expérience formidable. Ça permet de voir la ville sous toutes ses facettes. Nous à Cracovie, la ville s'est métamorphosée entre le premier semestre et le deuxième semestre. Ça permet aussi d'avoir plus de choix pour les options aussi.

Et puis en plus je pense qu'il faut du temps pour s'adapter. Alors oui ça a été assez dur de revenir pour nous. On se sentait, pas très longtemps, mais un peu décalé. Il y a toujours eu ce temps d'adaptation. Surtout quand on est revenu d'Asie. C'est peut-être ce qui a fait que l'on ne s'est pas orienté vers une vie d'expat. Ça aurait pu pourtant, surtout avec l'Asie, on aurait pu dire « tient on part dans cette histoire-là ». Mais en fait c'est pas quelque chose qui nous a attiré. Au Cambodge on a rencontré pas mal d'expats, mais on s'est dit que nous non, c'était pas pour nous.

Et on a une pratique maintenant plus traditionnelle, ce qui nous empêche pas de voyager d'ailleurs. Mais ce que je veux dire qu'il n'y a pas eu de frustration vis-à-vis de ça.

3. HERVÉ POTIN

Rome (Italie)

// 1998-1999

Addis-Abeba (Éthiopie)

// 2002



Voyages et bourses de recherche

Bonjour, c'est pour ton mémoire c'est ça ?

Oui, je fais mon mémoire sur l'importance des voyages dans la formation d'architecte et Marie-Paule m'a dit que vous étiez allé à Rome pendant votre formation. Donc j'aimerais que vous me racontiez un peu cette expérience et sinon j'ai quelques questions aussi de mon côté.

J'ai fait plusieurs voyages. Je suis d'abord parti à la villa Médicis en 98-99, donc c'est après ma formation...

En gros moi je suis diplômé de 96, et j'ai bossé en agence à Paris pendant deux ans et après j'ai postulé pour la villa Médicis, qui existe toujours d'ailleurs. C'est une bourse pluridisciplinaire. Il y a des architectes, des paysagistes, des scénographes, des cinéastes, des historiens de l'art, des musicologues, des photographes... C'est très culturel hein. C'était avant le fameux Prix de Rome et maintenant c'est

une bourse. Donc on dépose un sujet de recherche et l'on est sélectionné ou pas via une audition.

Et quel était votre sujet de recherche ?

C'était sur la matière, qui est une de mes préoccupations depuis longtemps. Donc on a passé, je dis « on », car j'étais avec ma compagne, qui est mon associée aujourd'hui au quotidien. Donc on a passé un an à Rome, à la villa Médicis pour bosser là-dessus.

Et pourquoi c'est après avoir commencé à travailler vous avez eu l'envie de partir à Rome pour faire cette recherche-là ?

Disons que les études d'archi, comme vous l'imaginez, ne permettent pas de tout appréhender. C'était l'époque où il n'y avait pas beaucoup de voyage Erasmus aussi, contrairement à maintenant. Donc à part les voyages scolaires sur une semaine,

type Pays-Bas, Londres, etc. je n'avais pas eu l'opportunité de beaucoup bouger.

Et quand j'étais à Paris, alors j'ai travaillé chez Édouard François et j'avais fait un stage chez François Roche auparavant donc c'est des gens qui sont très très préoccupés par ces questions-là; le contexte, la matière, le paysage, la relation architecture/nature.... En plus, j'avais envie de creuser le sujet de manière à la fois plus théorique et expérimenter tout ça par le biais de maquettes, de prototypes, etc.

C'était un peu l'idée de liberté, parce qu'en gros c'est une année de liberté qui est payée donc c'est quand même un confort incroyable. Et c'est quand on est encore relativement jeune qu'il faut partir, car après on est vite pris par l'agence une fois que l'on est installé. Bon même si les places sont un peu chères; il faut être pris et tout ça...

Et donc, si vous faites votre mémoire dessus, on a eu deux autres bourses qui nous ont permis de voyager. Alors on a eu « L'Envers des Villes ». Donc « L'Envers des Villes » est une bourse qui n'existe plus. On l'a eu en 2002, toujours avec Anne-Flore Guinée. On est parti trois mois en Éthiopie en 2002. Donc entre temps on s'est associé avec un archi à Angers et l'on est arrivé à Nantes. On n'avait donc pas forcément beaucoup d'attaches, l'agence venait tout juste d'être créée et les trois mois n'ont pas été fait d'un coup, c'était en pointillé. Donc on est parti en Éthiopie. Là c'était pour des questions de recherches et d'observations d'architectures rurales et vernaculaires.

Vous aviez une sorte de papier à rendre?

Alors il y avait un site internet. À l'époque donc on a fait une sorte de mémoire de recherche et on a édité, enfin on voulait éditer, mais on n'a pas trouvé les financements. Et puis il y avait un site internet qui regroupait pas mal de lauréats c'était plus resserré architectes, urbanistes, paysagistes cette fois-là.

C'était un travail que vous avez fait que tous les deux ou vous étiez en équipe?

Contrairement à la villa Médicis où on côtoie les autres, là il y a une dizaine de boursiers par an et on ne se croise pas du

tout, chacun choisit un site géographique. Un bouquin a été fait réunissant pas mal de lauréats a été écrit par Alice Laguarda qui est prof maintenant aux Beaux-Arts de Caen.

Et la troisième expérience?

Donc là c'est Anne-Flore, c'était pas moi. C'était la bourse EDF et elle est partie à Barcelone. Donc c'est le même principe; dépôt d'un sujet, choix d'une destination. Elle est partie trois-quatre mois en 2001, donc avant l'Éthiopie. EDF existe toujours, c'est les jeunes archis par contre. Vous pouvez postuler après votre diplôme elle est pas mal. C'est tous les deux ans et il donne un sujet, faut rédiger une note méthodo et un mémoire et il y a une soutenance devant un jury. Quand Anne-Flore était à Barcelone, je crois que son sujet était sur la réhabilitation, quelque chose comme ça. À Barcelone il y avait un quartier à l'époque, une espèce de friche industrielle en pleine restructuration.

Je me souviens, vous aviez fait une sorte de petite intervention en studio de projet AMC et vous nous aviez parlé de l'importance que vous accordez à la matière alimentée par tous vos voyages. Vous aviez notamment parlé de la Scandinavie. Donc pour vous voyager c'est vraiment un moyen de se faire un catalogue de matière?

Oui c'est ça. On fabrique une sorte de banque d'images un peu. Si on parle dans un jargon un peu plus universitaire, une sorte de corpus de référence qui alimente l'agence en références, en matières, en textures.

Et vous sentez vraiment une différence dans votre processus de conception? Vous pensez que c'est primordial dans la vie d'une agence?

On a moins l'occasion de voyager maintenant avec la vie de l'agence, mais on se sert de ces expériences-là comme une sorte de fond de sauce qui alimente les projets.

Et vous avez ressenti une différence entre les voyages longs et ceux qui étaient plutôt sur une à deux semaines?

C'est vrai que c'est quand même des voyages longs qu'on a faits. Et la villa Médicis c'est beaucoup plus qu'un voyage, c'est carrément un séjour d'un an qui change une vie. C'est une

expérience assez incroyable. Après c'est sûr que les voyages plus courts, qu'on peut faire de manière personnelle, sont quand même alimentés par des circuits architecturaux. On coupe pas beaucoup par rapport à l'agence, comme on est un couple d'architectes voilà. Donc ça reste des voyages culturels qui restent profitables à l'agence, disons-nous.

C'est vrai que dans la petite conférence on parle pas mal d'expériences scandinaves, car il y a eu des expériences de travail et des voyages de trois à quatre semaines en Scandinavie qui nous ont pas mal marqués. C'est très subjectif, donc c'est vrai on a pas forcément été marqué par l'architecture romaine. La villa Médicis a été plus marquée par nos propres recherches et la culture qu'on a engendrée. On en a profité pour s'intéresser à plein de choses, pour prendre un peu de recul et lire pas mal aussi.

Donc c'est pas forcément la différence voyage long-voyage court, c'est plus sur un ressenti qui reste plus subjectif. Mais vous le conseillez à vos élèves par exemple ?

Oui bien sûr. Bah si vous voulez, je suppose que vous avez déjà fait Erasmus et que c'était une belle expérience donc après c'est vrai que c'est bien de profiter de bosser à l'étranger ou de faire des bourses à l'étranger pendant que vous êtes jeunes. « L'Envers des Villes » c'était avec le ministère des Affaires étrangères et la villa Médicis existe toujours. Pour EDF, ça existe toujours aussi, celle-là elle est vraiment bien. Parce qu'après on est lancé, donc après si on trouve du boulot, si on a un copain, etc. donc faut profiter maintenant.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Carnet II expériences étudiantes.



1. CAMILLE AUBOURG

Rome (Italie)
// 2014-2015

Un retour à Rome

Pourquoi es-tu partie en Erasmus ?

Pourquoi je suis partie en Erasmus ? Parce que je voulais travailler à l'étranger, ou plutôt faire des études à l'étranger, reparler italien et puis faire d'autres choses et d'autres options de projet que l'on ne faisait pas du tout en France. Et puis je voulais m'amuser en Erasmus quoi ! Non, mais plus sérieusement, je pense que quand on est toujours à Nantes au bout d'un moment, on a envie de partir.

As-tu pensé cette expérience comme un plus pour ta formation ? Que ça pourrait être bien à mettre dans ton CV ?

Oui c'est vrai que ça m'a traversé l'esprit. Bon après, on ne travaille pas en agence donc c'est pas non plus comme une expérience de stage. Mais ça permet aussi de rencontrer d'autres personnes qui sont dans d'autres pays et peut-être après avoir des contacts pour plus tard, donc ça c'est

intéressant. Et puis surtout d'apprendre à parler une nouvelle langue ça peut-être utile pour après. C'est plus dans ce sens-là. Après je me suis pas dit que l'année d'Erasmus de maintenant allait servir. C'est plus pour plus tard, avec les gens que j'ai connus, la langue que j'ai apprise que ça peut servir.

Comment as-tu choisi ta destination ? Pourquoi Rome ?

Parce que j'ai vécu trois ans à Rome déjà, et que depuis toute petite je voulais y retourner. Enfin plus dans le sens que si jamais je faisais des études à l'étranger, ça serait là-bas. Et je sentais bien l'Italie quoi !

Comment t'es-tu rendu là-bas ?

J'ai fait ça en avion. J'étais à Perugia avant, donc c'était en

deux temps. Je suis arrivée en avion et après de Perugia j'ai pris un train.

Cette expérience a été importante pour toi ?

Oui bien sûr ! Oui oui, pour plein de trucs ! C'est une année où tu es beaucoup plus au calme, une année où tu ne stresses pas et ça fait du bien dans les études d'architecture, une année où tu rencontres plein plein plein de gens, où tu as le temps de faire plein de choses. Donc un grand oui, ça a été très bénéfique !

Et tu penses que c'était intéressant dans ta formation à l'architecture aussi ou moins ?

Alors ça, je dirais pas ça. Attends, je réfléchis (...). Le premier semestre pas tant que ça, car j'ai fait une option sur le patrimoine, mais du patrimoine en Erasmus, donc on n'a pas fait grand-chose. Mais c'était intéressant de voir comment eux ils travaillaient. C'était plus cette notion-là, de voir comment eux ils travaillent, de se rendre compte de leur niveau par rapport à nous français, de voir quels logiciels ils utilisent, s'il y a une différence ou pas. Par exemple on est un peu mieux en 3D qu'eux. Après qu'est-ce qu'il y avait d'autre (...).

Et le deuxième semestre tu as appris plus de choses ?

Alors oui c'était plus comme à Nantes. On était à fond ! Et puis c'était un projet qui ressemblait plus à Defrain. Mais sinon au niveau de la conception, il n'y avait pas de grande différence, c'est plutôt dans la vie en Italie. C'est totalement un autre mode de vie, donc c'est plus ça qui m'a changé, enfin qui m'a apporté plus vis-à-vis de la conception architecturale en tant que telle.

Donc c'était plus dans ta vie quotidienne, les coutumes que tu as découvertes ?

Oui. Ou alors plus dans la notion de « comment voir le logement ». Surtout par rapport au climat, ils ont d'autres réflexes que nous. Par exemple, lorsqu'ils concevaient quelque chose ils pensaient directement à mettre une terrasse, un jardin alors que nous à Nantes, si t'as un balcon tu es content quoi ! Donc voilà, c'était plus différent pour ça, mais après

dans la démarche architecturale c'était plus ou moins la même chose.

As-tu fait beaucoup de voyages pendant cette année ?

Plus que quand j'étais à Nantes, oui. Je te dis lesquels du coup ? Alors je suis allée en Grèce, et puis un peu le tour de l'Italie en passant par la Napolie et ensuite le Sud. Je voulais aller aussi à Istanbul, mais j'ai pas eu le temps. Mais oui, j'en ai bien profité !

Tu as fait un blog ou un carnet de voyage ?

Alors oui j'ai fait un carnet de voyage pour mes voyages hors de Rome. Mais j'ai pas fait de blog. Le carnet, c'était plus pour moi, vraiment quelque chose de personnel.

C'était plus des croquis ou des photos ?

Plutôt des croquis et puis quelques photos. J'arrivais pas trop à écrire. Plus en mode dessin quoi !

Et en général, tu préfères plus faire des croquis que prendre des photos ?

Oui, plus des dessins sur l'instantané quoi. C'est plus personnel le dessin je trouve, même si j'adore la photo.

Et sinon tu préfères visiter des architectures très historiques ? Quand t'as été en Grèce, c'était pour voir l'architecture antique ?

Oui. Bon déjà Rome au départ c'était aussi pour le patrimoine. J'étais déjà intéressée donc je voulais voir tout ça.

Ah oui ! Au niveau des cours, ce qui était vachement bien et qu'il n'y avait pas à Nantes, c'était que quand on parlait de quelque chose, le lendemain on allait le visiter. Ça, c'est vraiment bien, ça changeait beaucoup par rapport à la licence, on avait des précisions. Enfin le prof était capable de nous dire telle pierre ça vient de là, etc. Il y avait cette précision qu'on n'avait pas à Nantes.

Et pour le voyage en Grèce, c'était pour voir l'archi dont on nous avait parlé en cours. J'avais un cours d'architecture antique. On voulait aller en Grèce du coup on en a profité pour aller directement voir les monuments qu'on nous avait parlé en cours.

Tu étais avec des étudiants d'archi pour ce voyage?

Oui, j'étais avec une fille d'archi. On a autant profité pour visiter des villes, se balader plus en mode touriste que de visiter beaucoup de monuments. En plus, quand on est étudiant en archi, toutes les visites sont gratuites donc on a bien profité de faire un maximum de visites quoi!

En Grèce comme en Italie, tu as visité plus des grosses villes ou des villes plutôt rurales?

C'était autant des grandes villes que des petites villes, car en Grèce on est allé à Athènes, mais on est aussi allé dans plein de petites villes qui nous étaient inconnues. On visitait pas un pays en visitant que la capitale quoi, on voulait aller au fond des choses, voir la culture jusqu'au bout et pas seulement la capitale qui ne représente pas forcément l'identité d'un pays. Par exemple en Italie, Rome est complètement différente du nord de l'Italie. Quand j'ai visité le nord de l'Italie comme le sud, il y avait une énorme différence. Faut vraiment aller dans les petits villages pour se rendre compte, je pense.

Donc tu préfères plus aller dans les villes un peu reculées, qui sont plus authentiques pour toi?

Oui exactement, être plus au calme avec moins de touristes. C'est bien français ça! Les français détestent croiser d'autres touristes français!

Et sinon cette expérience t'a apporté un point de vue différent sur les villes que tu connaissais déjà?

Oui parce qu'en fait, le fait de voir d'autres architectures, d'autres étudiants français ou étrangers, ça nous fait se rendre compte de ce que l'on a ou ce que l'on n'a pas. Ça part du très lambda comme avoir un resto RU, à des choses plus importantes comme le multimédia, les salles info... À Rome, il n'y avait rien donc ça nous a permis de réaliser qu'on est quand même chanceux à Nantes.

Après à Rome, on avait les monuments à côté et on allait beaucoup plus les visiter selon les options de projet qu'on avait choisies. Ça dépend des options de projet à Nantes, mais en Italie on bougeait tout le temps et on avait beaucoup de conférences de gens extérieurs qui venaient nous faire des

cours et on visitait beaucoup plus de choses. Et puis la ville de Rome est carrément différente de Nantes!

Cette expérience t'a-t-elle donné envie de faire un stage ou de travailler à l'étranger?

Ça oui! Je l'avais même avant, mais ça donne encore plus envie, car je sais maintenant que je suis capable de travailler avec des étrangers, de travailler dans une autre langue aussi. Je partirai plus facilement, je pense. Ça donne pas que l'envie, on se dit que c'est possible après l'Erasmus!

Tu veux travailler à l'étranger, car tu penses que c'est plus enrichissant que de travailler en France?

Ça dépend sur quel domaine. En fait ce que je trouve d'enrichissant, c'est plus de travailler avec des gens qui font des choses différentes de toi et qui viennent d'ailleurs. Donc en France, il y a des agences internationales et c'est peut-être autant intéressant que de travailler à l'étranger. Après si je trouve un truc bien en France je resterai en France. C'est pas fermé comme décision.

2.
JEAN FAVREAU
 Belfast (Irlande)
 // 2014-2015

Vers d'autres pratiques du projet

Qu'est-ce qui t'a décidé de partir en Erasmus ?

Alors moi c'est assez étrange ma raison de départ, parce que c'est un peu par défaut que je suis parti. J'étais pas spécialement motivé pour faire un Erasmus parce que j'étais plutôt bien dans ma routine et je considérais que je faisais suffisamment d'activités assez diverses en France, que tout mon temps était occupé et j'avais un peu de mal de me dire que j'allais briser cette routine dans laquelle je me sentais plutôt bien. Et donc en fait c'est ma copine qui m'a convaincu de partir en Erasmus. Elle en avait besoin pour son anglais et je me sentais pas de vivre une relation à distance. Et puis peu à peu en discutant, je me suis rendu compte que ça pouvait être une très bonne expérience, qui m'apprendrait énormément de choses. On s'est dit que le critère pour nous c'était par contre de partir tous les deux dans la même ville. Chose qu'on a réussi à faire, vu que nous sommes partis tous les deux à Belfast.

Et tu ne regrettes donc pas d'avoir brisé ta routine ?

Ah non, je ne regrette absolument pas et j'avoue avoir été assez aveugle et stupide de vouloir rester dans mon carcan.

Comment est venu le choix de Belfast ? Car l'Irlande est une destination plutôt populaire et du coup, c'était pas sûr de vous retrouver tous les deux ?

La priorité était de parler en anglais vis-à-vis de Pauline. Moi j'aurais bien aimé aller dans le sud de l'Europe comme l'Espagne.

Mais donc on en est venu à Belfast parce que moi j'adore l'architecture navale et c'est dans cette ville qu'a été construit le Titanic. J'aimais aussi beaucoup le côté insulaire et le passé industriel de Belfast nous intéressait beaucoup tous les deux. C'est plusieurs choses comme ça qui nous ont motivés tous les deux à choisir Belfast comme destination.



Comment vous vous êtes rendu là-bas ?

Alors on a pris notre voiture, on est venu tous les deux en 4 L. On a fait Nantes-Cherboug et on a pris le ferry. Ensuite on est allé à Russel au sud de l'Irlande et on est remonté par la côte est pour aller à Belfast. On a pris trois jours pour le faire, donc avec un arrêt à Dublin. On voulait visiter le pays un peu avant. C'était un trajet qui était vraiment très bien et franchement je pense que c'est une bonne manière d'appréhender son Erasmus que d'utiliser la voiture. Même si j'aime pas ce mode de transport, ça permet de faire de grandes distances et traverser facilement un pays. Ça nous a permis de découvrir le pays par le ferry, par la mer, c'était très beau à voir. En plus, ça permet aussi de se rendre compte de la distance qu'il y a, de s'en rendre compte physiquement. Ça montre la distance physique qui sépare cette île du reste de l'Europe.

C'est donc une expérience qui t'a beaucoup marqué, je vois ! Tu peux affirmer qu'elle t'a été bénéfique ?

Totalement et sur de nombreux points. Ça m'a permis de me rendre compte que l'anglais n'était pas si difficile, que l'on n'a pas besoin de tant réfléchir ni de parler parfaitement la langue pour se faire comprendre et communiquer ses idées. Aussi au niveau des études d'archi ça m'a énormément aidé. En France on a appris un peu avec les règles de Le Corbusier, à concevoir à partir du plan, le plan directeur, et j'ai été assez fasciné par la manière dont les anglo-saxons ont de faire de l'architecture. En tout cas à Belfast, on a appris à travailler à partir d'un matériau, d'une ambiance, voire éventuellement commencer par une idée de façade et vraiment une inscription dans l'urba, une insertion physique dans le site. Et du coup concevoir de cette manière, en partant de matériaux, de la façade pour en faire découler le plan ça m'a un peu débloqué parce que j'étais vraiment mal à l'aise par ce démarrage par le plan. Et après, ça m'a permis de m'ouvrir complètement, car comme je disais au début, j'étais bien dans ma petite routine et ça a tout chamboulé. Et puis on se fait un autre genre de routine, on voit plus les mêmes personnes, on voit plus sa famille, parce que je vis chez mes parents quand je suis à Nantes. Et l'on rencontre plein de gens, notamment par le biais du cyclisme,

j'ai rencontré plein de gens, j'ai pu visiter l'Irlande comme ça. C'était vraiment intéressant comme expérience.

Vous avez beaucoup voyagé en Irlande du coup ? Avec la 4L, ça devait être plus simple en plus.

Oui, on a beaucoup voyagé pendant cette période. Au premier semestre, en hiver on a pas tant voyagé que ça. C'était plus à partir de janvier. On est parti à Glasgow et Édimbourg, ensuite on est parti avec l'école à Barcelone en février et enfin on a fini par l'île de Man située entre l'Irlande et l'Angleterre. On a aussi fait le tour de l'Irlande.

Vous avez tenu un blog ou un carnet pendant cette année ?

Oui on a tenu un blog. C'était assez fastidieux et pour l'instant il est bloqué au mois de février à Barcelone. On compte bien le réapprovisionner. À la base ce blog c'était plus pour garder contact avec les familles parce qu'on n'est pas trop des gens à communiquer rapidement ou par le biais de cartes postales. C'était plus par image qu'au téléphone ou par Skype de temps en temps, et donc voilà. C'était vraiment un lien pour montrer où on allait, ce qu'on faisait...

Et vous avez fait des croquis, pris des photos ?

C'était 100 % photos et je dois avouer que c'était une bonne chose. J'ai beaucoup appris là-bas. J'ai dû prendre au moins 18 000 photos sur la période de l'Erasmus et au final c'est vraiment vers la fin que j'ai appris à me servir de mon appareil photo. C'était lorsqu'on a visité l'île de Man pendant sept jours pour voir une course de moto que j'ai rencontré un photographe professionnel qui m'a expliqué les rudiments de la photo. Pour pouvoir prendre des motos qui passent à 300 km/h juste devant nous. Et du coup ça m'a permis d'acquérir cette capacité de pouvoir me servir de l'appareil photo tout le temps en manuel, de savoir ce que je veux comme résultat et de savoir dire si je suis content de la photo que je viens de prendre, savoir quand prendre la photo en fonction de la luminosité, comment régler l'appareil photo... Ça a vraiment été un plus ça aussi.

Sur l'île de Man, c'était vraiment un voyage en pleine nature, vous préférez ce genre de séjour ?

Ça dépend. Au début en janvier, pendant le voyage en Écosse on est vraiment resté à Glasgow et Édimbourg. Là ça avait plus une vocation architecturale. On est parti avec des amis architectes ou non d'ailleurs, il y avait aussi des ingénieurs. En fait Glasgow on y est allé par intérêt pour le « Glasgow Style » avec l'architecte écossais Mackintosh. C'est des choses qu'on a très peu vues avec MPH, ou j'en ai aucun souvenir, et ce voyage m'a permis de redécouvrir un pan de l'histoire de l'architecture britannique. C'était agréable de comprendre ces cours de l'histoire de l'archi, de se rendre compte à quel point ils étaient avancés dans certains domaines... Enfin voilà, toute une partie de l'histoire de l'archi que j'avais un peu oublié. On en a profité aussi pour voir le musée de Zaha Hadid. C'était un trip pour vraiment voir de l'archi.

Pareil à Barcelone, car c'était avec l'école. On s'est vraiment intéressé à l'archi, donc avec Gaudi, mais pas que ça.

Et après le tour de l'Irlande et l'île de Man. On est vraiment allé dans les grandes villes, mais on voulait avant tout être perdu dans des grands espaces comme le Connemara. Voilà c'était vraiment s'évader. On a eu un gros choc après notre mois de « road trip », on était complètement agressé par la violence de la ville. Après avoir passé quasiment un mois à la campagne, à faire du camping sauvage, à faire des randonnées perdus en pleine montagne. Enfin voilà, il n'y avait absolument personne et c'était assez fantastique comme expérience.

En Irlande, à part Dublin et Belfast, et encore c'est des petites villes et pour être honnête, pas vraiment agréable à vivre. Quand on arrive, on se demande, mais qu'est-ce que c'est que cette ville, y vivre c'est vraiment un coup à prendre. La ville est complètement déserte, la nuit suite au conflit qui a eu lieu c'est complètement différent. Je sais pas moi j'ai du mal avec la ville en elle-même. Je ne pourrai pas vivre en ville et Belfast c'est une capitale à très petite échelle et on habitait en pavillon donc c'est loin de l'image de la vie très urbaine en appartement.

Et comment as-tu vécu ton retour ? Tu as une image de Nantes qui a changé après cette expérience ?

À complètement. La ville de Belfast était sectorisée suite au conflit. Il y a des secteurs un peu cradoses, beaucoup de maisons abandonnées, des grandes barrières et du coup tout le monde vit à l'extérieur. Du coup la ville est possédée par la voiture, les routes font quatre à six voies de largeur dans la ville. En arrivant là, on a beaucoup critiqué par rapport au système de Nantes qui paraissait alors merveilleuse dans nos mémoires. Et finalement lorsqu'on est rentré sur Nantes, je me suis rendu compte que non il y a des trucs vraiment pas bien. À Belfast, il y a énormément de places de parking et c'est vraiment horrible comme situation, mais c'est une ville pleine de potentiel et là quand on regarde la place de la Petite-Hollande, c'est juste un immense parking dans le centre qui est moche qui sert à rien. J'avais oublié ça à Belfast !

Et cette expérience t'a donné envie de faire un stage ou de repartir à l'étranger ?

Oui notamment par nos voyages à l'île de Man où on a rencontré quelques architectes. Mais c'est compliqué de se projeter. J'aimerais bien retrouver la maîtrise que j'avais de l'anglais quand on était là-bas, mais c'est compliqué. Je sais pas quand j'aurais le temps de faire ça, de quelle manière, car la vie est très chère là-bas. J'ai beaucoup apprécié les pays anglo-saxons. Éventuellement États-Unis, mais j'ai un peu de mal. Voilà, pour l'instant c'est compliqué d'envisager sérieusement ça.



3. MARGAUX DERVAUX

Prague (République Tchèque)
// 2014-2015

La découverte des Balkans

Pourquoi as-tu voulu partir en Erasmus?

Alors moi j'ai l'envie de partir en Erasmus depuis super longtemps. Mon premier objectif était de devenir presque bilingue en anglais. La deuxième raison c'est parce que je pense que c'est super important pour un architecte de voir d'autres cultures et de découvrir d'autres choses dans sa vie. On peut voir plein de choses dans les livres, sur internet, mais si on ne les voit pas réellement et que tu ne les vis pas réellement bah c'est pas la même chose. Et puis aussi l'Erasmus ça permet de faire une pause dans ton cursus scolaire et tout le monde en avait besoin, je pense.

As-tu pensé ça comme un plus pour ta formation? Que ça pourrait être bien à mettre dans ton CV?

Oui enfin je savais que de toute façon ça peut pas être une expérience négative. Mais pour moi c'est à relativiser aussi.

Mais ça montre quelque chose de très important pour un architecte qui est l'ouverture d'esprit et ça montre aussi que tu as su t'adapter, que tu peux travailler avec d'autres personnes qui n'ont pas la même culture que toi.

Pourquoi as-tu décidé de partir à Prague?

J'avais envie de rester en Europe et d'aller dans les pays plus au nord comme la Norvège, la Suède, ou encore les Pays-Bas. Mais je me suis rendu compte qu'il n'y avait pas beaucoup de destinations proposées dans cette région donc je me suis focalisée sur les pays de l'Est. J'ai pas mal hésité entre Prague et Cracovie. Au final ayant déjà visité Prague un an auparavant qui m'avait beaucoup plus et en regardant le programme de l'école, c'est ce qui m'a permis aussi de faire mon choix. En plus, comme la ville a une position centrale en Europe, le voyage était plus facile et c'est une ville où la vie n'est pas très chère non plus. Et puis ça répondait aussi à mon objectif,

car les cours étaient en anglais. Cette destination répondait comme ça un peu à tous mes critères.

Comment t'es-tu rendu là-bas ?

Je m'y suis rendue avec mes parents en voiture. C'est un peu atypique, mais ils m'ont accompagné avec ma sœur et on a fait deux étapes avant. On s'est arrêté un jour et demi à Venise et deux jours à Vienne. En arrivant à Prague, ils ont visité les appartements avec moi. Mais la plupart des gens viennent en avion.

Et tu trouves que ce moyen d'arriver à destination est mieux que l'avion ?

Oui et non. C'était à la fois bien parce qu'à mon arrivée je me sentais déjà dans la ville, les pieds dans le bain avant les autres. C'était aussi sympa de voyager un peu avant d'y arriver, mais en même temps, ça m'a manqué un peu de vivre l'espèce d'excitation de : on arrive à l'aéroport, où je suis, qu'est-ce qui se passe, que quelqu'un vienne te chercher à l'aéroport en disant :

« Salut je m'appelle comme ça. Bienvenue en République Tchèque. Suis-moi ! »

Des fois, ça m'a un peu manqué. Autant faire l'expérience à 100 % quoi.

Mais malgré ce petit point négatif, tu penses quand même que cette expérience t'a apporté quelque chose ? Tu as trouvé cette expérience plutôt bénéfique ?

Oui carrément, c'est quelque chose que j'aimerais conseiller à tout le monde. D'un point de vue personnel, c'est juste un véritable épanouissement. Le fait de se retrouver là-bas, c'est l'occasion de faire une pause dans tes études. Quand tu as vécu trois années un peu intenses, ça permet de décompresser et de recentrer ton attention sur toi. Ça te permet de réfléchir à ce que tu veux, pourquoi tu es là, ce que tu veux faire ensuite. Et une autre chose aussi, comme tu es livré un peu à toi-même dans un pays qui n'est pas le tien, tu deviens autonome et tu arrives à te débrouiller dans des situations dans lesquelles tu pensais peut-être pas en être capable avant. Tu arrives à trouver des solutions, tu apprends à relativiser, à connaître

des nouvelles cultures, tu parles plus facilement aux gens et tu découvres des choses que tu ne découvrirais peut-être pas en France. Parce qu'on a peur, on a des a priori, tout ça. Alors que là, tout le monde est ouvert d'esprit, car ils sont dans la même optique que toi dans cette ville. Comme ça les partages se faisaient beaucoup plus facilement et du coup ça crée une espèce de symbiose, une énorme énergie. Tout le monde se serre les coudes, c'est vraiment une expérience de partage. Et comme on est un peu livré à nous-mêmes là-bas, les relations viennent très vite avec les gens.

Et pour l'architecture, on a des nouveaux projets et des nouveaux cours que l'on n'a pas forcément en France. Ça permet de découvrir de nouveaux types d'archi, de nouvelles manières de penser et de faire. Et puis j'ai réalisé mon mémoire là-bas. Donc je me suis vraiment intéressée à la culture tchèque. En plus, j'ai rencontré pas mal d'acteurs ; des architectes, des historiens, des urbanistes. J'ai pas mal discuté avec eux et c'était super intéressant d'avoir leur point de vue. Le point de vue de quelqu'un qui a vécu en République Tchèque, qui t'explique ce qui c'est passé avant et qui apporte son point de vue d'architecte. Et puis aussi sinon ça crée des contacts partout, mais faut arriver à garder ces liens et c'est pas toujours facile.

Vous avez beaucoup voyagé avec les gens que tu as rencontrés là-bas ?

J'ai pas mal voyagé. Si je devais citer mon plus gros voyage, c'était dans les Balkans. Je suis partie pendant trois semaines et j'ai fait quasiment tous les pays des Balkans en finissant par Istanbul. J'ai tout fait en bus avec un ami. Sinon j'ai pas mal voyagé autour de Prague, à Budapest, Vienne, je suis aussi allée en Slovénie et c'est tout !

As-tu tenu un blog ou un carnet ?

Alors, j'ai commencé un blog en arrivant, mais j'ai jamais réussi à m'y tenir. Au final on vit plus au jour le jour et on passe moins de temps derrière nos écrans, mais plus à l'extérieur. Et les croquis, j'aime pas trop ça. Mais j'ai fait beaucoup plus de vidéos cette année. J'ai fait pas mal de petits montages et en ce moment je suis encore sur les Balkans et Istanbul. C'est un

moyen d'expression que j'ai vraiment découvert là-bas et qui me correspond beaucoup plus.

Et pendant ces nombreux voyages, vous visitiez plus des monuments connus, historiques ?

Oui et non parce que déjà dans les Balkans je connaissais pas du tout l'architecture avant d'y aller. Mais c'est aussi ça qui m'a attiré aussi : l'inconnu. Comme pays j'ai fait la Croatie, la Bosnie-Herzégovine, la Macédoine, la Serbie, le Monténégro et Istanbul.

L'idée c'était qu'à chaque fois on fasse la capitale et une ville à côté plus petite pour bien se rendre compte des différences. À vrai dire, on n'a pas vraiment vu des bâtiments super intéressants. C'était difficile d'orienter notre parcours sur certains bâtiments historiques sauf à Istanbul avec Sainte-Sophie qui était intéressante. C'était aussi plus de la vadrouille dans la ville, des endroits complètement inconnus.

Et tu as préféré découvrir des plus grosses villes ou des endroits peut-être un peu plus ruraux ?

Alors là c'est plus du cas par cas, mais peut-être les villes plus reculées. On a plus vu les traces de la guerre, les vitres encore criblées de balles, les ruines en plein centre-ville. Tu sais pas trop comment réagir. La partie la plus intéressante du voyage a été la visite d'une amie d'Erasmus au Monténégro qui nous a accueillis quelques jours dans sa famille et nous a fait rencontrer ses amis. Ils nous ont parlé de la guerre quand ils étaient petits.

Mais en général, les villes plus reculées étaient plus agréables, car les paysages étaient plus naturels, encore plus cachés et on a eu de bonnes surprises avec notamment nostar ovit.

À ton retour, tu portais un regard différent sur les villes que tu connaissais avant de partir ?

Oui clairement. Les Balkans ça a été très très marquant, car c'est des villes complètement différentes des nôtres. Déjà avec des mosquées, des synagogues, des minarets, j'avais jamais vu ça avant. Puis les désastres de la guerre, clairement.

Au début en fait on ne comprenait pas, c'était un peu bizarre, et puis tu te rends compte.

Et Prague, clairement, ça m'a fait découvrir les avantages de la capitale, mais dans une petite ville. C'est-à-dire qu'on avait tous les transports, les accès à la culture, toutes les facilités, mais en même temps la ville reste assez petite. Il n'y a pas autant de stress, on se sentait vraiment bien. On se déplaçait beaucoup à pied, la ville était très agréable. Ça m'a fait découvrir une autre vision de la ville que je pense rechercher maintenant. Une ville à échelle humaine.

Et cette expérience t'a donné envie de faire un stage ou de repartir à l'étranger ?

Oui je pense que j'aimerais bien. Tout de suite je sais pas trop, car l'avenir est un peu incertain, mais si j'ai l'occasion, j'aimerais bien. C'est quelque chose que j'ai plus peur du tout parce que clairement la vie à l'étranger est vraiment agréable et si on assez ouvert, s'ouvrir aux autres et les autres s'ouvriront à toi.



4.
FRANÇOIS MULLER
 Cracovie (Pologne)
 // 2014-2015

Identité(s) européenne(s)

Pourquoi as-tu décidé de faire l'expérience Erasmus ?

Pourquoi j'ai voulu partir ? Parce que c'était le moment, je pense. C'est une période de ta vie. C'est l'occasion de partir et de voir comment ça se passe ailleurs. Ça met à l'épreuve tes capacités à t'adapter à d'autres situations. C'est plutôt ça en fait, et voir ce qui se passe au-delà de la France, par curiosité. L'architecture était plutôt un prétexte.

Où as-tu décidé de partir ?

En Pologne, à Cracovie.

Qu'est-ce qui t'a attiré là-bas ? Pourquoi as-tu pris cette destination ?

Alors c'est assez marrant. Je voulais partir dans les pays de l'Europe de l'Est pour d'abord ; d'améliorer mon anglais qui n'est pas assez présent en France alors que je pense que c'est une chose importante pour le futur, surtout en ce moment,

pour trouver un emploi ou pour travailler à l'étranger ou c'est une des règles, tu peux être aussi amené à travailler avec des gens qui sont pas forcément français.

Bref, et la deuxième raison c'est que les pays de l'Est m'intéressaient. Alors, en fait je me considère un peu européen avec tout ce qui se passe, et l'Europe au final a des histoires très différentes, que ça soit du côté oriental ou du côté occidental.

Du coup pour se sentir européen, je pense qu'il faut être capable de comprendre les différentes histoires. En Pologne, ils sont passés par une période communiste et je savais pas du tout à quoi ça pouvait ressembler. Même si elle a quitté sa période communiste, mais quand même.

Par quel moyen de transport t'es-tu rendu là-bas ?

Pour y aller ? En avion, pas cher et rapide ! En prenant l'aéroport de Bâle à côté de l'Alsace.

As-tu tenu un carnet ou un blog pendant cette période de découverte comme souvenir ou pour garder contact avec tes proches ?

Blog non, carnet de voyage si l'on veut. J'avais un petit carnet de voyage où je notais tous mes cours ainsi que l'organisation de mes voyages et ça m'arrivait de faire quelques croquis dedans.

Du coup, tu préfères plutôt faire des photos ou tu faisais plus de croquis dans un autre carnet ?

C'est selon mon envie du moment. Quelques fois, c'est plus sympa de faire des croquis parce que c'est plus sensible. Mais la photo peut se travailler aussi de cette manière.

Une fois j'ai fait des portraits, des portraits rapides. C'était des gens qui m'avaient pris en auto-stop que je voulais garder en mémoire. Et aussi des fois je fais des croquis, mais plutôt de petits détails, genre à Riga, il y avait la même tour qu'à Varsovie et j'ai fait un croquis de la moitié de la tour et aussi quelques croquis d'ambiance de temps en temps.

Et pour toi en quoi cette expérience longue est différente des autres voyages plus courts d'une semaine ou deux ?

Bah déjà tu vis là-bas. Tu as un recul sur ton pays et tu commences à comprendre la culture et les usages courants de la culture. Ce que tu peux pas forcément faire au cours d'un voyage rapide comme à Rome au final où on a vu beaucoup de bâtiments, mais au final je pourrais rien dire sur les habitudes des romains ou autres. Alors que ce que je recherche vraiment, c'est rencontrer des gens.

Et par rapport à l'archi ? Ça t'a ouvert à de nouvelles perspectives ?

Pour concevoir ou faire du projet non. Peut-être qu'un moment ça a élargi ma vision des choses, car à Nantes, ils proposent toujours un même type de sujet, alors que là-bas on avait le droit d'assister à d'autres cours. On est allé faire une ferme dans la campagne polonaise qui est très différente de la campagne française. Il y avait aussi les cours d'archi industrielle. C'est plus dans ce sens-là, par rapport aux options de projet qui étaient différentes.

Et tu as envie de prolonger cette expérience à l'étranger dans tes études comme avec un stage par exemple ?

Oui.

Tu as des pays en tête, des destinations où tu voudrais aller ?

Je sais pas pourquoi, je pense que je resterai en Europe. Ce qui est assez intéressant en ce moment c'est d'aller dans des pays émergeant qui sortent de crises culturelles ou économiques et qui ont une sorte de mouvement de renouveau et de création, que ce soit dans le design ou l'architecture. Il y a par exemple les pays baltiques, les Balkans, la Grèce. Sinon les pays scandinaves et nordiques, mais c'est parce qu'ils sont assez rationnels dans leur méthode.

Pendant cette année en Erasmus, as-tu fait beaucoup de voyages ?

Oui alors là j'ai profité au maximum. Alors j'ai fait un voyage d'un mois pour faire le trajet Cracovie-Istanbul en traversant la République Tchèque, l'Autriche avec Vienne... J'ai fait aussi Budapest en Hongrie, la Roumanie, donc là on a fait la Transylvanie, Bucarest, la Bulgarie avec Sofia et Koldiv, pour enfin arriver à Istanbul et revenir à Cracovie en passant par Berlin qui était mon lieu de rapatriement à chaque fois.

Et à Pâques, j'ai sauté sur l'occasion pour aller en Ukraine donc là on a fait Lviv et Kiev. Kiev est une ville assez intéressante. Et après j'ai refait un mois à nouveau. J'ai fait les pays baltiques; Lettonie, Estonie, Lituanie, la Finlande dont sept villes du sud au nord pour retourner à Berlin.

On a aussi pas mal visité la Pologne; Varsovie, Gdansk, Szczecin...

Tu as préféré faire des villes moins connues ou plutôt les grosses villes voire les capitales ?

Un peu des deux. Bon après Kaunas et toutes les petites villes, enfin qui sont quand même assez grandes dans les pays baltiques, mais elles sont par exemple plus petites que Nantes au final. Pour moi, c'est pouvoir comparer toutes ces villes ensemble, toutes un peu atypiques et différentes. Mais je considère qu'il faut toujours resituer les choses dans un contexte historique, social et aussi frontalié.

Ce que j'aime aussi c'est aller vraiment jusqu'à la périphérie

d'une ville et voir jusqu'où on peut aller. Par exemple à Vienne, j'avais pris le tramway pour aller à la montagne et finalement elle était vraiment à côté du centre et très accessible.

Sinon j'ai vu plus la campagne en faisant du stop aussi dans le dernier voyage.

Et pour quelles raisons veux-tu voyager? Qu'est-ce qui t'attire dans cette expérience?

Je voyage pour sortir de France quoi. Pour voir autre chose, la curiosité, voir ce qui se passe à côté.

Et vis-à-vis de nos études, je suis aussi plus sensible au tissu urbain, à l'architecture, mais les musées de moins en moins.

C'est pour moi une question de culture en générale, vraiment se confronter à d'autres modes de vie et d'autres traditions.

Tu préfères voir quel genre d'architecture?

D'habitude la première chose que je fais, c'est de récupérer un plan, ou pas d'ailleurs, et j'essaie de me rendre à un endroit précis. Mais sans savoir vraiment par où je passe. Donc souvent je vais pas là où je veux aller, et je me perds, je découvre des choses, c'est plus alors la relation avec le tissu urbain.

Je pense aux pays baltiques où le tissu urbain est très éclectique où tout à coup, on peut avoir des bâtiments très classiques, puis des maisons en bois peintes de différentes couleurs, puis une usine tout à coup et après un parc (...)

Et des fois j'aime aussi voir de l'architecture contemporaine, pour voir quelque chose de neuf. Pour le coup je vais voir des musées, car on peut rentrer dedans. Je trouve pas ça si intéressant de faire un tour d'architecture d'une ville et voir que l'extérieur des bâtiments. Tu t'arrêtes devant et c'est un peu frustrant, tu restes un peu sur ta faim.

Quelle a été l'influence de cette expatriation d'un an sur ta pratique architecturale? Si tu en vois une bien sûr.

Je sais pas trop. J'ai pris en compte des remarques des professeurs étrangers, mais c'était comme s'ils étaient des professeurs français. Par contre, je sais pas si par rapport aux étudiants étrangers tu te rends compte des méthodes qu'ils

ont et qui fonctionnent. Mais précisément quelles méthodes, je ne pourrai pas dire.

Et cette expérience t'a fait mûrir?

Oui bien sûr.

C'est le fait d'être tout seul? La distance a joué? Car comme tu habitais en Alsace avant de venir à Nantes, c'était un peu la même situation en moins loin, mais tu as vu une différence?

Oui, car c'était ma première expérience à l'étranger, où du moins au début, tu n'as pas vraiment de sûreté, tu connais pas la langue et ils ne parlent pas tous anglais, c'est pas la même monnaie et tu fais avec ce que tu as. Ça t'enlève une sécurité et surtout un confort.

Tu es plus « face au danger ».

Et tu as une vision différente sur Nantes par exemple depuis ton retour?

Oui, positive ou négative, je sais pas. Mais ça je l'ai aussi eu entre Nantes et Strasbourg. C'est peut-être que Strasbourg est très influencée par l'architecture allemande donc c'est très différent.

C'est aussi l'enrichissement culturel vis-à-vis de l'histoire que ça m'a apporté. Tu peux ressentir la relation que les gens ont eue lors de ces périodes-là et puis tu peux réaliser qu'en France on a des idées sur certains pays complètement fausses.

5. JOSÉPHINE ROUXEL

Valparaiso (Chili)

// 2014-2015

Santiago (Chili)

// 2015

Air frais sud-américain

Pourquoi as-tu décidé d'étudier à l'étranger ?

Premièrement pour faire un break. Je vais être honnête, faire un break avec l'école d'architecture de Nantes. J'avais envie de rencontrer une nouvelle culture, d'apprendre une nouvelle langue, pour être presque bilingue on va dire... J'avais envie de me détacher de ces trois ans de licence, prendre l'air quoi. Et puis après est venue l'idée de partir voir comment les autres travaillaient à l'étranger et tout ça, mais c'était vraiment d'abord par envie de prendre l'air.

Et où as-tu décidé de prendre cette bouffée d'air frais ?

Alors je suis partie au Chili, à Valparaiso. En fait, ce qui m'a poussé à partir là-bas, c'est cette sorte de pression que les étudiants ont quand on leur demande de faire les choix Erasmus. C'est-à-dire que moi il y avait des destinations qui m'intéressaient, mais elles étaient très demandées. Donc je me



suis dit : « Qu'est-ce qui t'empêche toi d'ouvrir un partenariat pour être prioritaire »

Et je me suis dit que sans ce système de « qui est le meilleur élève », « qui a les meilleures notes » parce que ça veut rien dire, je me suis demandée où j'aimerais aller. Je voulais aller en Amérique latine. Alors donc, il y avait le Brésil, mais je parlais pas un mot portugais donc ça allait être compliqué. Ensuite, il y avait aussi le Mexique et la Colombie et après j'ai commencé à regarder les autres pays. Puis plusieurs fois on a commencé à me parler du Chili, et d'un seul coup on me dit :

« Ah, il y a Clémence Salmon qui voulait partir à Santiago ! »

Donc j'ai commencé à regarder les écoles de Santiago. J'ai commencé à lui parler, en lui disant que bon j'étais peut-être intéressée pour aller au Chili.

Le Chili m'intéressait beaucoup, déjà par la forme et sa position géographique. C'est un pays qui est tout en longueur, il y

a : à l'Ouest l'océan pacifique, à l'Est la cordillère des Andes, au Sud la Patagonie, la Terre de Feu, le Cap Horn, et au Nord il y a le grand désert de San Pedro d'Atacama. Donc voilà, c'est plein de climats différents et puis des modes de vie, etc. Tout ça m'a attiré.

Et puis savoir que Clémence avait déjà commencé des démarches ça a enfoncé le clou. Et ensuite j'ai vraiment commencé à m'intéresser au Chili et j'ai découvert Valparaiso qui se trouve à une heure et demie de Santiago. Clémence, elle connaissait pas, donc j'ai commencé à la motiver là-dessus, car c'était une ville d'une plus petite échelle que Santiago, une ville portuaire. C'est une ville atypique donc on a commencé à se battre avec Clémence pour appeler et ouvrir le partenariat. On a bien été soutenu par Nathalie Aknin et on a appris que le partenariat allait ouvrir en avril, alors qu'on avait commencé les démarches en janvier. Ça s'est fait hyper rapidement.

Ah et aussi le Chili, c'est un des pays les plus développés d'Amérique latine et un des plus sûrs, où la police n'est pas corrompue.

As-tu tenu un blogue ou un carnet lors de cette expérience ?

Alors oui, j'ai tenu un blogue, mais seulement pendant l'année de mon master. Je mettais surtout des photos et puis des textes qui me passaient par la tête. Au début, j'avais le temps et puis très vite, j'ai arrêté de le prendre.

Un carnet oui. J'ai redécouvert le plaisir de l'écriture parce que j'avais le temps. J'avais le temps pour lire, pour réfléchir et tout ça, ça m'a poussé à écrire spontanément. Prendre un crayon et écrire. Moi je viens d'un bac littéraire et c'est vrai qu'avant je prenais le temps de faire ça, mais arriver dans les études artistiques, je prenais un crayon pour dessiner et très vite la souris. Donc peu à peu je prenais plus ce temps pour écrire et d'ailleurs ça m'avait manqué.

Et sinon tu es plus à l'aise avec la photographie ou le dessin ?

Alors je vais dire que c'est plus par saison. C'est-à-dire, que l'appareil photo, comment dire, oui je vais plus prendre des photos, mais le carnet de croquis c'est plus pour prendre des visages, ou quand je suis toute seule et que j'ai vingt minutes à attendre, je vais sortir mon carnet, soit pour écrire, soit pour

dessiner. Mais c'est vrai que les croquis avant je dessinais un peu de tout et très vite je me suis focalisée sur les visages à l'aquarelle.

En quoi ce séjour long a été différent des autres voyages d'une ou de deux semaines que tu avais déjà pu faire ?

Par rapport à l'architecture, avoir une critique sur les études que l'on a ici à Nantes. Être confrontée à d'autres types d'enseignements et être confrontée à d'autres problématiques avec les autres étudiants. C'est-à-dire qu'au Chili, ils sont très désorganisés, pas du tout ponctuels, mais au final ça marche, on va arriver avec des projets, etc. Mais ce que je veux dire aussi c'est qu'ils sont plus détachés de l'ordi que nous, ils travaillent beaucoup en maquette et sur ça ils sont largement meilleurs que nous.

Il y avait des chocs parfois parce qu'on avait des cours de développement durable par exemple, où ils nous expliquaient que ça serait bien qu'au Chili, bah ouai trier le verre, le carton, etc. alors que c'est déjà implanté en France. La découverte des panneaux solaires, tout ça, c'était assez marrant. Il y a un décalage là-dessus.

Aussi ils sont très axés, enfin nous on privilégie le patrimoine, la mixité sociale, etc. Alors qu'eux c'est un pays qui sort tout juste de la dictature et on ne mélange pas les pauvres avec les riches. Beaucoup d'étudiants en études d'architecture veulent faire des grosses villas ou des immeubles en verre qui n'ont pas de sens, car ils sont dans le désert par exemple. Et c'est vrai que nous on apportait une touche sensible pour le coup. Quand je dis nous, c'était des suisses, des allemands, en bref beaucoup d'européens globalement. On apportait un peu cette touche plus artistique, plus sensible, plus sociale et aussi plus ancrée au territoire, à leur territoire. Enfin j'ai trouvé.

Cette expérience t'a donné envie de poursuivre sur un stage ?

Oui moi ça m'a donné envie parce qu'après cette année d'archi à l'étranger, je me sentais pas d'attaque à revenir à l'école et à finir mes études. C'est-à-dire que j'avais pris une année pour prendre du recul sur ma licence, et je me suis rendue compte que je touchais pas vraiment à la question de

ma vie professionnelle, qui allait arriver très vite ensuite. Donc j'avais envie de faire un stage avant de terminer mes études.

J'avais envie de le faire au Chili parce que j'avais l'opportunité de faire un stage dans une très bonne agence, chez une architecte que j'aime beaucoup. Mais j'étais quand même déçue de ce que j'ai pu réaliser là-bas, car on ne m'a pas donné beaucoup de responsabilités et au final il n'y avait pas tant de travail que ça...

Mais ce stage t'a apporté une expérience différente de celle l'université d'architecture ?

Oui j'ai appris de cette première expérience, car même si je sais toujours pas ce que je veux faire à la sortie de l'école, je sais ce que je ne veux pas faire.

Je sais que vivre dans une capitale d'une grande échelle ça me convient pas et travailler toute la journée dans une agence, ça me convient pas non plus. Enfin voilà, il faut renouveler peut-être l'expérience pour en être sûre. Après j'ai appris énormément sur ma manière de voir les choses, de mener à bien un projet alors qu'on commence à s'y désintéresser, à garder la motivation...

Voilà, mais bon c'était pas très motivant, mais j'ai quand même réussi à aller jusqu'au bout. Et j'avais mon mémoire en parallèle donc ça me permettait de jongler entre l'agence et le mémoire.

Tu as profité de cette année et demie là-bas pour faire beaucoup de voyages dans la région ?

Alors oui j'ai fait beaucoup de voyages. Après je suis partie dans le but de voyager en Amérique latine et au final très vite est venue la question du mémoire. Je voulais le faire sur le Chili. J'avais comme idée, comme ce que je t'ai expliqué avant, de traiter de la question de la géographie que c'était ça qui m'avait attiré. Et en fait, je me suis dit plutôt que de voyager dans les pays autour genre Pérou, Bolivie, etc., et de rester que trois-quatre jours à chaque fois, je me suis dit :

« Bah restes au Chili et puis bah parcours le du sud au nord. »

Donc je suis partie avec mon sac à dos tout au sud, près de la Terre de Feu jusqu'à la frontière avec le Pérou.

J'ai fait mon mémoire sur les maisons chiliennes et c'était un peu du style; « j'irai dormir chez vous ». Donc je rencontrais des gens, j'allais chez les parents des amis, chez des amis d'amis qui me recevaient sur tout le long du Chili.

Sinon je suis allée sur l'île de Pâques qui fait aussi partie du Chili, mais à cinq heures d'avion.

Je suis aussi partie voir des amis qui étaient en Argentine. C'était plus en fait pour les revoir, car je suis restée cinq jours à Buenos Aires, c'était une grande ville et que j'essaie d'éviter les grandes villes.

Enfin, je suis aussi partie à Tahiti parce que j'avais des opportunités, des prix moins chers pour aller là-bas. Et c'est tellement loin de la France que comme j'avais déjà parcouru la moitié du chemin ça aurait été bête de ne pas le faire donc je suis partie là-bas. C'était aussi parce que j'ai rencontré beaucoup de monde qui m'a parlé de Tahiti et qu'ils venaient aussi de là-bas, car il y en a énormément qui viennent au Chili. Et puis pour le surf aussi.

Par rapport à ce que tu disais sur Santiago et Buenos Aires, tu préfères te rendre dans des plus petites villes voir des régions plus rurales et plus naturelles ?

Oui exactement. Parce que je trouve ça plus authentique et je pense que ce que je recherche quand je pars comme ça, c'est des rencontres, du partage. L'authenticité des personnes de leur mode de vie. J'ai été très surprise de voir à quel point les chiliens rêvent de venir en Europe. Beaucoup de chiliens qui viennent en Europe font le parcours des capitales européennes et restent deux jours à chaque fois et c'est tout ce que j'aime pas. Ça ne m'intéresserait pas.

Du coup c'est plus pour connaître les modes de vie, rencontrer les gens que tu pars ?

C'est plus pour l'expérience humaine on va dire. Je suis en attente de chocs culturels, car ça nous remet en question et ça nous fait rebondir. On va dire plus ça. Puis c'est aussi se donner des défis. Le fait de se dire qu'on se lance dans des situations un peu extrêmes et puis revenir en ayant l'impression d'acquiescer plus de confiance.

Tu es donc plus intéressée par l'architecture vernaculaire, par rapport à ce que tu viens de dire et à ton sujet de mémoire aussi.

Je suis intéressée par tout type d'archi on va dire. Après j'ai peut-être une attirance, et ça depuis que je suis partie au Chili et que j'y ai fait mon mémoire, pour l'auto-construction. Je suis en attente d'apprentissages sur des assemblages de matériaux, des systèmes constructifs pour construire quelque chose de sein et d'écologique. Enfin toutes les problématiques qu'on a aujourd'hui.

Et maintenant que tu es rentré, que tu as recommencé à assister à un studio de projet, tu sens une différence dans ta pratique grâce à cette expérience ?

Je suis peut-être plus critique parce que j'ai peut-être plus de maturité. Notamment sur l'enseignement, sur ma vision de l'architecture et disons que c'est ce que je t'expliquais tout à l'heure, je sais ce que je veux pas faire.

Et dans ton développement personnel ?

En fait, je pense que pendant la licence je me suis faite balader. Je suis arrivée en archi un peu par hasard et au bout de deux mois j'avais envie d'arrêter. Et bon bah j'ai continué, c'était dur, mais je me suis mise des œillères. Je continuais, je ramais, je savais pas où j'allais. Et puis à la fin de la troisième année, j'ai pris l'option paysage avec Didier Courbot et on a enfin pris l'air, on a touché à d'autres matériaux et avec d'autres outils aussi ; plus de dessins et de vidéos. On a touché la terre, jardiné,... Et là je me suis dit :

« Faut que je prenne l'air, car je commence à toucher à quelque chose qui me plaît. »

Et après ça, j'avais pas du tout envie de revenir en master1 dans des options de projet plus classiques ici et d'être de nouveau derrière un ordi et voilà.

C'est une expérience qui t'a fait mûrir ?

Oui elle m'a fait mûrir. Si c'est clair. Plus dans le sens où quand je regarde ce que j'ai fait en un an et demi, mes proches ont l'impression que j'ai énormément voyagé. Moi j'ai l'impression d'avoir énormément profité et en même temps,

je suis arrivée là-bas, je parlais pas espagnol et j'ai validé ma première année de master d'archi pour faire un stage ensuite. Et voilà, et j'ai fait mon mémoire aussi. Et mon mémoire j'en suis très fière.

C'est la première fois où je me dis :

« Whaow, j'ai fait un an et demi d'archi et j'ai aimé ça et je suis contente ! »

Donc voilà, j'ai mûri vraiment par rapport à ça.

Et à ton retour, ton regard a aussi changé sur la France, Nantes, les villes que tu connaissais avant de partir ?

Oui carrément. C'est-à-dire que je me rends compte de la chance qu'on a d'être organisé. Même administrativement l'école c'est pas mal. On parle tout le temps de mixité sociale, on n'en a pas assez et tout et là, j'ai vu un pays qui est sorti il y a vingt ans de la dictature et ça m'a beaucoup marqué. Je me rends compte du confort qu'on a. Même de pas payer nos études, car la moitié des camarades chiliens travaillaient de nuit après l'école, revenaient à minuit, et recommençaient à étudier. Donc ils dormaient vraiment pas beaucoup, là-bas quand tu étudies l'archi c'est que tu es vraiment passionné, enfin voilà.

6.
PIERRE - MICHEL ARZUL
HÉLÈNE LECORRE

Curitiba (Brésil)
 // 2014-2015

Vers de nouveaux départs

Pourquoi avez-vous eu l'envie de partir à l'étranger ?

P. Pour partir un an et pour déconnecter de Nantes après la licence. Je pense que c'était le meilleur moment.

H. Moi l'Erasmus j'en rêvais depuis trop longtemps. J'attendais trop de faire ça. En plus, je pense que comme toi c'était le bon moment pour prendre du recul sur nos études parce qu'à un moment donné on est tellement dans le rythme. Donc oui, se poser et avoir un autre regard sur l'archi.

Où êtes-vous partis et pourquoi ?

P. Curitiba au Brésil. Pour moi, c'était parce que c'était la destination la plus loin qui était proposée et c'était vraiment à l'image de cette déconnexion du quotidien. J'avais vraiment envie de partir loin et le Brésil, ça toujours été un pays qui m'a attiré et que j'avais envie de visiter donc c'était l'occasion !

H. Oui moi c'était pareil. L'Erasmus soit je faisais rien, soit je le faisais à fond quoi. Et puis oui parce que le Brésil c'était l'inconnu en fait. Je savais que la culture était très différente. C'est pour ça en fait, mais clairement pas pour l'architecture.

Vous avez tenu un blog ou un carnet ?

P. J'ai créé un blog, mais je l'ai tenu que le premier mois quoi.

H. Moi j'ai tenu un blog de A à Z. Je l'ai arrêté en mai. J'ai pas mis les derniers voyages. Au début, j'écrivais des petites histoires, puis à la fin j'étais moins sérieuse, je mettais juste les photos. Mais il y avait la carte d'Amérique latine pour que les gens se rendent compte un peu où on allait. Et carnet de voyage, oui aussi.



Vous êtes plutôt photos ou croquis ?

H. Ça dépend avec qui je suis. Par exemple à Rio on était avec des potes et on ne prenait clairement pas le temps de se poser pour dessiner, etc. Même pour prendre de belles photos, c'était trop speed. Mais avec mon père j'ai pris plus de photos, on avait le temps.

Et cette expérience change beaucoup par rapport aux autres voyages que vous avez faits ?

P. Par rapport aux voyages avec l'école ou avec nos parents ou tout seul ? Déjà c'est un an de voyage et tu ne fais pas que visiter, tu étudies aussi, tu t'imprègnes d'une culture différente et voilà quoi.

H. En fait c'est ça. Tu n'as pas une découverte permanente comme tu as en voyage. En fait je pense que ça s'assimile aux deux premiers mois qu'on a eus.

P. Tu vis au quotidien et tu peux avoir une routine aussi.

H. C'est ça, les deux premiers mois, tu découvres c'est plus comme si tu voyageais. Et après tu vis, tu as une routine qui peut s'installer.

P. Et qui n'est pas déplaisante, qui est quand même exotique par rapport à ce que l'on a l'habitude.

H. Ça devient chez toi en fait. Et le fait de rester un an, tu as des rythmes différents selon les périodes. Le premier semestre est différent par rapport au deuxième semestre. En fait tu as le temps de te dire je vais faire si je vais faire ça. C'est pas juste des études et des choses extraordinaires parce que tu y vis.

Vous avez trouvé ça plus authentique ?

H. Oui parce que ça devient vraiment une maison, ton chez toi en fait.

P. Moi, ce que j'aimais bien, c'est qu'on avait notre vie dans notre quartier et quand on allait faire nos courses, par exemple,

ça m'arrivait de croiser les mêmes gens régulièrement. Tu reconnais des visages, comme une vie de quartier en France sauf que là c'est à l'étranger.

H. Ça crée une intimité avec le lieu. Tu inscrites vraiment des souvenirs plus ancrés. Tout devient un peu symbole, c'est moins superficiel que les autres voyages.

Et cette expérience vous a donné envie de faire un stage à l'étranger ?

P. Oui ça c'est clair. Je sais pas où, mais j'ai quand même envie de partir. Je suis en train de bosser mon CV tout ça pour repartir en septembre. Ça me donne envie d'aller à l'étranger, pourquoi pas vivre à l'étranger et travailler à l'étranger même. Pourquoi ? Parce que le fait d'avoir fait une expérience d'un an, même si au début on peut avoir un peu peur, ça libère un peu de ces peurs-là. Après faire un stage, c'est pas du tout dans le cadre de l'école. L'école, tu peux la sentir comme un filet de sécurité. Tu as toujours du monde derrière toi, alors que là en stage, même s'il y a l'école, la convention, c'est beaucoup moi balisé, c'est le monde professionnel. En Erasmus, il y a les gens de l'Université, il n'y a qu'une convention entre toi et l'entreprise. C'est une étape différente et c'est la prochaine étape logique, je pense.

H. Oui, mais clairement. De toute manière c'est sûr j'ai clairement pas envie de rester en France. Même si c'est difficile, les notions d'architecture sont pas du tout les mêmes d'un pays à l'autre. Mais en même temps, c'est ça aussi qui rend les choses plus intéressantes. En fait, c'est tellement stimulant pendant un an que moi j'ai l'impression que si je restais en tout cas à Nantes, je serais beaucoup moins stimulée.

P. Oui déjà Nantes on y est depuis cinq ans donc on connaît, et puis c'est complètement bouché. Moi-même faire un stage à Lyon ça me plairait parce que c'est une ville dans le même esprit que Nantes, mais encore plus grande et qui bouge encore plus. Ou après Paris. Paris, c'est le but ultime quoi. J'aimerais bien travailler à Paris plus tard si je travaille pas à l'étranger.

H. En fait, ça attise à mort ta curiosité quand tu vis à

l'étranger. Par exemple, je souhaite faire un stage à Paris en septembre. Aussi bien ça peut ne pas me plaire du tout, mais j'ai envie de savoir si ça peut me plaire ou pas.

Et puis oui, pour être stimulée, découvrir des choses et te donner envie d'aller plus loin. Parce que plus tu bouges plus, ça te propulse. Je me dis, pourquoi pas aller travailler au Brésil. J'y pense de plus en plus vraiment. Parce qu'en plus moi j'avais discuté avec un gars de mon stage pour savoir pourquoi il voulait pas venir travailler en France et il m'a répondu :

« Bah il y a trop de choses à faire ici. Vous, vous avez déjà un confort, ici il y a encore plein de choses à faire. »

C'est pour ça, je me dis qu'au Brésil il y a pas les mêmes problématiques qu'ici. Et puis les brésiliens sont pas pareils que les français tout simplement.

P. Autant la culture n'est pas extrêmement différente de la leur, autant les gens sont très différents et c'est plutôt cool.

H. Et c'est ça qui est bien, parce que c'est facile pour s'adapter, parce que la culture n'est pas très différente. Mais par contre les gens si, donc c'est que du bonus quoi. Et puis se dire que tu peux travailler autre part, c'est aussi te dire que tu as plus de choix dans ta vie parce que c'est purement toi qui décides. C'est rendre plus léger, plus exotique le travail. Après c'est aussi propre au Brésil parce qu'ils savent vivre à fond.

Vous avez fait peut-être déjà des stages au Brésil ?

P. Moi je n'ai pas fait de stage.

H. Moi j'ai fait deux stages.

Et c'était très différent de tes cours ?

H. Ah oui c'était très différent des cours. La première fois c'était une semaine intensive pour une expo donc on a directement émergé dans l'agence, on finissait tard, on mangeait avec eux, on a été intégré tout de suite dans la vie de l'agence. Et puis il y avait de la communication, chose que je trouve qu'avec nos profs brésiliens on avait très peu. Je sais pas ce que tu en penses ?

P. Oui c'est vrai. En fait, quand on allait en cours c'était plutôt unilatéral, il n'y avait pas d'échange et à chaque rendu on n'avait pas d'oral à faire.

H. C'est super frustrant. Au rendu final tu rends tes planches et tu n'as aucun retour. C'est nul, tu as aucun apprentissage. Donc oui le stage j'ai vraiment plus appris parce qu'il y avait de la communication avec les archis.

Et l'autre stage, c'était chez Jaime Lerner. À la base c'était pour mon mémoire. Oui j'ai appris beaucoup plus parce que c'était une agence de trente personnes, je les voyais travailler, tout ça. Ce qui était aussi intéressant par rapport à la France, c'était la manière de mener leur agence. Ils instauraient vraiment une bonne humeur dans ce qu'ils appelaient « l'institut ».

C'est dur de dire apprendre plus, parce qu'au final j'étais sur un projet. Donc en fait je recherchais aussi moi-même en autonomie donc je sais pas si j'ai appris beaucoup, mis à part l'organisation de la vie en agence.

Vous avez fait beaucoup de voyage en Amérique latine du coup ?

H. On fait chacun son tour ? Parce que c'était ensemble. A la limite plutôt ceux qui nous ont marqués le plus ?

P. Déjà à chaque fois dans les pays, on a jamais fait que les capitales à part en Argentine où on a fait Buenos Aires. Et encore on a fait Iguazu aussi, mais on n'a pas fait le sud.

H. Mais on a quand même passé cinq jours à Buenos Aires.

P. Donc oui Buenos Aires, c'est assez riche. Iguazu c'est plus pauvre et Mendoza c'est autre chose.

H. Buenos Aires c'était cool, car on avait déjà passé plusieurs mois au Brésil. L'héritage espagnol est pas du pareil que l'héritage portugais et les villes hispaniques sont beaucoup plus historiques. Donc en fait Buenos. Moi ça m'a fait du bien de voir des lieux plus historiques, de ressentir plus l'histoire après Brasilia quoi.

P. C'était étonnant Brasília, ça peut faire peur aussi. C'est une structure de ville complètement différente de nos villes européennes. Ça nous a tous les deux vachement marqués et ça ne nous a pas dégouté, enfin on n'y vivrait pas, mais c'était génial. Moi j'ai adoré voir une ville qui a été construite il y a cinquante ans dans un esprit moderne et dessiné à partir de rien du tout quoi.

H. En fait c'était un des derniers voyages que l'on a faits. Et moi dans mon esprit c'est parce que Brasília au début ça ne m'intéressait pas vraiment. J'avais des aprioris vis-à-vis de ça et justement, le fait de l'avoir vu, j'ai trop changé de regard quoi.

P. Moi ça m'a tellement plût, que ça m'a donné envie d'aller visiter une autre ville qui est Chandigarh en Inde.

H. En fait, c'est vraiment un manifeste d'urba et d'archi donc c'est fascinant quoi. C'est une ville-musée dans ce sens.

P. Bah déjà dans le principe, ils ne peuvent pas toucher au plan parce qu'il appartient à Niemeyer et ses héritiers ne laissent pas toucher au tissu urbain. Du coup il y a des villes satellites qui se forment autour parce qu'ils peuvent pas densifier.

Sinon, l'autre voyage c'est Rio. On y a été plusieurs fois, trois-quatre fois en tout. Cette ville, elle est assez dingue.

H. En fait dans cette ville, déjà tu as le paysage qui est magnifique et après l'architecture est façonnée dessus, avec les favelas notamment. C'est la représentation même du Brésil, même si c'est très stigmatisé de dire ça parce que Rio c'est la première chose à laquelle tu penses, quand tu penses au Brésil. D'un point de vue culturel et tout ça. Comme elle est au centre du pays, elle doit avoir un peu tous les échos des villes du nord-est et du sud parce que ça reste une ville économique, elle est assez rayonnante, je pense.

P. Oui je dirais Rio, plusieurs visages. Il y a un peu ce côté Salvador des fois, alors que le centre est encore différent.

H. On pourrait y découvrir tout le temps des choses différentes. Je pense que tu pourrais y aller des milliards de fois, ça ne serait jamais pareil. Rien parce que des fois la lumière n'arriverait pas de la même manière, puis tu as une effervescente de malade.

P. Et il y a des points de vue sur la ville qui la rendent encore plus exceptionnelle, même si c'est plus touristique.

H. Moi je me dis en fait, le mec qui a décidé de s'installer là-bas, c'est le mec le plus malin du monde. C'est un endroit tellement beau.

P. Ce qui est génial, c'est de voir la ville et les moroses qu'il y a à côté. Les moroses ce sont des petites montagnes recouvertes de végétation. Donc c'est très vert. Et ce qui est aussi incroyable à Rio, c'est la végétation qu'il y a dans les rues. Ça te fait une canopée qui te protège du soleil. On parle toujours de ville végétale en Europe et on dit qu'on n'y arrivera pas, mais Rio c'est la ville la plus verte que j'ai jamais vue, je crois.

H. Pour moi Rio c'est une ville heureuse et pleine de couleurs. L'océan, la végétation, les favelas très colorées. J'ai l'impression que c'est un ensemble qui fonctionne.

Vous avez visité plus de grandes villes ou des plus petites ?

P. Plus des grandes villes, soit on était en pleine nature, soit on était en pleine ville. Les villages qu'on a faits c'était au Pantanal, à Iguazu, c'était des villages plus petits.

H. Mais en fait, quand tu voyages il te faut des points d'accroche quoi. Où tu as des auberges de jeunesse des campings, où tu peux faire du coach surf.

P. Ou sinon il y avait Jericoacoara, mais c'est hyper touristique.

H. En fait, même les petites villes restaient touristiques. Ou sinon il y avait Paranagua, mais c'est parce que c'était juste à côté de Curitiba.

Du coup vous avez été amené à visiter plus de grandes villes ?

P. Oui sinon on ne restait pas plus d'un jour.

H. Je sais pas si c'était la grandeur ou quoi parce qu'on n'a pas visité assez de petites villes. Je trouve que le Brésil c'est pas ses villes qui font son charme ou alors les habitants. Mais au niveau de l'urba et de l'architecture, c'est pas grandiose quoi. Donc qu'elles soient petites ou grandes, c'est pas ça qui change, je pense.

P. Enfin tu as quand même plus de choses à faire dans les grandes villes, comme en Europe quoi.

H. Sinon La Paz c'était ouf. La Paz et Uyuni, ça m'a marqué. Elles étaient typiques, on aurait dit qu'elles étaient en carton. Tout était très bas, t'arrivais du Salar, il y avait pas vraiment d'entrée de ville.

P. Oui on arrivait et on se disait : « C'est quand même pas ça Uyuni quand même. »

Ça commençait par deux-trois maisons très basses et on ne voyait personne. Comme une ville fantôme. Et une fois que l'on était dedans, ça grouillait de ouf !

Et du coup, c'est pour ça que vous voyagez ? Pour ce genre de surprise, pour voir d'autres cultures ailleurs ? Ou plus pour voir des villes qui vous intriguent comme Brasilia et Rio ?

P. Avant le Brésil, je partais pour voir de l'archi et maintenant c'est plus pour les gens. Je me rappelle, au début quand j'étais pas encore décidé à partir je me disais :

« Autant partir en petits séjours, huit-dix jours et découvrir plus de choses. »

Alors que maintenant je veux vraiment y rester plus longtemps, voir y vivre un peu. Ça me saoul d'y aller pour une semaine comme ça. En licence on faisait des voyages avec des potes d'archi pour une semaine entre nous. En plus donc là tu es en mode touriste et tu ne rencontres pas du tout les locaux.

H. Bah non clairement. C'est pas uniquement pour l'archi. Même si j'adore arpenter les rues comme ça, je voyage

vraiment pour l'âme de la ville dans sa complexité entière. Pour moi, tu peux pas détacher la structure urbaine et les gens qui y habitent.

Quel genre de bâtiment tu visites quand tu visites quand même un peu d'archi ?

P. Moi je suis plus touché par des bâtiments contemporains. Je sais pas pourquoi. Après je visite les deux mais ce qui me touche le plus, c'est les bâtiments contemporains.

Par exemple à Rome c'est pas le Colisée, les quatre fontaines qui mont le plus marqué. C'est justement le MAXXI de Zaha Hadid. Et quand on est allé à Berlin avec les potes, c'était le bâtiment de l'ambassade des Pays-Bas de Rem Koolhaas. Après on a eu une visite donc tout nous était expliqué. Tu te rends compte que tout est réfléchi, il y avait un axe de circulation qui faisait des cadres sur la ville, etc.

H. Bah après les bâtiments contemporains seront historiques aussi un jour.

Oui, mais au jour d'aujourd'hui.

H. Bah je vais prendre un contre-exemple, c'est la Sagrada Familia. Elle m'a le plus marqué, car il y a ce jeu de détails, ce jeu de lumière. Le dessin d'archi contemporaine comme historique est fascinant à partir du moment où il est dessiné dans le détail.

P. Alors là je sais pas du tout. Brasilia ça m'a vachement touché, je sais pas, ça touche différemment en tout cas.

Et sinon ça a influencé ta pratique de l'archi ?

H. Moi je pense que c'est surtout au niveau de l'urba que j'ai changé de vision. Ils sont très branchés planification urbaine à Curitiba et ça m'a amené à me poser un tas de questions. Je m'intéresse beaucoup plus à l'urba aujourd'hui.

C'est pour ça que tu as choisi l'option d'Amphoux pour ton PFE ?

H. Oui et Paillard le semestre d'avant aussi.

C'est marrant, car en licence ça ne t'intéressait pas trop, non ?

H. Non ça m'intéressait moins. Mais maintenant je me vois beaucoup plus dans de l'urba et c'est peut-être le stage chez Jaime Lerner. Ils sont un peu anti archi-mégalo aussi et il y a une certaine humilité ou l'archi est plus proche des habitants. Ça m'intéresse moins de faire une belle maison, vue comme un petit bijou.

Je suis touchée quand j'en vois, mais la ville regroupe plus d'enjeux, plus de disciplines, plus de personnes, plus de choses à prendre en compte quoi.

Et puis le fait de prendre du recul pour l'archi est hyper important pour ne pas s'enfermer dans son monde et regarder plus largement.

P. C'est dur à dire. Je n'ai pas vraiment senti que ça a modifié ma vision de l'archi. Ça m'a sûrement apporté plein de trucs, mais je n'arrive pas à quantifier.

Et d'un point de vue plus personnel ?

P. Ah là oui. Je reviens avec beaucoup d'expériences vécues sans qu'elles soient forcément architecturales. Je pense que j'ai pas mal évolué en un an. Je pense être plus ouvert, j'ai enlevé mes œillères. Ça m'a un peu libéré cette histoire du Brésil. Ça m'a donné confiance en moi et j'ai fait des expériences que je n'aurais jamais osées en France.

H. C'est difficile à dire. Tous les deux on se le dit vachement souvent, j'ai l'impression d'avoir découvert une certaine partie du monde parce qu'on a pris plus de temps pour nous et on arrive mieux à ajuster entre l'archi et le reste.

P. Ah oui c'est vrai. Parce que moi en licence, avant le Brésil plus tôt, je sortais presque pas et je prends plus de recul maintenant. On se met moins la pression.

H. Surtout que les brésiliens sont comme ça. Ils profitent vraiment de la vie.

P. Oui on a vu avec les gens au quotidien qui étaient impressionnés par notre capacité de travail alors que c'était plutôt relax comparé à Nantes.

Et vous avez un regard différent aussi sur les villes que vous connaissiez avant de partir ?

H. Sur Nantes ?

La France en général, Nantes, la ville d'où tu es originaire.

H. Nantes c'est tout petit en fait.

P. Oui c'est vraiment tout petit. J'ai fait la France du Nord au Sud cet été et ça m'a pris quoi, une semaine ?

H. Et on a un confort extrême ici. Quand on est revenu je me suis rendu compte de la chance que l'on a d'être ici.

7. SOPHIE VIVENT

Bangkok (Thaïlande)

// 2014-2015

Phnom Penh (Cambodge)

// 2015-2016

Expériences asiatiques

Pourquoi as-tu décidé de partir à Bangkok ?

Alors parce que j'ai toujours pensé que voyager et vivre en immersion dans un pays au-delà du voyage allait beaucoup m'apporter, ce qui était le cas. Pourquoi la Thaïlande ? Déjà c'est moi qui ai monté le partenariat. À la base j'ai voulu aller là-bas parce l'Asie je n'y ai jamais été. C'était l'inconnu qui m'attirait et c'était aussi de voir le clivage qu'il y a entre la ville de Bangkok, enfin c'est l'image que j'en avais ; la ville super riche et les campagnes à côté. Donc je suis partie en me disant :

« De toutes les manières j'y vais. Je ferais mon mémoire là-bas et mon mémoire je le ferai sur cette image-là. »

Donc j'avais une idée très arrêtée du pays. Et puis quand je suis arrivée, et c'est là que l'on se rend compte que l'immersion est importante, je me suis rendue compte qu'au sein même de Bangkok, il y avait des clivages encore plus fous et peut-être



aussi plus intéressants à étudier ; parce que plus proches de moi. Car à l'échelle d'un pays c'est immense et qu'à l'échelle d'une ville c'est quand même plus facile à aborder. Et donc du coup, c'est cette immersion-là qui m'a fait changer mon sujet de mémoire.

Donc je dirais quand même que cette année en Erasmus, ça m'a permis de me rendre compte des enjeux qu'il y a dans ces villes que j'avais même pas idée avant.

Tu ne connaissais pas du tout l'Asie ?

Alors non, mais j'en avais quand même beaucoup entendu parler parce que ma mère et son compagnon voyagent souvent là-bas, mais moi je n'y avais jamais été.

Donc tu avais tout de même une première approche même de manière indirecte ?

J'avais une image quoi. C'est pour ça que je te dis pour mon mémoire j'avais une idée hyper précise, parce qu'ils m'avaient décrit les trucs et je m'étais dit que je ferais ça. Puis je suis allée sur place et vivre la vie au quotidien, je me suis dit finalement que non je ferais pas ça quoi. Et finalement je me suis moi-même approprié le pays à ma façon, au-delà des images que j'avais avant. C'est vraiment ma vision qui est ressortie et ça, c'était cool.

Bah oui c'est vraiment ton vécu, ton expérience.

Oui c'est mon expérience du coup et maintenant on se dispute souvent avec ma mère, car on n'a pas du tout la même approche du pays. Eux, ils y vont trois semaines l'année, j'estime pas ça superficiel, mais un an c'est pas pareil. Je sais pas t'es partie toi ?

Oui, à Cracovie et aussi quand j'étais plus jeune avec mes parents. Mais c'est vrai que les problématiques sont complètement différentes quand tu pars vivre dans un endroit. Déjà rien que de trouver un logement peu s'avérer super compliqué...

C'est vrai que c'était compliqué pour le logement !

Vous étiez en colocation ?

Oui, on est arrivé il y avait des bordelais qui y avaient été les années précédentes parce que le partenariat était déjà monté avant. Donc ils nous avaient donné des contacts et des infos sur les quartiers où il fallait qu'on habite, etc. Parce que Bangkok c'est tellement immense que tu ne sais pas par où commencer quoi. Donc on avait été aiguillé sur les endroits où il fallait absolument qu'on se positionne par rapport à l'université et à la ville et en fait on a eu galère sur galère. On a cru que jamais on n'allait y arriver, mais au bout d'une semaine c'était bon. Mais on a bien paniqué parce qu'on n'a jamais su parler la langue, seulement pour commander nos plats. C'est peut-être ce que je regrette le plus au final. Ne pas avoir su parler la langue du pays. Ça a été un frein dans pas mal de situations. C'est un pays pauvre donc les habitants qui vendent du « Street Food » tu peux pas communiquer avec eux par exemple. J'ai trouvé ça décevant, j'aurais bien aimé plus échanger avec eux.

Et du coup comme c'est toi qui as monté le partenariat il y avait moins d'étudiants étrangers, car c'est une destination moins populaire ou pas ?

Alors la Thaïlande c'est vraiment une autre manière de fonctionner. Il y a plusieurs universités classées par niveau. Elles ont un peu des spécialités, mais c'est vraiment plus un classement par niveau. En fait moi je les avais toutes démarchées et il s'avère que c'est une intermédiaire qui nous a répondu. Bon ça on s'en foutait un peu quoi. Et en fait c'est des énormes campus avec différentes facs à l'intérieur ; la fac d'archi, la fac machin... Et en fac d'archi à part des français Erasmus, il y a eu une japonnaise et un semestre une allemande. Mais on était sept ou huit français quoi. Et en Thaïlande les études coûtent super cher donc une fois qu'ils sont dans leurs études les thaïs, ils en sortent pas quoi. Ils sont la tête dans le guidon acharnés dans leur boulot et du coup c'est vrai qu'on s'est assez vite détaché de leur groupe.

Et sinon les cours avec eux étaient en anglais ?

Ils étaient en anglais oui. Ils ont adapté au fait qu'il y avait des étudiants étrangers parce qu'ils partaient aussi du principe qu'il fallait que les thaïs parlent aussi anglais. Moi je trouve ça top.

Parce que nous à Cracovie, on avait des cours dédiés au Erasmus ou on avait un prof que pour nous. On n'était pas beaucoup mélangé avec les étudiants polonais, et c'était vraiment dommage je trouve.

Après à la fin on ne restait quand même plus entre français, car bon faut le reconnaître, on y mettait pas la même volonté que les thaïs. Même si on a toujours rendu notre travail, c'est vrai qu'on n'était pas à fond dans le boulot comme ils pouvaient l'être.

Et ça vous a fait du bien cette distance par rapport au travail ?

Ah moi je pense que je n'aurais pas pu faire une année supplémentaire à l'ENSA Nantes. J'avais besoin de changer d'atmosphère, changer d'école, plus voir les mêmes personnes, plus les mêmes méthodes de travail, même si celles de Thaïlande, j'aurais des choses à redire. Mais au final, ça m'a

fait un bien fou. Puis avoir un autre rythme aussi, car la vie à l'Asie c'est pas du tout la même chose quoi.

Dans les entretiens, beaucoup disent qu'ils sont partis pour ça. On en pouvait plus en troisième année.

Ah et puis surtout on se mettait dans des états pas possibles. Moi je me suis jurée qu'en rentrant, jamais plus je ne mettrai charrette comme j'avais pu me mettre.

Et ça fait prendre conscience de ça aussi, qu'il y a autre chose à côté de l'architecture. En Asie, j'ai jamais autant lu de ma vie, j'ai jamais autant voyagé. Et pourtant il y avait les mêmes délais, les mêmes rendus intermédiaires. Donc au final je pense que c'est possible de joindre les deux. Mais depuis que je suis rentrée en France, je retrouve le rythme que j'avais avant en licence. Genre le week-end je pourrais me promener aux quatre coins de la France, mais non. Alors qu'en Thaïlande c'est ce que je faisais, mais je rendais quand même les trucs. Et il n'y a pas pour autant moins de travail.

Vous avez beaucoup voyagé en Thaïlande et dans les pays autour ?

J'ai honte parce que je connais mieux la Thaïlande que la France. Mais en même temps c'est pas cher tu fais les trajets de nuit pour pas perdre de temps et puis circuler manger se loger ça coûte tellement rien que sur un week-end tu le fais sans problème.

Vous aviez des périodes de vacances plus longues qui vous ont permis de faire un voyage à l'étranger du pays ou sur plusieurs semaines ?

C'était plus ponctuel on avait pas mal de jours fériés donc on a fait deux semaines en Birmanie, après on a eu les vacances de Noël où on a fait Cambodge et Vietnam, et puis après le reste de la Thaïlande c'était deux trois jours par-ci par-là pendant les week-ends.

Et c'est pendant ce voyage-là au Cambodge que l'envie de faire un stage là-bas t'es venu ?

En faisant mon mémoire, je me suis intéressée à un bidonville en plein cœur de Bangkok. L'aspect sociologique qu'on a pu aborder en licence m'avait vachement interrogé et

du coup j'ai trouvé ça assez intéressant de le rapporter au cas de la Thaïlande, donc j'en ai fait mon mémoire.

De ce mémoire j'en ai découlé un stage là-bas donc au Cambodge. Je travaillais dans un bidonville avec une architecte assez connue Patama qui va être exposée à la cité de l'architecture et du patrimoine.

Donc en fait avec ce travail avec les habitants, ça m'a donné envie d'aller encore plus loin. J'ai toujours voulu faire de l'humanitaire, mais j'avais jamais osé franchir le cap et je pensais pas que j'en étais capable.

Alors du coup quand j'étais en Thaïlande j'ai postulé un peu partout sans forcément viser l'Asie, mais c'est le Cambodge qui m'a répondu et avec qui j'ai eu l'entretien en premier et qui m'a prise à partir de septembre.

Jusqu'à février ?

Alors le stage c'était quatre mois jusqu'en décembre et après j'ai voyagé encore un peu avant de rentrer.

C'était toute seule ou avec des gens que tu as rencontrés au Cambodge ?

Alors pour le coup le Cambodge je connaissais personne. La ville on l'avait visité, mais en deux jours donc on peut pas dire que je la connaissais et donc et pareil, de galère en galère on finit par trouver un logement et compagnie.

Au Cambodge il y a une énorme communauté française, mais après dans mon ONG il n'y avait aucun français donc c'est là que j'ai pu vraiment améliorer mon anglais par rapport à la Thaïlande. Même si je travaillais pas mal c'est vrai que c'était quand même sympa de retrouver cette petite communauté. Tu finis par devenir hyper proche parce qu'on est loin de chez nous, tu connais la même situation, etc.

Donc c'était très différent ton stage et l'Erasmus en fait ?

Bah le stage j'étais dans la vie active donc j'avais le même rythme que les gens. J'embauchais à la même heure, je débauchais à la même heure et finalement ça crée du lien. Tu croises les mêmes personnes à la même heure, les boutiques sont animées au même moment, etc. Alors qu'en Erasmus, c'est vrai qu'on avait moins d'heures de travail, on sortait pas

mal et on vivait en décalé, car on se couchait et se levait quand on voulait. On a visité, on a voyagé si tu veux, mais c'était plus un horaire de vacances qu'un rythme de vie avec les gens. Donc j'ai vraiment plus senti l'immersion quand j'étais au Cambodge pour le coup dans la vie de tous les jours. Même si la Thaïlande c'était bien aussi hein.

Oui et puis vous y avez vécu un an quand même c'est un temps long, tu vois les saisons défilées, tu as différentes routines, etc.

Et puis la Thaïlande c'est un contexte politique un peu particulier. L'école hésitait à nous laisser partir. Le roi est quasiment mort et on te dit que lorsqu'il va mourir ça va être la guerre dans le pays donc tu vois on sentait que ça pouvait exploser à tout moment. On avait des couvre-feux le soir donc la vie d'expat dorée c'était pas trop ça.

Enfaite j'étais contente de rentrer après le Cambodge. Ce sentiment d'insécurité permanente, d'être toujours aux aguets c'était épuisant quoi. Tu sors jamais ton téléphone dans la rue, tu fais attention aux voles à l'arraché... J'ai eu de la chance, car le premier jour que j'ai aménagé c'était avec des cambodgiens, ils m'ont dit :

« Tu vas t'acheter un sac à dos direct ! Les vols à l'arraché il y en a tous les jours. Jamais tu te promènes avec ta carte bleue, l'argent c'est dans le soutien gorge, etc. »

Et sinon ton stage, c'était quoi ton rôle ? Tu avais un peu de responsabilités ? Tu faisais quoi ?

Alors tu vas tomber des nues. Alors je suis arrivée je vivais dans le monde des bizounours je me disais :

« Chouette, je vais aller aider des enfants et puis je vais faire des bâtiments avec eux comme on peut voir chez UNICEF et compagnie ! »

Et non pas du tout, alors que c'est une ONG très connue.

Elle s'appelle comment ?

BTI:Building Trust International. Et si tu regardes sur internet, ils ont été publiés avec leur projet d'écoles mouvantes entre la Birmanie et la Thaïlande.

Et en fait les grands bossés étaient partis en Angleterre et donc il n'y avait que la manager, une italienne. Bref, et il s'est

avéré qu'on m'a fait travailler sur un hôtel de luxe. Alors au début en plus ils te mentent quoi. Toi tu viens d'arriver tu as le statut de bénévole donc tu n'es pas payé parce que quand tu travailles dans une ONG tu n'es pas rémunéré. Ils te font signer une espèce de rapport, pour se dédouaner pour tout ce qui peut arriver sur le terrain donc tu as intérêt de pauser tes limites. Mais bon en même temps tu viens d'arriver donc tu veux bien faire aussi. Et donc elle t'explique le truc, donc un hôtel de luxe c'est pour la réintégration de la population retirée, c'est pour des moines il va y avoir un centre de méditation et ça va permettre aux gens de se rencontrer... Et puis au début, tu vois je me fais avoir donc je me dis que c'est vachement c'est bien et tout.

Donc elle commence à me faire travailler sur le Master Plan : bungalows individuels avec piscine privée, grande piscine à débordement, grand hall de méditation tout en bambou avec des matériaux super innovants et tout (...) Et là elle te dit :

« Toi tu vas dessiner la piscine ». Moi je lui réponds :

« C'est quoi le budget ? Je fais quoi ? Je m'y prends comment ? » Et là, elle me dit :

« Non, mais il n'y a pas de budget, c'est illimité. Tu fais ce que tu veux.

— Mais j'ai jamais dessiné de piscine. Je sais pas comment faire.

— Bah tu regardes des détails sur internet, ça ira. »

Donc j'ai fait ça pendant un mois. Et après j'ai trouvé des trucs qui étaient bizarre, genre le logo de l'ONG était remplacé par les logos du bossé qui a son agence à côté qui était posé. Mais nous les bénévoles de l'ONG, ils nous faisaient travailler dessus. Donc ça veut dire qu'ils gagnaient des millions sur le projet, ils nous faisaient travailler gratuitement et ils faisaient des énormes bénéfices qu'ils versaient pas du tout aux autres projets de l'ONG. Et donc au bout d'un mois, je leur ai dit que moi je suis pas là pour ça, que je veux bien donner de mon temps et tout, mais pas sur un hôtel de luxe quoi.

Et du coup elle m'a expédié au fin fond du Cambodge. Pour le coup j'avais vraiment eu le rôle d'architecte là. J'ai jamais eu autant de responsabilités de ma vie, j'étais paniquée, en vrai j'étais terrorisée.

En fait je prenais la suite d'autres bénévoles qui étaient partis et avec la saison des pluies elles n'avaient rien pu faire. En gros, il fallait dessiner un centre de préservation de tortue en voie d'extinction pour une autre ONG. Pour le coup c'était assez intéressant dans le sens où c'était une espèce qui était en danger majeur d'extinction donc ils l'ont extraite pour la faire se reproduire et ils commencent à en relâcher peu à peu. Donc ils veulent créer un centre pour sensibiliser les touristes et les habitants. Et donc il a fallu tout redessiner parce que les budgets n'étaient pas bons, il a fallu aussi négocier avec les entreprises... Et une fois le projet dessiné, je suis partie au fin fond du Cambodge pour commencer le chantier. J'écrivais des mails à MPH trop paniquée en disant que moi je pouvais pas faire ça. S'il y avait la moindre erreur ...

Et donc du coup, ça m'a fait peur et maintenant je l'ai fait et j'en suis super contente. Mais dans ce type d'agence, faut savoir mettre ses limites. Parce que le Cambodge a connu des conflits il n'y a pas très longtemps et ils ont miné la plupart du pays et le projet se trouvait dans la dernière zone de combat.

Autant te dire qu'on était dans la jungle vraiment donc déjà en tant que fille je pouvais pas y aller toute seule, car c'était trop dangereux. Donc il y avait deux mecs avec moi qui venaient faire du bénévolat pour l'autre ONG et un moment dans la jungle on se disait qu'on pouvait sauter sur une mine à tout moment. Et moi j'avais la responsabilité de ces deux mecs-là parce que l'agence m'avait envoyé toute seule sur le terrain pour prendre les décisions donc un moment moi j'ai dit non. On était pas là pour perdre une jambe ou rentrer dans un cercueil, on fait demi-tour. Et c'est terrible parce que tu sais pas si tu peux dire non à tes patrons et en même temps eux ils n'en ont rien à foutre s'il t'arrive un truc et à notre âge c'est assez compliqué à gérer.

On s'est retrouvé à faire des chantiers avec un serpent qui était sorti de la jungle on a du immobiliser tout le chantier. J'avais jamais vu un serpent aussi gros.

Donc cette expérience, malgré le début, t'as quand même été vachement enrichissante.

Oui surtout que je pensais pas en être capable. Parce qu'à l'école on apprend vachement de théorie, nos projets ils sont

mignons, mais on sait que dans la réalité ça ne marcherait pas. Et là t'as énormément de responsabilités parce que tu sais que c'est toi qui vas devoir assumer le chantier. C'est ce qu'elle m'avait dit dès le début quand elle m'a donné ça. Elle m'a dit que je devais connaître tout par cœur et savoir répondre à toutes les questions.

Et moi je savais absolument pas comment joindre de l'acier et du bambou par exemple, c'était des choses qui m'étaient inconnues, mais totalement. Et au final à force de recherches tu te créer toi-même tes solutions sur le terrain quoi. On a expérimenté et tout et c'est vrai que ça j'en garde un super souvenir. Je pensais pas en être capable. Après ce n'était pas un super grand projet non plus.

C'est une bonne expérience, ça te donne de la confiance en toi pour mieux affronter le monde du travail, non ?

Oui c'est sûr, mais après les ONG c'est vraiment particulier. Je devais faire mon stage de master avec cette expérience-là. Au final j'ai annulé parce que vraiment... J'estime que faire un rapport en critiquant de A à Z le fonctionnement de l'ONG ça ne m'intéresse pas tant que ça. Du coup je fais faire un autre stage.

À l'étranger aussi ?

Alors c'est là aussi très compliqué. J'ai trouvé un stage au Japon, sauf que l'école ne veut pas.

Bah pourquoi ?

Parce que je partirai exactement le même semestre que le Cambodge et la pose la question des UETs que je ne pourrais pas valider ici.

Bah c'est bizarre, certains font des stages dans d'autres villes en France et ne reviennent pas pour le cours de droit deux heures par semaine.

Bah oui, en fait j'ai voulu trop bien faire les choses et ça marche pas. Mais oui j'aimerais partir à l'étranger même si dans le futur j'aimerais m'installer en France.

Et cette expérience a aussi un peu chamboulé tes méthodes de travail ?

Alors ça me perd encore plus, je pense. Dans mon option de projet, on doit trouver un site dans Nantes et faire un projet en relation avec son mémoire. Et au final je me rends compte qu'avoir été confrontée à la réalité du terrain qui plus est avec des communautés dans le besoin et rapidement...

C'est ça que j'ai adoré que j'aie trouvé intéressant, mais ça m'a éloigné des architectures un peu exceptionnelles comme on peut le voir en France. Enfin aujourd'hui je pense que des choses beaucoup plus simples pourraient être proposées. Et là je me retrouve à devoir refaire du superficiel et j'arrive pas à avancer dans mon projet, je le remets toujours en question. Et j'arrive même pas à me décider toute seule parce que je me pose beaucoup plus de questions et beaucoup plus terre à terre. Donc je n'y arrive pas, car j'arrive même pas à me convaincre moi-même que ce que je suis en train de faire est intéressant, utile et pas complètement gratuit. Il y a pas de concret, alors c'est sûr que c'est pas la vie en agence, mais bon. Alors au début ils voulaient que je travaille sur la question des Roms à Nantes. Mais moi c'est hors de question, j'ai aucune idée de savoir quelles solutions on peut apporter au problème.

Et maintenant je me rends compte que j'aime peut-être plus la théorie, les recherches, les questionnements que de trouver les solutions, car elles me perdent. Mais elles me perdent totalement. Donc du coup je suis pas plus avancée, je suis encore plus paumée. Et puis travailler tout seul c'est bizarre aussi.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR